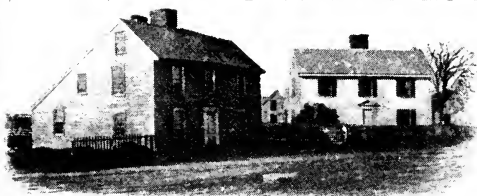


John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

ADAMS

75.1 v.1





PHILIPPE, II.

HISTOIRE
DU REGNE
DE
PHILIPPE II,
ROI D'ESPAGNE.

Par M. WATSON, Professeur de Philosophie & de Rhétorique à l'Université de St. André.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS,
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez D. J. CHANGUION.

M. DCC. LXXVIII.

ADAMS 175.1
A.1



DISCOURS PRÉLIMINAIRE¹

D U

TRADUCTEUR.

VOICI l'histoire de Philippe II, par M. WATSON, dont les lecteurs, qui n'entendent point l'Anglois, attendoient la traduction avec impatience.

Je ne dirai rien du mérite de cet ouvrage, les journaux en ont rendu compte, & mon opinion ne dirigeroit pas plus que celle des journalistes le jugement du public.

Je me garderai bien de parler de ma traduction; car c'est occuper assez long-tems la scene, que d'écrire deux volumes in-quarto; & c'est à mon ouvrage

Tome I.

a

II DISCOURS

à dire si j'étois capable de l'exécuter. Certainement si je n'intéresse pas, c'est ou la faute de M. Watfon, ou la mienne, & je proteste que, dans ma propre opinion, l'alternative n'est pas douteuse.

Jamais on ne traita un sujet plus vaste, plus important & plus propre à fixer l'attention générale, dans les circonstances où se trouve l'Europe.

L'Historien de Philippe II, avoit à peindre le despote le plus arbitraire qui ait foulé les hommes & la révolution la plus étonnante que les annales du monde nous aient transmises.

C'est le monarque qui fit faire, en sa présence, le panégyrique de la St. Barthelemi (1) : c'est le DÉMON DU

(1) Gregoire XIII. accompagné du sacré collège, en rendit de solennelles actions de grâces à Dieu. Il fit frapper des médailles

MIDI que M. Watfon déferé à la pof-
térité.

C'eft le tableau des plus grands fuc-
cès qu'ait jamais remporté la liberté
contre le defpotifme, qu'un Philofophe
Anglois offre à l'humanité fouffrante
pour la confoler, & aux Princes fages
pour les confirmer dans leurs maxi-
mes.

On ne reprochera jamais à M. Wat-
fon d'avoir traité avec trop de force
des objets de cette importance, & j'au-
rai beaucoup de regret d'être refté au-
deffous de mon modele, fi je n'ai point
égalé fon énergie.

Mais fon ouvrage, d'ailleurs impar-

avec fon portrait, & fur l'exergue un ange
exterminateur foudroyant les hérétiques. L'al-
lufion eft heureufe; & Charles IX & Ca-
therine de Medicis font en effet des perfon-
nages fort angéliques.

tial, annonce une animosité contre les Catholiques, que je ne partage point, & contre laquelle je proteste hautement. Je suis la croyance de l'Eglise Romaine & ne l'invectiverois pas, quand je ne serois point né dans son sein. Un Historien ne doit être d'aucune secte, & quand tous les cultes ne feroient pas respectables par leur intention & leur objet, un Philosophe devroit encore les ménager tous (2). Il n'est qu'une espece de Sectaires qu'on doit combattre sans cesse : ce sont les intolérans : ce

(2) „ Comme le soleil, la lune, le ciel,
 „ la terre, la mer sont communs à tous les
 „ hommes, mais ont des noms divers, selon
 „ la différence des nations & des langues ;
 „ ainsi quoiqu'il n'y ait qu'une divinité uni-
 „ que & une providence qui gouverne l'u-
 „ nivers & qui a sous elle plusieurs minis-
 „ tres subalternes, on donne à cette divinité
 „ qui est la même, différens noms, & on

sont les fanatiques : ce sont les fauteurs du despotisme. Jamais le Dieu, qu'adorerent les chrétiens, n'ordonna le meurtre, la persécution, l'obéissance passive; & l'on fait que le zèle religieux, quand il se porte à ces funestes excès, n'est que le masque de la haine ou l'instrument des ambitieux.

On trouvera dans cet ouvrage quelques expressions, qui se ressentent du zèle exclusif de M. Watson pour la religion réformée. Je les ai laissé subsister, parce qu'il eut fallu, pour les faire disparaître, intervertir le sens de l'original, & c'est une licence qu'un Traducteur ne doit point se permettre.

Ce seroit bien mal connoître Philippe

„ lui rend différens honneurs, selon les loix
 „ & les coutumes de chaque pays. ” C'est dans Plutarque que l'on trouve ce magnifique argument en faveur de la tolérance.

II, que d'attribuer à sa dévotion les persécutions qui ont infamé sa mémoire. Son bigotisme ne fut jamais que le voile de son ambition, & l'arme acérée dont se servoit son humeur arbitraire, vindicative & implacable. (3) Charles-quin

(3) Qu'on lise le décret de proscription de Philippe II, contre le premier Stadhouder de Hollande; & qu'on décide si ce Monarque avoit un autre Dieu que le Despotisme, & d'autres principes que ceux qui lui paroissent favorables à ses vues.

Après avoir comparé le Prince d'Orange à *Caïn* & à *Judas*, & avoir encouragé tous ses sujets & autres à lui courir sus. „ Afin, „ ajoute-t-il, que la chose puisse être mieux „ effectuée & avec plus de promptitude, & „ pour délivrer plutôt notre peuple de cette „ tyrannie & oppression, ayant dessein de „ RÉCOMPENSER LA VERTU ET DE PUNIR „ LE CRIME, nous promettons, en foi & „ parole de Roi & comme MINISTRE DE

PRÉLIMINAIRE. VII

excité par les mêmes passions, les avoit colorées des mêmes prétextes, & ne tarda point à s'en repentir; quoiqu'il

„ DIEU , que s'il se trouve quelqu'un de
„ nos sujets, ou des étrangers, assez GÉ-
„ NÉREUX DE COEUR & assez désireux de
„ notre service & du bien public , qui fa-
„ che le moyen d'exécuter notre dite or-
„ donnance , & de délivrer le monde de
„ CETTE PESTE , en nous le livrant vif ou
„ MORT, OU EN LUI ÔTANT LA VIE, nous
„ lui ferons donner & fournir, pour lui &
„ pour ses héritiers, en fonds de terre, ou
„ en deniers comptans , à son choix, in-
„ continent après la CHOSE EFFECTUÉE, la
„ somme de VINGT MILLE ÉCUS D'OR : QUE
„ S'IL A COMMIS QUELQUE CRIME , QUEL
„ QU'IL PUISSE ÊTRE, nous promettons de
„ lui pardonner, & dès maintenant même
„ nous le lui pardonnons , S'IL N'EST PAS
„ NOBLE , nous L'ENNOBLISSONS à cause de
„ son OUVRAGE; que si le PRINCIPAL EN-

VIII DISCOURS

fût plus modéré, parce qu'il étoit plus habile (4).

Dans tout les temps & tous les pays

„ TREPNEUR prend d'autres personnes pour
„ l'affister dans son ENTREPRISE, ou dans
„ l'exécution de son fait, nous leur ferons
„ du bien & les RÉCOMPENSERONS, donnant
„ à chacun d'eux, selon leur rang & le ser-
„ vice qu'ils nous auront rendu, à cet
„ égard, LEUR PARDONNANT AUSSI LES CRI-
„ MES QU'ILS POURROIENT AVOIR COM-
„ MIS, ET MÊME LES ENNOBLISSANT. ”

Quelle étoit la religion d'un monstre qui payoit & commandoit un ASSASSINAT AU NOM DE DIEU, & parloit d'un meurtre comme d'une ENTREPRISE qui méritoit & acquéroit LA NOBLESSE ?

(4) Son intolérance, ses délires ambitieux, & sur-tout sa perfidie envers l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse après la bataille de Mulberg, lui suscitèrent tant de dégoûts, de traverses & de malheurs, qu'il se décida à abdiquer.

le despotisme a recueilli les mêmes fruits. Pour se former une idée juste & précise de la dignité qu'acquiert, tôt ou tard à une nation un gouvernement despotique, il ne faut que considérer Rome, ce Colosse si imposant, qu'on a besoin encore de se roidir contre les préjugés & les illusions pour apprécier avec justesse son ancienne grandeur. Rome, réduite sous l'autorité de tyrans imbécilles ou féroces, vit mettre l'Empire à l'encan. L'Histoire de Philippe II nous offre un autre exemple d'une telle décadence, d'autant plus frappante qu'elle est plus rapprochée de nous.

Philippe II, Roi de toutes les Espagnes & des deux Indes, étoit le plus puissant prince de l'Europe (5). Son ambition insatiable le rendit l'objet de

(5) Voyez liv. 2. p. 27 du 1^{er}. vol.

la haine générale & de l'envie : son intolérance , ses manœuvres arbitraires , ses conseillers perfides , ses ministres féroces (6) , lui coûtèrent les provinces-unies , la chute de sa marine , qui fit passer le sceptre de la mer dans la main des Hollandois révoltés , la dépopulation de l'Espagne , l'avilissement des Espagnols , & livrèrent son nom à l'horreur des nations. Voilà ce qu'il recueillit de tant de cruautés , d'intrigues & de guerres. Après avoir ruiné tous ses états , aliéné pour plus de cent millions de ducats de ses domaines d'Italie , & épuisé les mines de l'Amérique , il laissa cent quarante millions

(6) Cet infernal Duc d'Albe , qui se glorifioit en pleine cour d'avoir fait périr sur l'échafaud dix-huit mille de ses concitoyens ; & Granvelle , qui suscita la persécution des Pays-Bas.

de ducats de dettes, une guerre interminable avec les provinces-unies, &, ce qui fut bien plus fatal à la Monarchie Espagnole, ces principes arbitraires, cet esprit ambitieux, qui devinrent le caractère distinctif des Vifirs de Madrid, dont le plus impérieux (7) fit perdre à son maître, par sa conduite tyrannique, le Rouffillon, le Portugal, la Catalogne, les Indes orientales, le Brésil & les établissemens que les Espagnols possédoient en Afrique.

Je n'opposerai point à cette esquisse succinte le tableau des succès des Républicains échappés à la tyrannie de Philippe, & vainqueurs des Espagnols & de l'Océan à l'aide de l'industrie, de la tolérance & de la courageuse & infatigable liberté, mais je comparerai

(7) Le comte d'Olivarès.

un Souverain habile à un Monarque oppresseur.

Elizabeth avide de vraie gloire , économe sans avarice , tolérante & ferme , fit toujours passer son peuple avant elle , & ses foibleffes mêmes ne lui nuisirent jamais : elle ne voulut que la tranquillité & la prospérité de ses états : refusa la souveraineté des Pays-Bas , disant , *qu'il n'étoit ni utile , ni honnête de s'emparer du bien d'autrui* : soutint la cause des flamands opprimés , & de Henri le grand , qu'une ligue d'ambitieux & de fanatiques , aidée de la puissance Espagnole , repouffoit du trône , auquel l'appelloient le droit de sa naissance & le vœu de sa nation : préserva son pays de toute guerre , & fut donner , par sa considération personnelle & la sagesse de son administration , une grande influence à l'Angleterre avilie par les vexations de la dévote & despotique Marie. Cette grande

P R É L I M I N A I R E. XIII

Reine paya quatre millions sterlings de dettes contractées par son pere, somme incroyable pour ce temps, & reçut moins de subsides qu'aucun autre souverain n'avoit fait avant elle (8.) Elle avoit trouvé quarante deux vaisseaux dans ses ports. Vers le milieu de son regne, on en comptoit douze cens trente deux:

(8) Elifabeth ne reçut du parlement durant tous le cours de son regne que vingt subsides & trente neuf quinziesmes ; selon l'évaluation de Mr. Hume , ces subsides ne monterent qu'à trois millions , ce qui ne fait par an que 66,666 L. f. Les provinces-unies lui devoient à sa mort 800,000 L. f., & le roi de France 450,000 L. f. Ses guerres avec l'Espagne lui coûtèrent 130,000 L. f., outre 280,000 , que lui accorda le parlement. Robert Cecile assure que l'Irlande ne lui coûta pas moins de 3,400,000 L. f. Ces détails peuvent donner une idée de sa sagesse & de son économie.

(9) elle établit une compagnie des Indes Occidentales, & commença le commerce avec la Moscovie & la Turquie. Elizabeth donna les premiers coups à ce colosse d'or, au sceptre de fer, aux pieds d'argile, qui régnoit sous le nom de Philippe II en Espagne. Drake, excité par elle & guidé par l'audace du génie, donna au monde un nouvel exemple de la foiblesse des tyrans. Le commerce des bleds & des laines devint libre, & offrit des sources intarissables de vraies richesses aux Anglois, dont

(9) En 1582 on comptoit en Angleterre 14,390 matelots, & 1232 Vaisseaux, dont 270 étoient d'environ 80 tonneaux. A l'avènement d'Elizabeth au trône il n'y en avoit que 42 tous au dessous de 50 tonneaux. En 1599, lorsqu'on craignoit l'invasion Espagnole, la Reine équipa une flotte & leva une armée en quinze jours.

les Corfaires dépouillèrent dès lors les superbes propriétaires du Potosi.

Quelles sont les causes d'un contraste si étonnant ? On peut les assigner en peu de mots. Elisabeth étoit instruite & bienfaisante : Philippe II étoit aussi ignorant que farouche.

Je l'ai dit ailleurs (10) avec plus de force : *tous les Despotés furent & sont des ignorans*. Cette vérité est sans doute consolante pour les hommes , qui doivent espérer que les lumières de la Philosophie briseront leurs fers. J'ai cru long-tems qu'une telle idée devoit encourager aussi les Philosophes à instruire les Princes.

Dans la jeunesse , cet âge heureux des illusions , où l'enthousiasme de la VERTU élève l'ame , où l'on croit à la VERTU , où l'on s'étonne , autant

(10) Essai sur le despotisme.

que l'on s'indigne, lorsque l'expérience montre quel mécompte on a fait ; celui qui observe les hommes & les choses , est presque toujours dans une situation violente ; il s'épuise en vains efforts , en stériles vœux pour le bien : il souffre ; il est cruellement déchiré , quand il voit le mal & l'effronterie avec laquelle on le fait. Mais lorsque les années ont calmé son imagination , & séché son cœur ; quand l'expérience a refroidi sa tête ; quand il a bien vu qu'il s'irrite tout seul , que tous les hommes en place se ressemblent dans leur despotisme , leur orgueil & leur cupidité , que le reste des humains porte la douceur jusqu'à la bassesse , l'intérêt personnel jusqu'à la démence , & l'ignorance de ses droits jusqu'à la stupidité ; il est tenté de garder pour soi ses principes : au moins il se modère , il ne s'agite plus : il dit ce que Pline le jeune écrivoit , au sujet d'une

inscription gravée sur un mausolée pour l'infame Pallas : „ pourquoi m'indigner ? il vaut mieux en rire , afin que ceux-là ne croient pas avoir beaucoup gagné , qui par leur bonne fortune , ne font que servir de jouet aux autres ” (11).

Quoiqu'il en soit , ceux qu'agitent leurs talens & pour qui l'oïveté seroit le non-être , doivent consacrer leur plume , qu'un attrait irrésistible leur fait reprendre sans cesse , à transmettre des faits & des réflexions utiles aux hommes , qui , quelque part où la nature les ait jettés , sont leurs freres , & font cause commune avec eux.

Peut-être , à force de le répéter , faudra-t-on généralement un jour qu'il

(11) *Sed quid indignor ? ridere satius est , ut se magnum aliquod adeptos putent , qui hâc felicitate perveniunt ut rideantur. (epist. 29, l . 7.)*

n'est point de convention qui n'ait été éludée ou violée ; point de constitution qui n'ait été altérée ; qu'il n'est donc qu'un frein à l'autorité : L'INSTRUCTION : qu'une législation : LE DROIT NATUREL. Peut-être saura-t'on, que le code du despotisme est renfermé dans six mots , sortis de la bouche d'un abominable tyran (12) : TOUT M'EST PERMIS ET CONTRE TOUS.

Quand tous les hommes envisageront, sous ce point de vue , les prétentions de l'autorité arbitraire , peut-être un soulèvement général des opinions humaines (car à Dieu ne plaise que j'invoque jamais le glaive , qui ne fait que substituer des despotes à des despotes !) enchaînera-t'il la tyrannie d'une extrémité du globe à l'autre.

Peut-être les Princes seront-ils forcés

(12) Caligula.

de croire : QU'ILS SONT NÉS POUR
LES AUTRES : que LES AUTRES NE
SONT PAS NÉS POUR EUX ; (13) &
*qu'il n'y a que les ennemis publics qui sé-
parent leurs intérêts de ceux de l'état* (14).

Un Roi fanatique & pédant (15) a
écrit : „ que de même qu'on se ren-
» doit coupable d'athéisme & de blaf-
» phème , toutes les fois qu'on se per-
» mettoit de parler du pouvoir de la
» divinité ; de même aussi , c'étoit pour
» tous les sujets se rendre coupable
» de rébellion que de discuter & d'exa-
» miner quelle étoit l'étendue du pou-
» voir souverain , auquel il falloit aveu-

(13) Si cela n'est pas vrai , Marc Aurele
connoissoit bien mal comme *Prince* ses inté-
rêts , & comme *homme* ses devoirs ; car il a
écrit expressément cette maxime dans ses ré-
flexions.

(14) Bossuet , Politique de l'écriture Sainte.

(15) Jacques premier.

» glément se soumettre , lorsque la loi
» donnoit connoissance des volontés du
» Prince. »

C'est dire en beaucoup de mots, que le peuple est , de droit naturel & divin , voué au service & soumis aux fantaisies de son maître. Je ne répondrai point à ces paroles, aussi insensées qu'odieuses , par des lieux communs de morale (16) ; mais je demanderai aux Princes qui regardent l'autorité absolue comme un droit sacré , & l'obéissance comme le seul devoir de leurs sujets , de me dire nettement si je dois obéir aveuglément à leurs préposés ? Décideront-ils qu'oui ? je les

(16) La formule des officiers de l'Empereur étoit celle-ci : *Voici ce qu'ordonne notre Seigneur & notre Dieu ;* mais disoit plusieurs siècles après l'Orateur Thémiste : *pour ressembler à Dieu, il ne suffit pas d'usurper ses honneurs ; il faut l'imiter.*

prierai de réfléchir qu'il est possible alors que je concoure avec zèle & très-innocemment à les détrôner. Avoueront-ils que non ? j'en conclurai qu'où l'obéissance ne doit point être aveugle, il n'est point d'autorité absolue. Il me paroît difficile d'échapper à ce dilemme. Si tout ce que commande le Prince est juste & doit être exécuté, il faut convenir que tout ordre qui vient en son nom l'est aussi & n'impose pas un moindre devoir : que je puis légalement assassiner mon père : qu'il n'est aucune différence entre Henri IV & Néron : qu'une nation peut légitimement enfreindre ou observer les traités, égorger les étrangers ou les protéger ; & qu'enfin il n'est point de moralité humaine. (17).

(17) Un jurisconsulte (Ulpien) occupé à motiver ou justifier les caprices de son maître.

Si les souverains lisoient l'histoire ,
ou la favoient lire , ils apprendroient
par une expérience non démentie , *qu'un
despote est un pâtre ignorant & sau-
vage , qui mutile & garde ses troupeaux
pour la voracité des Loups : qu'un*

tre , a osé écrire : » Le Prince est déchargé
» de l'obligation d'observer les loix , & com-
» munique ses privilèges à l'impératrice , quoi-
» que , par elle même , elle ne soit point au
» dessus des loix ». Ces blasphèmes se trou-
vent encore dans nos constitutions. *Princeps
legibus solutus est ; Augusta autem licet legibus
soluta non est , principes tamen eadem illa privi-
legia tribuunt qua ipsi habent* (Digest. lib. 3.
tit. 3. de leg.) Et ailleurs : *ce qui plaît au Roi
a force de loi : quod Principi placuit legis habet
vigorem* (digest. lib. 1. tit. 4.)

Ainsi le Despote croit pouvoir plus que
l'être suprême , ou la puissance créatrice ; car
celle-ci obéit aux loix immuables qu'elle s'est
imposées.

gouvernement despotique n'a jamais fait le bien ; & par conséquent ne le fera jamais ; car les hommes , de tous les tems , pétris du même limon , animés des mêmes passions , se ressemblent dans tous les siècles. Quand le Despote seroit habile & bien intentionné , il n'en seroit guere plus avancé. Nous ne pouvons rien qu'en mettant en œuvre nos semblables & leurs facultés ; mais le gouvernement Despotique a brisé tous les ressorts de la société ; il faut donc détruire la cause & en substituer une autre pour produire d'autres effets. Lorsque cet ouvrage immense sera opéré , la constitution Despotique sera détruite ; car c'est par là que le restaurateur de la nation aura commencé.

Ce souverain bienfaiteur fera certainement un homme instruit & favorisera l'instruction , en raison de ses lumières ; car il saura qu'il n'est point de folie qu'on ne doive attendre des ignorans.

On dit que les Mexicains faisoient jurer à leur Empereur, que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivières ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroit point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences d'un air contagieux. Voilà ce que font les peuples plongés dans l'ignorance qu'entretient soigneusement le Despotisme : Tantôt soumis tantôt exigeant jusqu'à la stupidité, ils ne savent ce qu'ils veulent.

Loin de combattre cette ignorance destructive de toute prospérité, certains gouvernemens s'en aident & s'en appuient ; car les méchans redoutent la lumière. Dion Cassius nous apprend que Caligula faisoit écrire des loix en petit caractère & les faisoit afficher sur des colonnes-très élevées afin de mieux surprendre le peuple. Cet acte du Despotisme le plus cruel est plus souvent
répété

répété qu'on ne le croit. Le Prince, qui prohibe les écrits utiles, qui gêne la liberté de la presse, qui se réserve le droit exclusif de prononcer & exige qu'on prenne pour règle ce qu'il a jugé à propos de décider, s'en rend coupable : celui qui précipite ses sujets dans un dédale d'ordonnances captieuses ne l'est pas moins (18).

Cependant il se détruit de ses pro-

(18) C'est sans doute un despotisme de ce genre, qui autorise ou tolère ces instructions particulières des Publicains à leurs satellites, qui ont force de loi, & la force la plus coercitive. Elles changent à tout moment les devoirs de l'Agriculteur, qui, dans sa cabane, ne peut connaître ces variations, qu'au moment où on le punit pour les avoir ignorées : ceux du voyageur qui n'aborde qu'en tremblant cette terre où l'autorité arbitraire forge à son gré des punitions & des crimes : ceux du commerçant qui établit une spéculation sur les usages ordinaires & prescrits par la loi. Plus mobile

pres mains ; car l'ignorance est aussi fatale aux Princes qu'aux autres hommes : elle suffit pour les rendre pervers & malheureux. C'est elle qui livre les Rois à la merci de ces détestables flatteurs qui les entourent de pièges : c'est elle qui allume les torches du fanatisme : c'est elle qui produit les séditions & l'anarchie , comme la servitude & le despotisme ; car il est dans la nature que toute administration despotique produise des révoltes ; puisque sous un tel gouvernement il ne reste aucune autre ressource aux opprimés contre les oppresseurs.

C'est l'ignorance qui dénature les affections les plus honnêtes. (19) Obscurci

que les vents, elle se plie au gré des passions, des besoins, des fantaisies du despote ou de ses ministres. Quelle prospérité peut-on trouver au sein d'une société ainsi organisée ?

(19) Les mœurs de nos aïeux en offrent plus d'une preuve. C'étoit par exemple la loi

P R É L I M I N A I R E. XXVII

par ses ténèbres épaisses, l'amour patriotique, cette vertu si sainte est devenue inhumaine. Ce sentiment égaré a fait de l'esprit républicain l'instrument aveugle de la plus insensée tyrannie. Le délire, qui fit regarder dans la Grece l'Of-tracisme comme le Palladium de la liberté, fut produit par la fermentation, qui ronge les démocraties. (20) Ainsi

des Cattes & de plusieurs autres peuples Ger-mains, de ne se faire les cheveux & la bar-be, & de ne se découvrir le front & le vi-sage, *qu'après avoir payé*, disoient-ils, *le droit de naissance à la patrie par la mort d'un ennemi tué en bataille.*

(20) On fait que ce n'est pas la seule ville d'Athenes qui fut atteinte de cette sorte de frénésie. Syracuse établit le Pétalisme; & Aristote dit expressément que tous les gouvernemens démocratiques l'adoptèrent. Cicéron nous apprend dans ses Tusculanes, qu'on fit une ordonnance chez les Ephésiens, qui, en chas-

XXVIII DISCOURS

la liberté peu éclairée dégénéra en licence & se détruisit de ses propres mains. Ainsi Thémistocle chassa le grand Aristide, qu'un peuple frivole, orgueilleux & volage étoit las d'entendre appeler JUSTE. Ainsi Periclès terrassa Cimon & Thucydide ses deux rivaux de gloire : ainsi la méfiance du peuple étoit une arme sûre pour celui qui vouloit écarter ses concurrens, & par cette raison, l'Ostracisme étoit visiblement contraire à son objet.

En général il ne faut point compter sur la justice des hommes à qui l'on n'en a pas donné l'exemple & qui n'en connoissent point l'utilité. Le peuple de Mégare chassa son Prince & statua pour première loi : *que les pauvres vivroient à*

fant le Philosophe Hermodose, déclare, que chez eux personne ne devoit se distinguer par son mérite : *Nemo de nobis unus excellat.*

discretion chez les riches. C'étoit un acte de démence sans doute ; mais c'étoit plus encore la représaille d'une populace ignorante. Si elle n'eût point été opprimée, si la misère, qui distrait de toute autre pensée, ne l'eût point aiguillonnée, l'idée d'une telle loi ne lui seroit point venue. Dites à un infortuné souffrant & persécuté : *tout ce qui est honnête est utile : tout ce qui est mal-honnête est nuisible* ; il ne vous croira pas : sa propre expérience semble lui donner la triste conviction que vous le trompez : il calcule mal sans doute ; car la logique des passions calcule toujours mal , & il ne raisonne que sur quelques cas particuliers, sans envisager sous toutes les faces ce principe ; cependant on doit l'excuser ; car il est la victime d'un méchant qui lui paroît triompher. Mais les Rois peuvent se convaincre aisément de cette vérité qui échappe au juste malheureux ; car dans tous les âges du mon-

de & fans aucune exception, toute administration désastreuse fut instable & troublée; vérité souverainement importante, & trop peu connue.

En effet, qui s'occupe à la répandre? Les fanatiques brisent le cœur & la raison; la plupart des citoyens se consument dans les frivolités dont les gouvernemens absolus les entourent : plusieurs de ceux, qu'on appelle PHILOSOPHES, systématiques ou charlatans, ont écrit des romans de morale comme les Législateurs ont fait des romans de politique : ils cherchent dans les hommes des êtres qui ne soient pas des hommes, & nous prônent des principes démentis par leur propre conduite. Tout Etre humain n'a qu'une boussole & qu'un frein : L'INTÉRÊT : apprenez-lui quel il est; & vous le rendrez juste, soit qu'il occupe le trône, soit qu'il habite une chaumière.

L'homme a donné par-tout des fers

à l'homme. Tous les peuples se sont également rendus coupables de cette infraction du droit naturel. Nos idées sont tellement perverties, notre liberté tellement anéantie, que les discussions du droit public sont toujours vidées par l'épée.

D'où vient cette frénésie universelle ? du défaut général d'instruction : du choc des intérêts particuliers mal-entendus, qui veulent, en dépit de la nature, que les hommes se heurtent & se froissent. Ah ! si les Princes savoient ce qu'ils perdent à commander à des peuples ignorans, ils ne persécuteroient pas ceux qui instruisent les hommes, qui ne sont jamais plus faciles à gouverner justement, que lorsqu'ils sont éclairés. Que gagnent les Rois à cette tyrannie ? croient-ils que le pouvoir du moment puisse éteindre la mémoire des âges suivans ? *Le feu*, dit le plus grand historien de l'antiquité, *ne peut étouffer*

XXXII DISCOURS

la voix du peuple Romain, la liberté du sénat & la conscience du genre humain. (21)

Puisse-t-il luire enfin ! ce jour où les peuples & les Rois sauront que l'ignorance est la mere du despotisme, & de tout le mal moral qui afflige notre globe ! qu'un immense continent a vu périr cent millions de ses habitans sous le glaive des satellites armés par d'ignorans & cupides despotes ! que l'Europe elle-même est ensanglantée depuis trente siècles par des hommes aveugles, qui ne connoissent pas leurs droits respectifs ! que l'ignorance aiguise le poignard des fanatiques, le glaive des guerriers & celui des tyrans ! Puisse-t-il luire ce jour où les souverains &

(21) *Scilicet illo igne vocem populi romani, & libertatem senatus & conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur ; (Tacit. in Agricola.)*

leurs sujets unis par les liens d'une instruction universelle , ne composeront plus qu'une même famille ; où le pere & les enfans , pénétrés d'un amour réciproque , ne perdront jamais de vue le bien général , & ne verront qu'en lui leur intérêt particulier ! Oh ! si mes foibles travaux pouvoient hâter d'un moment cette révolution ; que je me croirois heureux ! que le souvenir des persécutions & des maux que me valurent l'amour de la vérité & le courage de la publier , feroit loin de moi ! Hélas ! je le fais : mes talens sont trop au-dessous de mon zele ; mais vous , respectables Philosophes ! à qui la nature bienfaisante fit don du génie , qu'un si noble espoir vous soutienne & vous anime : dédaignez les clameurs de ceux qui n'ont d'autre passion que l'envie , qui s'acharnent sur les talens dont ils ne savent être ni les émules , ni les admirateurs ; démasquez le des-

XXXIV D I S C O U R S , &c

potisme : plaidez la cause de la liberté :
conseillez la tolérance pour l'intérêt
même de la religion : instruisez les
Princes : éclairez les hommes , dussiez-
vous les trouver ingrats.

Me voici loin de ma traduction sans
doute : ne vous en étonnez pas , lec-
teurs : j'ai le malheur d'être encore
sensible ; mais je n'envie ni le bonheur
ni le suffrage de ceux qui ne le font
pas.

T A B L E

DES SOMMAIRES,

Contenus dans le premier Volume.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DU
TRADUCTEUR. . . . I

LIVRE I. *Naissance & éducation de Philippe. Son caractère. Son premier mariage. Il est appelé par son pere dans les Pays-Bas. Comment il y fut reçu. Son humeur peu populaire. Impression que fait sa conduite sur les Flamands. L'Empereur s'efforce de faire nommer Philippe Roi des Romains. Eloignement des Allemands pour ce projet. Philippe retourne en Espagne. Son mariage avec Marie, Reine d'Angleterre. Objections des Anglois contre ce mariage. Efforts de*

TABLE DES SOMMAIRES.

Charles V, pour surmonter ces obstacles. Il y réussit. Philippe débarque en Angleterre. Sa conduite & ses manieres. Il decouvre ses vues ambitieuses. Ses artifices. Persécution des Protestans en Angleterre. Philippe quitte cette Isle. L'Empereur abdique en faveur de son fils & de son frere. 1

LIVRE II. *Puissance & Domaines de Philippe. Situation de l'Europe. L'Angleterre. L'Allemagne. Portugal. Danemarck & Suede. Domaines de l'Eglise. La Toscane. La Savoye, Parme & Plaisance. Venise. La France. Caractere des François. Henri II. Ses Alliés. Paul V. Ses Neveux. Leurs artifices. Alliance de Paul & de Henri II. Treve de Vaucelles. Consternation de Paul. Sa dissimulation. Le Cardinal Caraffe persuade à Henri de violer la treve. Violence du Pape. Le Duc d'Albe, & son caractere. Scrui-*

TABLE DES SOMMAIRES.

pules de Philippe. Opérations militaires du Duc d'Albe. Il accorde une trêve. Le Duc de Guise passe les Alpes. Il assiège Civitella. Mais il est obligé d'en lever le siège. Philippe porte la guerre en France. Il engage l'Angleterre dans la guerre, & fait le siège de St. Quentin, qui est défendu par l'Amiral de Coligny. Bataille de St. Quentin. Les François y sont battus. Le Duc de Guise revient d'Italie. Il assiège & prend Calais. Réduction de Thionville. Bataille de Gravelines. Philippe & Henri desirent la paix. Négociations. La paix est conclue. Mort de Henri II. Portrait de François II. Situation de l'Italie. 27

LIVRE III. *Ancien gouvernement des Pays-Bas. Prospérité de ces Provinces, & sa cause. Portrait de Charles V. Son affabilité. Contraste du caractère de Philippe & de celui de son*

TABLE DES SOMMAIRES.

pere. Les Flamands se méfient du premier. Edits contre les Protestans. Etablissement d'un tribunal égal à celui de l'Inquisition. Nouveaux Evêchés. Les troupes Espagnoles sont introduites dans les Pays-Bas. La Duchesse de Parme y est nommée Régente. Assemblée des Etats, tenue avant le départ de Philippe. Qui refuse leurs demandes. Portrait du Comte d'Egmont. Celui de Guillaume I, Prince d'Orange. Raisons de l'aversion de Philippe pour ce Prince. Portrait du Cardinal de Granvelle. . 110

LIVRE IV. *Arrivée de Philippe en Espagne. Joie des Espagnols à cette occasion. Attachement de Philippe pour eux. De l'Inquisition. Effets de cet établissement sur le caractère du peuple. Caranza, Archevêque de Tolède, est mis à l'Inquisition. Elle tient un Auto-do-fé à Valladolid, & renou-*

TABLE DES SOMMAIRES.

velle ce cruel spectacle à la requisition de Philippe, qui y assiste. Portrait du Grand Seigneur. Corsaires de Barbarie. Dragut. Ses exploits. Siège du Fort de Zerbi par les Turcs. Celui d'Oran & de Masarquivir. Prise de Pennon de Velez par les Espagnols. 140

LIVRE V. *Persecution des Protestants dans les Pays-Bas. Progrès de la Réformation. Tous les Princes Catholiques désirent un Concile général. Situation de l'Europe. Le Pape redoute un Synode national en Savoie & en France. Sa répugnance à convoquer un Concile. Il se trouve cependant obligé d'y consentir. Bulle de convocation. Les Protestans refusent d'assister au Concile. Leurs raisons. Le Concile s'assemble à Trente, & est dirigé par le Pape & ses Légats. Entreprises inutiles pour diminuer le*

TABLE DES SOMMAIRES.

pouvoir du Pape. Conclusion du Concile. Joie du Pape à l'occasion de cette conclusion. Bulle de confirmation. Mauvais effets des décrets du Concile. Ils sont rejettés par la Cour de France. Mais acceptés par Philippe & d'autres Princes Catholiques. La dispute de préséance entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne est décidée en faveur de la premiere 173

LIVRE VI. *Soliman veut attaquer Philippe & les Chevaliers de Malthe. Il se décide à commencer son attaque par l'Ile de Malthe. Ses préparatifs. Le Grand Maître en donne connoissance à la plupart des Princes Chrétiens. Philippe se résout à secourir les Chevaliers. Activité & vigilance du Grand Maître. Arrivée des Turcs à Malthe, sous les ordres de Mustapha & de Pialy. Siège de St. Elme. Arrivée de Dragut. St. Elme est pris d'assaut.*

TABLE DES SOMMAIRES.

Siège du Bourg & du Fort St. Michel. Conduite de Philippe. Arrivée de 6000 Espagnols dans l'Isle. Le siège est levé. Départ des Turcs. Ils débarquent de nouveau, & sont battus par les Espagnols. . . . 196

LIVRE VII. *Affaires des Pays-bas. Mécontentement de la Noblesse. Son amitié contre le Cardinal de Granvelle. Les Nobles s'adressent à Philippe. Répugnance du Roi à accorder leur demande. Départ de Granvelle. Ses principes sont adoptés par Viglius & Barlaimont. Publication des décrets du Concile de Trente. Le Comte d'Egmont est envoyé en Espagne. Comment il y est reçu. En conséquence du rapport fait par le Comte, après son retour, on ordonne une conférence. Philippe en est offensé. Les persécutions sont renouvelées. Remontrances du Prince d'Orange. Plusieurs Nobles forment*

TABLE DES SOMMAIRES.

une Confédération, à l'insligation de St. Aldegonde. Discours du Prince d'Orange dans le Conseil. Les Nobles présentent une requête. Réponse de la Régente. Le Marquis de Mons & le Baron de Montigni sont envoyés en Espagne. Zele outré des Réformés. Le Prince d'Orange appaise le tumulte. Les Comtes d'Egmont & de Horn imitent son exemple. Haine de Philippe contre ces Seigneurs, & pourquoi. Il fait lever des troupes. Conférence à Dendermonde. Soumission des Réformés. La tranquillité est rétablie. 245

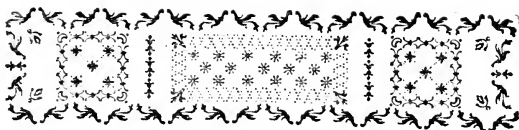
Fin de la Table du premier Volume.

HISTOIRE

DE

PHILIPPE II,

HISTOIRE



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE PREMIER.

PHILIPPE II. Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint & d'Isabelle fille d'Emmanuel le grand Roi de Portugal, naquit à Valladolid, le 31 Mai 1527. Il fut élevé en Espagne par des Ecclésiastiques remarquables par leur bigotisme. De tels instituteurs produisirent, ou, du moins, augmentèrent beaucoup cet esprit d'intolérance, qui le caractérisa dans la suite, & fut l'ame de toute sa conduite.

Liv. I.
Naissance
& éducation de
Philippe.

Tome I.

A

Charles étoit né dans les Pays-Bas : il y
 Liv. I. avoit passé sa plus tendre jeunesse ; & la prédilection , qu'il marqua pour sa patrie , pendant tout son regne , fut un grand sujet de mécontentement pour ses sujets Espagnols ; mais la préférence , que le jeune Prince donnoit à ceux-ci , leur faisoit supporter plus patiemment la partialité de leur maître , & ils se flattoient de l'espoir , qui ne fut point trompé , que , sous le regne du jeune Philippe , ils s'empareroient de la faveur , dont les Flamands avoient joui sous l'Empereur (1).

Son caractère. Philippe montra , de bonne heure , de l'habileté , de la prudence , de l'application , & dévoilà sur-tout d'étonnantes dispositions à profiter des instructions religieuses qu'il avoit reçues. Les sentimens & les opinions dictés par cette détestable superstition , qui faisoit alors le caractère distinctif des prêtres Espagnols , trouverent une entrée facile dans son esprit naturellement sérieux & sombre.

Son premier Mariage. A l'âge de seize ans , il épousa Marie , Princesse de Portugal , qui mourut environ deux ans après son mariage , en mettant au

(1) Haræus Annales Belgii &c. p. 570. Cabrera vida del Philippe II. L. I. c. 1.

monde l'infortuné Don Carlos, dont les mal-
heurs nous occuperont dans la suite. Liv. I.

Philippe resta en Espagne, & fut chargé de l'administration du Royaume, jusqu'en 1548. Son pere l'appella alors dans les Pays-Bas. Il y arriva au commencement de l'année suivante, avec un nombreux cortege de noblesse Espagnole.

A son entrée à Bruxelles, il se garda bien de contrevenir à la loi, qu'il s'étoit imposée, de tout tems, d'affecter une piété extraordinaire. Son premier soin fut d'aller remercier Dieu, à la Cathédrale, de l'heureuse issue de son voyage : il se rendit ensuite au palais.

Après avoir resté à Bruxelles quelques jours avec l'Empereur, qui faisoit paroître, en toute occasion, cette tendresse qu'un pere, sur le déclin de sa vie, sent si vivement pour un fils unique, Philippe partit pour visiter les principales villes des Pays-Bas, & fut accompagné par la régente, sa tante, Reine Douairiere de Hongrie (2).

(2) Haræi Annales Ducum Brabantiae &c. Tom. II. p. 653. Antwerpiae 1623. Lud. Guiccardini, Lib. II. p. 127.

Liv. I.
Comment
il fut reçu
dans les
Pays-Bas.

On le reçut par-tout avec la pompe la plus fastueuse. On dépensa des sommes immenses en fêtes, en repas, en illuminations, en tournois : Les villes se disputèrent, à l'envi, à qui étaleroit le plus de magnificence, à qui montreroit le plus de zèle & d'invention : enfin le peuple lui donna par-tout les plus fortes preuves d'attachement (3).

Son Hu-
neur peu
populaire.

Mais Philippe, au milieu de ces fêtes, où l'on s'efforçoit de l'amuser, & qui devoient plaire, en effet, à un prince jeune & ambitieux, ne put cacher l'austérité naturelle de son caractère. Les Flamands observèrent avec inquiétude le contraste frappant qu'il y avoit entre le père & le fils. Charles étoit poli & affable, & l'on vit bientôt que Philippe étoit d'un abord difficile, fier & sévère. Le premier parloit, avec facilité, les principales langues de l'Europe, & avoit coutume de s'entretenir familièrement avec tous ses sujets. Le second, au contraire, n'avoit voulu apprendre que l'Espagnol ; il parloit peu aux Flamands, & étoit absolument inaccessible pour tous autres que les Nobles de son pays : il s'habilloit à leur mode : il vivoit par tout, comme il faisoit

(3) Meteren, p. 9.

en Espagne , & ne vouloit se conformer , LIV. I.
 en quoi que ce soit , aux usages Fla-
 mands (4).

Cette conduite , également indécente & Impression
 mal-adroite , fit une profonde impression sur que fait sa
 l'esprit des peuples de ces contrées , & leur conduite
 inspira une jalousie contre les Espagnols , fut les
 qu'ils ne chercherent pas même à dissimuler. Flamands.
 Charles , ayant demandé que les Etats prê-
 tassent à son fils le serment de fidélité , tel
 qu'il l'avoit reçu lui-même autrefois , ils re-
 fusèrent nettement de reconnoître le droit de
 succession de Philippe , à moins qu'il ne s'en-
 gageât , de son côté , à exclure tout étran-
 ger de l'administration de ces Provinces : en-
 core rien n'eût-il pu les déterminer à le re-
 cevoir pour maître , sans le respect , que
 leur inspiroit l'Empereur , & la crainte qu'ils
 avoient de sa puissance : l'on croyoit même ,
 que , si l'infirmité , dont étoit tourmenté Char-
 les , eût passé pour mortelle , les Etats auroient
 privé Philippe de la Souveraineté , pour en
 investir Maximilien , son Cousin , fils de Fer-
 dinand Roi de Hongrie & de Bohême (5).

(4) Bentivoglio , historia della guerra de Flan-
 dra , p. 5. in Parigi 1645.

(5) Mémoires de Ribier , Tom. II. p. 219 à Pa-
 ris 1666.

Quand Philippe eut parcouru les Pays-
 Bas , l'Empereur le conduisit en Allema-
 gne , dans le dessein d'exécuter le projet
 qu'il avoit formé, de le faire élire Roi
 des Romains. En 1530 , Charles avoit
 sollicité cette dignité pour son frere Fer-
 dinand ; mais lorsqu'il se vit un fils parvenu
 à l'âge de raison , auquel il croyoit les
 plus grands talens , il se repentit de ce
 qu'il avoit fait en faveur de son frere, & ré-
 solut, dans le cas , où celui-ci refuseroit
 d'abdiquer, d'engager les Electeurs à annul-
 ler leur élection.

Liv. I.
 L'Empe-
 reur s'ef-
 force de
 faire nom-
 mer Phi-
 lippe Roi
 des Ro-
 mains.

Mais la conduite de Philippe ne déplut
 pas moins en Allemagne, qu'en Flandre ; &
 loin de se concilier la bienveillance des Al-
 lemands , il leur inspira des préventions très-
 défavorables. Il fut chez eux aussi réservé,
 aussi hautain , qu'il l'avoit été dans les Pays-
 Bas. Il souffrit que les Princes du premier
 rang restassent découverts en sa présence : il
 affecta en toute occasion une fierté, un ton
 de supériorité, que les Empereurs mêmes ne
 se permettoient pas. Les Allemands craigni-
 rent d'être soumis à un Prince , dont le main-
 tien étoit si froid & si repoussant , lors même
 qu'il recherchoit leur faveur. Ils ne prête-
 rent donc point l'oreille aux propositions de

Eloigne-
 ment des
 Alle-
 mands
 pour ce
 projet.

l'Empereur ; & furent d'autant plus affermis _____
dans la résolution de s'y refuser, qu'ils se _____ Liv. I.
souvenoient mieux des malheurs qu'ils s'é-
toient attirés, en donnant la couronne im-
périale à Charles-Quint, dont la puissance
avoit menacé leur liberté ; & qu'ils étoient
sincèrement attachés à Ferdinand & à Maxi-
milien son fils, dont le caractère & les mœurs
contrastoient entièrement avec celles de Phi-
lippe.

Charles n'étoit pas de ces hommes, que
l'on fait aisément renoncer à leurs desseins. Il
sentoit combien étoit immense la supériorité,
que lui avoit acquise la victoire, qu'il avoit
remportée sur la ligue de Smalkade, & ne mit
point en doute qu'il ne parvînt à forcer les
Electeurs de nommer son fils, s'il obtenoit la
démission de son frere.

Pour y réussir, il employa cette activité &
cette ardeur qu'il mettoit dans toutes ses en-
treprises. Il falloit que l'ivresse de la prospé-
rité eût entièrement aveuglé un Prince aussi
habile que Charles-Quint, pour qu'il pût en-
treprendre & espérer de faire réussir un projet
si chimérique. Ferdinand étoit dans toute la
vigueur de l'âge, &, eu égard à la santé chan-
celante de son frere, on pouvoit dire qu'il
avoit un pied sur le trône impérial. Son fils

avoit été élevé dans l'attente de cette haute
 Liv. I. dignité, & son affabilité, qui l'avoit rendu
 cher à la Nation, sembloit lui en être le gage
 assuré. Charles sentoît bien, que tout ce qu'il
 pourroit dire au pere & au fils, ne persua-
 deroit jamais, ni à l'un ni à l'autre, de re-
 noncer à un espoir si décevant. Quoique
 son frere lui eût témoigné la déférence la
 plus respectueuse, en toute occasion, il at-
 tendit plus encore de l'ascendant de sa sœur,
 la Reine Douairiere de Hongrie, à qui Fer-
 dinand étoit redevable de cette couronne &
 de celle de Bohême. Charles eut donc re-
 cours à elle pour donner plus de poids à sa
 demande. Cependant Ferdinand résista à tou-
 tes les sollicitations de sa sœur, & rejetta
 toute offre de compensation. Charles-Quint
 avoit donné sa fille en mariage à Maximilien,
 & lui avoit confié le Gouvernement de l'Es-
 pagne, en l'absence de Philippe, afin d'adou-
 cir le coup qu'il projettoit de lui porter, &
 de le tenir éloigné de l'Allemagne, tandis
 qu'on essayoit toute sorte de moyens pour
 gagner son pere. Ce jeune Prince fut fort
 alarmé, en apprenant ce qu'on machinoit
 contre lui. Il quitta l'Espagne aussitôt, &
 retourna en Allemagne, où il ne négligea
 rien pour affermir son pere dans sa résolution,

& l'y rendre inébranlable. Charles vit enfin Liv. I.
la nécessité d'abandonner son projet, & Philippe
partit de l'Allemagne très-mécontent
des Electeurs, de tous les Princes Allemands,
& guere plus satisfait de ses parens (6).

Il retourna en Espagne, où il reprit la ré- Philippe
retourne
en Espa-
gne.
gence du Royaume, & se conduisit de ma-
niere à donner bonne opinion à ses sujets,
de sa prudence, de son adresse & de son
habileté. Durant ce période de tems, nous
ne trouvons rien, dans les historiens con-
temporains, qui mérite quelque attention.
Philippe resta en Espagne jusqu'à l'époque
de son mariage avec la reine d'Angleterre
en 1554.

Marie, fille de Henri VIII, ne fut pas plu- Son Ma-
riage avec
la Reine
d'Angle-
terre.
tôt montée sur le trône, que Charles-Quint,
dont la passion dominante, à la fin de son
regne, étoit d'agrandir son fils, conçut le
dessein d'unir l'Angleterre à ses autres Do-
maines, en faisant épouser cette Reine à
Philippe. On a cru même que, si celui-ci se

(6) Lud. Guicciardin. L. II. p. 128. Pallavicini
historia di Concilio di Trento, Lib. XI. c. 15. De
Thou Lib. VII. ab initio. Extrait des Lettres de
Marillac au Roi de France; en Ribier Juill. 22.
1550.

fût refusé à cette alliance, Charles auroit de-
 LIV. I. mandé pour lui Marie, plutôt que de laisser
 échapper une si belle occasion d'augmenter
 sa puissance. Mais le fils n'étoit pas moins
 ambitieux que le pere : il consentit donc, à
 l'âge de 26 ans, à prendre pour épouse une
 Princesse de trente-sept, dont la figure étoit
 aussi peu agréable que le caractère & les
 manieres, & qui n'avoit aucun des charmes
 de son sexe (7).

Dès que Charles-Quint vit que Philippe
 n'avoit point d'éloignement pour ce mariage,
 il dépêcha aussi-tôt un courier à la Cour de
 Londres pour le proposer, & Marie ne ba-
 lança pas un moment à y consentir. L'ex-
 trême dévotion de Philippe, qui le rendoit
 peu aimable aux yeux de tant d'autres, lui
 fut une recommandation auprès d'elle. Ma-
 rie étoit toujours étroitement liée avec la
 famille de sa mere, & elle considéroit com-
 bien une alliance si puissante lui donneroit
 de facilité pour exécuter son projet favori,
 celui d'extirper l'hérésie de ses états.

Objec-
 tions des
 Anglois
 contre ce
 Mariage.

Les sujets de Marie n'avoient pas les mê-
 mes raisons que leur Souveraine pour desi-
 rer cette alliance. Ils observoient depuis

(7) Ribier Tom. II. p. 457.

plus de trente ans l'ambition inquiète dont l'Empereur étoit dévoré. Ils trouvoient que le consentement si prompt de Philippe à un mariage, qui ne pouvoit plaire qu'à un ambitieux, ne prouvoit que trop qu'il étoit tourmenté d'une soif insatiable du pouvoir. Les Anglois étoient d'ailleurs bien informés de son caractère, & du tort qu'il s'étoit fait, quelques années auparavant, par la hauteur qu'il avoit déployée dans la Flandre & dans l'Allemagne. Ils craignoient de voir leur Reine, dont l'humeur étoit rigide & sévère, unie à un prince si impérieux. L'idée du danger, que couroient leur indépendance & leur liberté, les faisoit trembler. Ils frémissaient en pensant qu'ils alloient tomber sous la domination des Espagnols, Nation trop célèbre par le cruel abus du pouvoir, qu'elle avoit exercé en Italie & dans les Pays-Bas; en horreur par les barbaries, dont elle s'étoit souillée en Amérique; Nation enfin remarquable, entre toutes les autres de l'Europe, par son aveugle & superstitieux attachement à la Cour de Rome (8).

(8) Burnet's Ref. Part. II. p. 284. and Carte Vol. II. p. 297.

Liv. I.
Efforts de
Charles
pour sur-
monter
ces obsta-
cles.

Charles eut recours à divers expédiens pour appaîser ces murmures. Il persuada à Marie de suspendre la persécution des protestans, & de reprendre le titre de chef suprême de l'église, qu'elle avoit quitté depuis quelques mois. Il envoya des sommes immenses en Angleterre destinées à séduire les membres du Parlement, & ordonna que les articles du mariage fussent stipulés dans les termes les plus honorables & les plus avantageux pour Marie & ses sujets.

Ces articles portoient : que Philippe auroit seulement le titre de Roi ; mais que le souverain pouvoir resteroit entre les mains de Marie : qu'aucun étranger ne pourroit être admis aux emplois publics : qu'il ne feroit fait aucune innovation dans les loix & les coutumes : qu'il ne feroit porté aucune atteinte aux droits & aux privilèges de la nation : que l'Angleterre ne pourroit, à raison de cette alliance, être engagée dans aucune guerre entre l'Espagne & la France : que les enfans, qui proviendroient de ce mariage, hériteroient non-seulement de l'Angleterre & des Pays-Bas, mais que, dans le cas, où Dom Carlos mourroit sans postérité, ils succéderaient à la couronne d'Espagne, & à tous les autres domaines héréditaires de

Philippe : qu'enfin, si la Reine mouroit sans enfans, Philippe ne pourroit réclamer aucun droit sur la souveraineté d'Angleterre, qui reviendrait alors au légitime héritier (9).

Liv. I.

Ces concessions produisirent bien quelque effet favorable aux prétentions de Charles : elles ne furent pas, cependant, pour dissiper toutes les craintes ; & bien des gens disoient que, plus les conditions offertes étoient avantageuses, plus on avoit de raisons de soupçonner que Charles & son fils ne pensoient pas sérieusement à les remplir.

Charles V,
réussit.

Mais on fournit aux courtisans & aux partisans de l'Espagne des raisons spécieuses pour défendre leur opinion, & l'on ôta au parti contraire tout prétexte plausible de former une association. Cependant Thomas Wiat & plusieurs autres persuadèrent à quelques centaines d'hommes de prendre les armes ; mais cette sédition, peu sérieuse & mal concertée, fut bientôt étouffée, & ne servit qu'à confirmer le pouvoir réel qu'avoit la Reine de disposer d'elle même, par un mariage que les mécontents blâmoient avec tant de violence (10).

(9) Burnet's hist. of the Ref. Part. II. B. II. p. 260. Carte B. XVII.

(10) Burnet, p. 262.

Liv. I.

Tout obstacle étant levé, & les articles du mariage ratifiés par le Parlement, Marie se prépara à recevoir son futur époux, pour qui, bien qu'elle ne l'eût jamais vu, elle avoit conçu une passion si violente, qu'elle montra l'impatience la plus inquiète de le voir arriver. Elle étoit, en même tems, extrêmement humiliée de l'indifférence qu'il affectoit pour elle, & elle se plaignit amèrement, que, dans le tems même, où elle lui donnoit à la fois son Royaume & sa main, il n'eût pas daigné lui écrire une lettre de remerciement, ou lui apprendre les raisons qui différoient son voyage en Angleterre. Enfin Philippe y envoya le Marquis de Las Navas, pour informer la Reine qu'il alloit hâter son départ d'Espagne. Les historiens Espagnols rapportent qu'il ne manqua pas d'aller visiter, avant son départ, la chasse de St. Jacques en Galice; qu'il y entendit la messe, & se recommanda à la protection du Saint, avec la dévotion la plus fervente, prosterné vers la terre, sans vouloir appuyer ses genoux sur un couffin (11).

Philippe
debarque
en Angle-
terre.

Philippe fit voile de la Corogne, au commencement de Juillet 1554 & débarqua à

(11) Carte, b. XVII. p. 312. Cabrera L. 1. c. 4.

Soutampton, le 19 ou 20 du même mois, ~~le 19 ou 20~~ après une heureuse traversée. Peu de jours Liv. I. après son arrivée, la cérémonie du mariage se fit à Winchester, où Philippe reçut, de l'Ambassadeur de l'Empereur, l'investiture de Naples, de Sicile, de Milan, & le titre de Roi de Jérusalem. Charles se dépouilla de ces dignités pour témoigner la joie qu'il avoit de ce mariage, & rendre l'alliance de son fils digne de la Reine son épouse (12).

Philippe avoit amené avec lui un nombreux cortège de Noblesse Espagnole, & s'efforça d'éblouir ainsi les yeux des Anglois par la pompe & la splendeur avec laquelle il paroissoit en public, tandis qu'il captoit leur affection par ses libéralités. Mais il ne put, malgré tous ses efforts, déguiser son caractère & cacher ses vices. Sa dissimulation naturelle & sa hauteur perçoient dans toute sa conduite. Il étoit trop Espagnol, pour approuver quelque chose, qui ne fût pas Espagnol. Il ne pouvoit, en aucune occasion, se plier aux manieres Angloises. Il voyoit les principaux nobles du

Sa conduite & ses manieres.

[12] Burner's ref. p. II. b. 2. Carte, b. XVII. p. 313. Summonte Hist. di Napoli, Libro 9. p. 263.

pays, fans leur marquer le moindre intérêt;
 Liv. I. il n'accordoit à personne la faveur de l'approcher, fans en avoir obtenu la permission d'avance, & se monroit de l'accès le plus difficile, envers ceux-là mêmes, dont il vouloit se concilier ou s'affurer la bienveillance (13).

Il décou- On vit bientôt combien cet article du
 vre ses contrat de mariage, qui l'excluoit du gou-
 vnes am- vnement, le contrarioit. Marie beaucoup
 bitieuses. plus occupée du soin de lui plaire, que de l'avantage de son peuple, & même de son intérêt personnel, ou de son influence dans le gouvernement, demanda au Parlement de le déclarer héritier présomptif de la couronne, & de remettre entre ses mains le timon de l'Etat.

Les deux chambres avoient montré jusqu'alors la soumission la plus entière à ses volontés; mais elles se crurent enfin nécessitées à modérer leur complaisance. Elles apperçurent aisément le motif & le but

[13] Burnet's Hist. of the ref. v. II. p. 288. Carte, b. 17. p. 313. » Son cortége, dit l'évêque » Burnet, étoit tel, qu'un des plus grands amuse- » mens de la cour d'Elizabeth étoit de se mo- » quer de lui & de ses Espagnols.

des demandes de la Reine , & les regarderent comme une preuve non équivoque Liv. I.
 du deſſein , qu'elle avoit formé , de ſervir
 l'ambition de ſon époux , ſans égard aux
 conſéquences fatales qui en pouvoient ré-
 ſulter. L'une & l'autre refuſerent donc for-
 mellement. Elles avoient permis que Phi-
 lippe portât le titre de Roi ; mais elles ne
 voulurent point conſentir à la cérémonie
 de ſon couronnement ; & l'Empereur ne
 put en obtenir le moindre ſecours contre la
 France (14).

Philippe , pour ſurmonter les obſtacles Ses artie-
fices.
 que lui ſuſcitoit la conduite du Parlement ,
 réſolut de ſe plier aux circonſtances , &
 de ſ'envelopper des apparences de la mo-
 dération. Dans ce deſſein , il obtint de
 Marie l'élargiſſement de pluſieurs perſonnes
 de diſtinction , qu'elle avoit fait arrêter , ſur
 le ſoupçon qu'elles étoient mécontentes de
 ſon gouvernement ; mais ce qu'il fit de plus
 adroit , pour ſ'attirer la faveur de la nation
 Angloiſe , ce fut de protéger Elizabeth , en-
 vers laquelle Marie avoit témoigné tant de
 jaloſie & de reſſentiment , qu'elle avoit
 rendu la vie de la Princeſſe , ſa ſœur , un

(14) Carte , p. 315.

objet important pour la nation. Malheureu-
 Liv. I. sement pour Philippe , on interpréta très-
 différemment , de ce qu'il avoit espéré , sa
 bienveillance pour Elizabeth. Personne ne
 voulut attribuer à la générosité d'un Prince ,
 qu'on savoit si intéressé , une action qui
 devoit lui avoir été suggérée par des vues
 politiques. En effet , si l'on eût ôté la vie à
 Elizabeth , & que Marie fût morte sans en-
 fans , l'Angleterre seroit devenue l'héritage
 de la reine d'Ecosse , dont le mariage , avec
 le Dauphin , auroit uni , alors , les cou-
 ronnes d'Ecosse & d'Angleterre à celle de
 France (15).

Perfécu-
 tion des
 Protec-
 tans.

Marie , pour gagner l'affection du peuple
 & servir ainsi les vues de son époux , sus-
 pendit la persécution des réformés. Mais son
 zele & son bigotisme étoient trop violens ,
 pour être longtems réprimés ; & Philippe ,
 soit par principes , soit par tempérament ,
 étoit bien éloigné de s'opposer à ces me-
 sures sanguinaires , qu'il méditoit lui-même
 alors. On établit des tribunaux non moins
 arbitraires que ceux de l'inquisition d'Es-
 pagne , & les peines barbares , que décerne

(15) Burnet , Vol. II. b. II. p. 287. Carte , p.
 316. Camden's apparatus.

celle-ci, furent infligées à un grand nombre de citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe. Personne ne doutoit que Marie n'eût un penchant naturel à employer cette sévérité terrible, sous laquelle on gémissoit alors; mais, comme on favoit aussi combien elle étoit dévouée à la volonté de son époux, on ne put s'empêcher de regarder la persécution comme une suite de son conseil, ou un effet de son approbation (16). Philippe fut sensible à ce soupçon, qui le rendoit si odieux, & pour s'en laver, ou du moins diminuer la prévention, qu'il avoit inspirée, il eut recours au ridicule expédient, de faire prêcher devant lui, par son confesseur, religieux Franciscain, en faveur de la tolérance (17). Mais cet artifice étoit trop grossier pour en imposer à qui que ce fût, & quoique Philippe

(16) Cabrera, Historien de Philippe, attribue à ce prince les persécutions de ce tems, & lui en fait un mérite. p. 28. Lib. I. c. 7.

(17) Ce Sermon fut prêché le 15 de Février; cependant le 24 de Mai, Philippe s'unit à la Reine, à l'occasion du refus que fit Bonnet, de prendre sur lui tout l'odieux de la persécution, pour requérir ce prélat-fanatique, de procéder à l'exé-

Liv. I. parût rarement prendre une part directe à l'administration , l'opinion générale subsista. Toute sa conduite fut épiée par des yeux jaloux , vigilans & méfians ; & il ne lui fut pas possible d'obtenir une concession plus favorable , que celle , qui lui assura le protectorat pendant la minorité de son enfant , si Marie laissoit des héritiers à sa mort.

Philippe quitte l'Angleterre. Quelques mois après , cette concession parut moins déraisonnable , qu'on ne l'avoit pensé d'abord. Il se répandit dans le Royaume que la Reine étoit enceinte. L'erreur fut générale. Philippe- & Marie même le crurent (18). Philippe resta en Angle-

cution des loix , afin que , moyennant ses soins & son activité , gloire plus entière fût rendue à Dieu , & l'état fût plus tranquillement gouverné. Burnet's Collection of records. n. 20.

(18) Le 30 d'Avril on assura qu'elle venoit d'accoucher d'un fils ; toutes les cloches de Londres sonnerent. On alluma des feux de joie dans toutes les rues ; on chanta le *Te Deum* à l'église de St. Paul , & un prêtre poussa la crédulité à un tel point , qu'il donna la description la plus circonstanciée de la constitution , des traits & de la stature du jeune Prince , qu'il représenta comme le plus vivace , & le plus beau des nouveaux nés qu'on eût jamais vu. Carte , p. 317.

terre aussi longtemps , qu'il eût quelque ~~raison~~ ^{Liv. I.} de conserver l'espérance d'un événement si intéressant, qui pouvoit seul lui donner le pouvoir, auquel il aspirait depuis son arrivée dans ce Royaume. Mais ces trompeuses apparences furent bientôt détruites; & ces soupçons de grossesse se changèrent en symptômes trop certains d'une hydropisie prochaine. Lorsque tout espoir, de voir jamais Marie féconde, fut anéanti; lorsque le chagrin qu'elle ressentit de sa stérilité, joint à son aigreur naturelle, animée encore par la jalousie, dont elle étoit rongée, eut ruiné sa santé, & rendu sa personne aussi désagréable que sa société; Philippe quitta l'Angleterre, après y avoir resté quatorze mois, & ne passa point, à son retour, par les Pays-Bas (19).

L'Empereur y étoit alors; & se préparoit à exécuter la résolution, qu'il avoit formée, de résigner ses domaines à son ^{L'Empereur abdi- que en fa- veur de son fils.} fils, pour passer le reste de sa vie dans la retraite. Lors du mariage de Philippe avec la reine d'Angleterre, Charles avoit cédé à son fils le Royaume de Naples, &

(19) Haræus, Carte, p 317. Burnet, Part. II. b. II, p. 312.

le Duché de Milan ; & n'avoit pas fujet
 Liv. I. d'être fatisfait de la conduite que ce Prince avoit tenue à fon égard , après avoir reçu une fi forte preuve de fon affection paternelle & de fa générofité. Philippe , outre le refus de paffer par la Flandre , où Charles déſiroit de le voir , à moins que fon pere ne le revêtît de quelque autorité dans ce pays , pendant qu'il y ſéjourneroit , infiſta pour que le don des états d'Italie fût abſolu , ſans condition & ſans réſerve. A peine fut-il entré en poſſeſſion , qu'il dépouilla les Miniſtres de Charles , afin de placer ſes propres Créatures. Cette conduite peu reſpectueuſe ne diſſuada pas l'Empereur de réſigner tous ſes domaines. Elle paroît même avoir été le principal motif qui l'aſſermit dans cette réſolution , parce qu'il reconnut que le caractère impériefx de Philippe le réduiſoit à la triſte alternative de ſe brouiller avec ſon fils , ou de lui céder (20).

Si Charles eût eu la même vigueur de corps & d'eſprit , dont il jouiſſoit quelques années auparavant , il eſt probable

[20] l'Eveſque , p. 24 25. Summonte , Lib. IX p. 263.

que la conduite de Philippe auroit produit un effet très-différent, & décidé l'Empereur Liv. I.
à diminuer plutôt qu'à augmenter le pouvoir de son fils. Mais la douleur renaissante des fréquens accès de goutte, dont il étoit tourmenté, son activité constante, son application continuelle aux affaires, l'avoient tellement affoibli, qu'il comprit qu'il falloit nécessairement, à l'avenir, ou se confier à des ministres, ce qu'il avoit soigneusement évité jusqu'alors, ou succomber bientôt sous le poids des détails, qu'entraînoit le gouvernement de tant d'Etats soumis à sa puissance. Il devenoit donc nécessaire pour lui de se débarrasser, au moins, d'une partie des soins qui l'accabloient. Si l'ambition de son fils eût été plus modérée, ou son esprit plus accommodant, Charles auroit pu lui confier les principales branches de l'administration, & retenir l'autorité suprême; ou lui céder la souveraineté d'une partie de ses domaines, & s'en réserver le reste; mais il prévit que, dans l'un ou l'autre cas, il se préparoit des chagrins continuels; il ne pouvoit échapper, avec dignité, à ce danger, qu'en se retirant du monde & faisant une cession absolue de ses Etats. (21).

(21) Ribier. p. 485.

Liv. I. Déterminé par ces motifs, Charles ré-
 signa la souveraineté des Pays-Bas, en Oc-
 tobre 1555, & celle d'Espagne, au mois
 de Janvier suivant; mais il retint la cou-
 ronne impériale quelques mois de plus,
 pour effayer, encore une fois, de persuader
 son frere de renoncer à l'Empire en faveur
 de Philippe; mais cette nouvelle tentative
 fut inutile. Enfin Charles se retira du mon-
 de, sous le prétexte qu'il étoit convaincu
 de la vanité des grandeurs humaines : cepen-
 dant il s'efforçoit de faire parvenir son fils
 à leur faite, comme s'il eût crû qu'on ne
 trouvoit qu'à ce degré d'élévation la félicité
 suprême. Sa propre expérience lui avoit ap-
 pris que des Etats épars & d'une étendue
 immense, donnoient plutôt les apparences
 que la réalité du pouvoir; qu'ils étoient la
 source d'une inquiétude continuelle & dévo-
 rante : qu'ils engageoient leurs possesseurs
 dans des entreprises au-delà de leurs for-
 ces, & que gouverner avec équité tant &
 de si vastes contrées, étoit une tâche au-
 dessus d'un seul homme : cependant il dé-
 firoit ardemment de charger son fils de ce
 fardeau, sous lequel lui-même avoit succom-
 bé, long-temps avant ce période auquel la
 vieillesse oblige les hommes de quitter la

scene

scène d'une vie active. Charles avoit trop Liv. 1.
 long-temps nourri cette ambition insensée
 des Princes, qui les porte à rechercher,
 sans relâche, le pouvoir, sans égard à la
 grande fin pour laquelle seule il est désira-
 ble : je veux dire, le bonheur de leurs
 sujets ; & il lui étoit impossible de se dé-
 pouiller entièrement de cette passion, quoi-
 qu'il fût décidé à y renoncer pour lui-
 même.

Quant à l'autre partie de sa conduite
 dans le temps dont nous parlons, il est
 plus aisé d'expliquer les motifs qui la diri-
 gerent.

Charles avoit désiré fortement de voir,
 avant son abdication, la paix rétablie avec
 la France ; car il vouloit donner à son
 fils le temps & les moyens de réparer l'é-
 puisement de ses domaines, que les guer-
 res continuelles, qu'il avoit entreprises ou
 soutenues, & les sommes immenses, qu'il
 avoit fait passer en Angleterre, avoient
 rendu excessif. Tous ses derniers projets
 avoient échoué. Retenu plus long-temps,
 qu'il n'avoit compté, dans les Pays-Bas,
 autant par la rigueur de la saison, que par
 des attaques continuelles de goutte ; il eut
 du moins la satisfaction, avant de partir,
 de conclure la trêve de Vaucelles, & quel-

que lieu d'espérer que plusieurs des diffé-
 Liv. I. rends , qui animoient Henri II, Roi de France , & Philippe , l'un contre l'autre , s'arrangeroient à l'amiable , avant l'expiration de la treve. Charles partit enfin pour sa retraite , où , ayant enseveli dans un couvent tous ses projets de gloire & d'ambition , il s'informa rarement des nouvelles politiques , & ne permit pas même à ses domestiques de lui apprendre ce qui se passoit dans le monde (22).

(22) Gianone Tom. IV. p. 198.



HISTOIRE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

QUOIQUE le projet, que Charles avoit conçu, de transmettre l'Empire à son fils, eût échoué, Philippe étoit encore le plus puissant Monarque de son siècle. Il possédoit en Europe, outre les Royaumes réunis de Castille, d'Arragon & de Navarre, ceux de Naples & de Sicile, le Duché de Milan, la Franche-Comté & les Pays-Bas : en Afrique, Tunis, Oran, le Cap-Verd & les Isles Canaries ; en Asie, les Isles de la Sonde, les Philippines, & une partie des Moluques ; en Amérique, les Empires du Pérou & du Mexique, la Nouvelle Espagne & le Chili, outre Hispaniola, Cuba

Liv. II.
Puissance
& Domaines
de
Philippe.

Liv. II. & plusieurs autres Isles de ce vaste hémisphère. Les mines du Mexique, du Chili, du Potosi fournissoient, lors de l'avènement de Philippe au trône, plus de richesses que n'en possédoient tous les autres Princes de l'Europe ensemble (1). Sa marine étoit beaucoup plus nombreuse que celle d'aucune autre puissance : ses troupes étoient mieux disciplinées, plus aguerries, plus accoutumées à vaincre : les plus habiles, les plus expérimentés généraux de ce siècle, commandoient cette milice belliqueuse.

Un pouvoir si étendu, des ressources si vastes, ne pouvoient que paroître formidables aux autres Etats de l'Europe ; surtout, lorsqu'on réfléchissoit sur le caractère sombre, & impérieux du Prince, qui en pouvoit disposer ; car si Philippe n'avoit pas la valeur de Charles, ni son activité, ni son audace, il étoit appliqué, industrieux & pénétrant. Il avoit déjà montré que son ambition, d'autant plus redoutable, qu'il l'envelopoit du voile de la religion, n'étoit pas moins ardente que celle de son pere.

(1) Elles lui rapportoient, par an, 25, 000, 000 de florins. Meteren.

Mais quelque propres à exciter la ja-
lousie & la méfiance générale, que fus-
sent la puissance, le caractère & les pro-
jets de Philippe, peu d'Etats pouvoient alors
contrarier ses desseins.

Depuis que Marie étoit montée sur le
trône d'Angleterre, sa nation avoit beau-
coup perdu de cette considération, dont elle
avoit joui en Europe durant un demi sie-
cle. Son commerce étoit négligé, ou op-
primé. Ses troupes indisciplinées, avoient
perdu l'habitude de la guerre; sa marine
étoit dans un état languissant. Tant que Phi-
lippe habita parmi les Anglois, ils donne-
rent des preuves de cet esprit d'indépen-
dance, qui leur est si naturel, & refuserent
de l'admettre dans aucune partie de l'admi-
nistration; mais, dans ce temps-là même,
ils se montrèrent, en toute autre chose,
fervilement soumis à leur Reine, foible,
dévote, subjuguée. Il y avoit donc tout
lieu de craindre que la nation Angloise,
loin de servir de frein à Philippe, seroit
forcée par Marie, à seconder son époux
dans les mesures violentes, où son ambition
& son bigotisme l'engageroient infaillible-
ment.

Il n'y avoit pas des raisons d'espérer que

Liv. II.
Situation
de l'Eu-
rope.
L'Angle-
terre.
Allema-
gne.

Liv. II.

l'Allemagne s'y opposât plus que l'Angleterre ; car, quelque aversion, qu'eût inspiré aux Allemands la concurrence de Philippe avec Ferdinand, pour la couronne impériale , il n'étoit point apparent qu'il s'élevât , à ce sujet entre eux, une dissension violente , ou une guerre ouverte. Ferdinand n'étoit pas encore tranquillement en possession de la Hongrie. Tourmenté de la crainte que les Turcs ne renouvellassent bientôt leurs hostilités ; obligé de se précautionner contre ses ennemis redoutables, & de se préparer les secours, dont il auroit alors un besoin pressant, il s'efforçoit assiduement d'établir la concorde entre les différens Princes du Corps Germanique, & d'accommoder les animosités, que la différence des religions avoit produites.

Portugal.

Le Portugal atteignoit alors au plus haut degré de sa gloire & de sa prospérité. Ses découvertes & ses conquêtes, qu'il porta, dans ce siècle, jusqu'aux extrémités du globe, l'avoient conduit à ce période d'élévation, si supérieur à celui auquel il étoit jamais parvenu ; & Jean III, à qui les Portugais doivent presque tout ce que cette nation peut réclamer de grandes actions, étoit sur le déclin de sa vie, aimé de

son peuple, respecté de ses voisins, & ne pensant qu'à maintenir ses sujets en paix, & à les rendre heureux. Liv. II.

Christiern III. occupoit le trône de Danemark, & Gustave Erickson régnoit en Suede. Dane-marck & Suede. Sous la douce & bienfaisante administration du premier de ces Monarques, le Danemark commençoit à se relever de l'état d'épuisement où des dissensions civiles, les calamités qu'avoit entraînées une guerre étrangere, & l'oppression d'un odieux tyran, n'a guere détrôné, l'avoient plongé. Les Suédois, qui, sous Gustave, avoient secoué le joug de leurs voisins, & donné la Royauté à leur brave libérateur, jouissoient sous son administration des douceurs de la liberté, & posoient les fondemens de cette grandeur à laquelle ils parvinrent dans la suite. Ni l'une ni l'autre de ces puissances n'étoit cependant encore en état de prendre part aux affaires des autres Etats de l'Europe, & les Rois Citoyens, qui gouvernoient ces pays, trouvoient que le soin d'établir la tranquillité dans leur Royaume, suffisoit pour les occuper.

En Italie, les Domaines de l'Eglise, depuis peu très-diminués par le don que Paul III. avoit fait des Duchés de Parme & de Plai- Domaines de l'Eglise.

Liv. II. fance à Oétave Farnese fon neveu, étoient renfermés entre le Duché de Milan & le Royaume de Naples : le Souverain Pontife dépendoit donc plus de Philippe que de tout autre Prince ; & il étoit probable qu'il feroit fa cour à ce Monarque, plutôt que de former aucun projet d'opposition à fes desseins.

**La Tosca-
ne.** Côme de Medicis, Duc de Toscane, étoit redevable au dernier Empereur de fa Souveraineté, & fes domaines étoient, graces à fa sagesse & à fon puissant protecteur, devenus si considérables, que le Viceroy de Naples & le Gouverneur de Milan pouvoient seuls lui donner quelque inquiétude. La reconnoissance & l'intérêt sembloient donc solliciter ce Prince habile de s'attacher au Roi d'Espagne & de cultiver son amitié.

**La Savoie,
Parme &
Plaisance.** Oétave Farnese, Duc de Parme, privé du Duché de Plaisance par l'Empereur ; & Philibert Emmanuel Duc de Savoie, dépouillé, du vivant de son pere, de la Savoie & du Piémont par les François, n'avoient aucun espoir de recouvrer leurs domaines, sans la faveur de Philippe.

Venise. La République de Venise autrefois si puissante, si ambitieuse, s'étoit apperçue, depuis la ligue de Cambrai, que son ambition étoit un délire. Fermement attachée alors à la

sage maxime de garder une exacte neutralité dans toutes les querelles qui s'élevoient entre les puissances de l'Europe, elle vouloit se conserver la bienveillance générale, & surtout l'amitié de Philippe, comme les seuls moyens, qu'elle avoit de se défendre des invasions des Turcs, ses formidables ennemis.

D'après ce coup d'œil rapide jetté sur l'état La France, de l'Europe, au tems où Philippe reçut la Souveraineté des mains de son pere, il est évident qu'il n'y avoit d'autre contrepoids à son pouvoir que le Roi de France, dont les domaines n'étoient pas, à la vérité, aussi étendus que ceux du Souverain Espagnol; mais qui possédoit de tels avantages dans la situation & la constitution de son Royaume; & dans le caractère de son peuple, qu'il pouvoit être, au moins, regardé comme le second Monarque de l'Europe, & le rempart de la liberté générale contre la puissance exorbitante de Philippe. Quoique les frontieres de cette puissante Monarchie ne fussent point alors aussi reculées, qu'elles le sont aujourd'hui, elles s'étendoient déjà depuis le pas de Calais jusqu'à la Méditerranée & l'Italie; & depuis les Pyrénées jusqu'à l'Allemagne & les Pays-Bas. Cet im-

Liv. II. menſe territoire n'étoit coupé par aucun autre Etat. La France, enclavée entre les domaines de Philippe, épars en Eſpagne, en Italie & dans les Pays-Bas, rendoit difficile la communication d'une partie de ces domaines à l'autre, & barroit, en tems de guerre, le paſſage des troupes.

Caractere des François. La Nation Françoisé, accoutumée pendant pluſieurs regnes à faire continuellement la guerre, avoit négligé, & ignoroit tous les arts de la paix. L'eſprit de Chevalerie, la valeur héroïque, regardée comme la ſeule vertu, le déſir romaneſque de la gloire militaire, qui, lors de la conſtitution féodale, produiſoient tant de diſſentions & de calamités, donnoient encore à la Nobleſſe Françoisé une puiffante énergie; mais ces qualités dangereuſes, ayant pris une direction différente, n'excitoient plus les grands à de funeſtes hoſtilités les uns contre les autres; elles les enflammoient de la noble ambition de rechercher les fatigues & les dangers, pour ſoutenir la gloire de la nation & de la couronne.

Henri II. Henri II. gouvernoit ce peuple belliqueux & monroit déjà qu'il avoit hérité d'une portion conſidérable de cette ambition ardente, qui diſtingua ſon pere. Il n'avoit, affuré-

ment, ni le génie militaire de François Premier, ni son intrépidité héroïque; mais ses Généraux suppléaient à ce qui lui manquoit en ce genre; & l'on comptoit parmi les habiles guerriers, dont il pouvoit employer les talens, le Maréchal de Brissac, ce célèbre conquérant du Piémont; le Connétable de Montmorenci, si connu par sa valeur plus qu'humaine; François de Lorraine Duc de Guise, qui, depuis peu, avoit acquis une gloire immortelle, par la défense de Metz contre l'Empereur.

Liv. II.

Henri n'étoit pas moins formidable par ses liaisons avec les puissances étrangères, que par les ressources intérieures de ses Etats. La Reine d'Ecosse avoit été élevée à sa cour, & fiancée à son fils aîné : il étoit donc probable que son Royaume deviendrait une Province de la France. Henri avoit, comme son pere, cultivé soigneusement l'amitié des Suisses, & étoit entré dans une alliance étroite avec le Grand-Seigneur. Il pouvoit, en cas de rupture avec l'Espagne, recevoir des premiers, de puissans secours de terre, tandis que les flottes du second auroient ravagé les côtes d'Espagne & d'Italie.

Henri prouva, dès le commencement de son regne, qu'il seroit conduit par les mêmes

Liv. II. passions politiques que son pere : son désir opiniâtre de recouvrer les domaines d'Italie, qui avoient été arrosés de tant de sang; sa jalousie de la puissance & de la grandeur Espagnole ou Autrichienne éclaterent bientôt.

Excité par ces motifs, il avoit, en 1551, pris sous sa protection Octave Farnese, Duc de Parme, que le Pape & l'Empereur s'efforçoient de détruire. Il étoit entré dans la ligue des Princes protestans de l'Allemagne contre Charles-Quint. C'étoit dénoter assez la jalousie qui l'animoit contre l'Empereur; puisque le principal but de cette ligue étoit de favoriser la religion, dont il avoit persécuté si impitoyablement en France les prosélytes. La guerre, que nécessitoit cette alliance, continua avec des succès variés jusqu'au moment où la treve de Vaucelles, dont nous avons parlé, vint la suspendre. Il avoit été convenu alors, que chacun retiendrait ses conquêtes pendant l'espace de cinq ans, à moins que les prétentions respectives ne fussent accordées avant l'expiration de cette treve. C'en fut le principal article; & en conséquence, non seulement Metz, Toul, & Verdun, qui devenoient pour la France un rempart formidable, sur la frontière de l'Allemagne; mais encore la Savoie presque

entiere & le Piémont, que l'Empereur devoit, pour son honneur, faire restituer au Duc de Savoie, restoient entre les mains de Henri. Charles n'auroit jamais consenti à cette condition, qu'il avoit rejetée avec hauteur, l'année précédente, s'il n'avoit cru qu'il étoit absolument nécessaire à son fils de jouir de quelques années de paix. Henri avoit donc les plus fortes raisons d'être content de la treve. Cependant ce fut par lui qu'elle fut violée. Il fut précipité dans cette démarche, dont il eut lieu de se repentir amèrement, en partie par cette ambition de faire un établissement en Italie, (ambition en quelque sorte héréditaire, & qui avoit possédé tant de ses prédécesseurs) & en partie par les conseils intéressés des Guises; mais sur-tout par les sollicitations du Souverain Pontife.

 Liv. II.

Paul IV, l'un des plus singuliers hommes de son siècle, formoit un contraste frappant avec l'Empereur, & venoit d'être élevé à la Papauté, après avoir passé sa vie dans les austérités du cloître, absorbé dans l'étude de la Théologie Scholastique. Issu de la maison Caraffe, originaire du Royaume de Naples, il jouit, dans sa jeunesse, de plusieurs riches bénéfices, & fut envoyé,

Paul IV.

Liv. II.

comme Nonce , à Naples , en Espagne & en Angleterre. Mais fatigué de la vie d'homme d'Etat , il avoit quitté la carrière de l'ambition , résigné ses bénéfices , institué un ordre de moines , & vécu , pendant plusieurs années , rigidelement astreint aux regles qu'il avoit prescrites. Paul III. eut beaucoup de peine à lui persuader de quitter sa retraite , & d'accepter la dignité de Cardinal ; jamais il n'auroit même condescendu aux désirs de ce Pape , s'il n'eût espéré de contribuer à l'extirpation de l'hérésie de Luther , contre laquelle il se déchaîna toujours avec fureur , & montra le zele le plus fanatique. Il étoit le plus vieux des Cardinaux , lorsque Marcel III. mourut , & cette circonstance ne contribua pas peu à favoriser son élection , parce que tous les autres prétendans furent flattés de l'espoir , que , dans peu , la chaire pontificale seroit encore vacante.

Les années de Paul ne lui avoient donné , ni modération , ni prudence , ni connoissance utile du monde & des hommes. Il parloit continuellement du pouvoir appartenant au successeur de St. Pierre , & de sa supériorité sur tous les Princes , en termes , que l'on avoit pu souffrir dans les siècles d'ignorance , mais qui , depuis la révolution qui chan-

gea les opinions religieuses de tant d'hommes, paroissoient ridicules, & extravagans, à ses courtisans mêmes. Il montra dans toute sa conduite une hauteur qui étonna ceux qui l'observerent; & il commença son pontificat, à l'âge de 69 ans, avec une violence & une impétuosité qui se rencontrent rarement dans le feu de la jeunesse (2).

Paul IV. s'étoit toujours distingué par la sainteté de ses mœurs, & son zele désintéressé pour l'honneur du St. Siège. Mais lorsqu'il eut atteint la dignité suprême, & qu'il n'eut plus aucune raison de déguiser ses sentimens, il se dévoua avec l'attachement le plus aveugle à ses neveux, & sembla n'envisager que leurs intérêts & l'exécution de leurs vastes projets, dans l'exercice de la puissance pontificale. Malheureusement pour la tranquillité de l'Europe, leur ambition ne pouvoit être assouvie par les dignités que Paul IV. pouvoit leur conférer, comme Souverain Pontife, quoiqu'il eût donné au Comte Montorio, l'ainé de ses neveux, le

LIV. II.

Ses Neveux.

(2) Fra-paolo Lib. V. Onuphrii Panvinii vita Pauli IV. De-Thou, Lib. XV. c. 12. Burnet's hist. of the ref. Part. II. b. II.

Liv. II.

duché de Palliano , dont il avoit dépouillé avec violence Marc Antoine Colonne , au second le gouvernement de Rome & le comté de Bagnos , & qu'il eût fait le plus jeune , Cardinal & Légat de Boulogne. Ces insatiables parens aspireroient à quelque établissement souverain & indépendant , tel que celui que Léon & Clément avoient procuré aux Médicis , & Paul III. à la maison Farnese. Ils ne virent d'autre moyen de réaliser leurs projets que de dépouiller l'Empereur & son fils de leurs domaines d'Italie. Paul & ses neveux furent portés à cette entreprise , autant par animosité que par intérêt ; car le plus jeune des Caraffes , autrefois soldat & chevalier de Malthe , quoiqu'alors Cardinal , avoit , lorsqu'il servoit dans l'armée de l'Empereur en Allemagne , donné un cartel à un Officier Espagnol , & Charles lui avoit ordonné les arrêts. Quand dans la suite le Pape lui eut conféré le prieuré de St. Jérôme à Naples , le Viceroi de l'Empereur l'empêcha d'en prendre possession (3).

Paul , lui même , avoit des sujets de plaintes contre ce Prince. Durant sa nonciarure en Espagne , il avoit acquis l'estime de Ferdinand

(3) Pallavicini , p. 60. Fra-paolo , Lib. V.

le Catholique, & avoit été admis dans le conseil d'Etat. Après l'avènement de Charles-Quint au trône, Paul avoit conservé sa place; mais ayant parlé, dans une certaine occasion, avec beaucoup de liberté, dans le consistoire à Rome, l'Empereur lui en avoit témoigné son ressentiment, en ordonnant que son nom fut effacé de la liste des conseillers d'Etat. Non content de cela, Charles-Quint avoit refusé l'investiture de l'Archevêché de Naples au Cardinal Caraffe, qui lui avoit été présenté par Paul III; & quoique dans la suite Jules III. décidât l'Empereur à l'accorder, il n'avoit pas cessé de le contrarier dans sa juridiction, & s'étoit efforcé, de tout son pouvoir, d'empêcher dans le conclave l'élection de Paul IV. (4).

Liv. II.

Ces outrages firent une profonde impression sur le caractère fougueux & hautain du Pontife. Il s'embarrassa peu de dissimuler son indignation, déclama amèrement contre l'Empereur, en présence même des Cardinaux de son parti, joignit les menaces aux invectives, & ajouta même quelquefois, que les partisans de Charles pouvoient l'en informer, s'ils vouloient.

(4) Summonte, Lib. X. p. 269. Pallavicini, Lib. XIII. c. XIV. F. Paolo, Lib. V.

Liv. II.
Leurs ar-
tifices.

Il est probable , cependant , qu'il n'auroit pas songé à avoir recours aux armes, si ses neveux, & sur-tout le Cardinal, qui étoit le plus intrigant & le plus ambitieux de tous, n'eussent employé divers artifices pour le tromper. Ils lui donnerent avis d'assemblées nocturnes tenues à Rome par les partisans de l'Empereur, où l'on avoit pris des mesures très-préjudiciables à son autorité. Ils feignirent d'avoir découvert, que l'Empereur gageoit un grand nombre de satelites, pour empoisonner, ou assassiner toute leur famille : Ils lui porterent des lettres interceptées, écrites en chiffres, par lesquelles il constoit, suivant l'interprétation du Cardinal, que les ministres Impériaux ourdissoient quelques trames contre lui.

Les Caraffes éveillèrent par de tels artifices la méfiance de Paul, & aiguîsèrent son ressentiment. Enfin il résolut, conformément à leurs conseils, de s'efforcer d'engager le Roi de France, qui continuoît à faire la guerre à l'Empereur, à se lîguer avec lui contre l'ennemi commun.

Alliance
de Paul &
de Henri
II.

Paul tint à ce sujet une conférence avec ceux de ses courtisans auxquels il se fioit le plus, & voulut qu'Avanson, Ambassadeur de France, y fût présent : il leur apprit les

prétendus complots formés contre lui & ses Liv. II.
 neveux, complots heureusement découverts ,
 & se plaignit que , bien qu'il eût plu à Dieu
 de l'établir pere commun de tous les Chré-
 tiens , quelques-uns de ses enfans conspira-
 sent contre lui , machinaissent sa ruine , &
 le réduisissent à la triste nécessité de prendre
 les armes contre eux , afin de maintenir la
 dignité sacrée dont il étoit revêtu ; il con-
 clut , en disant , qu'il espéroit trouver dans
 le zele & la puissance de sa Majesté très-
 Chrétienne , ses principales ressources contre
 le danger qui menaçoit l'Eglise & son chef

Avançon répondit au Saint-Pere , en l'as-
 surant , que le Roi & le Royaume de France
 étoient prêts à se dévouer pour la défense de
 sa personne sacrée & du siege Apostolique ; &
 Paul congédia l'assemblée , en disant , qu'il es-
 péroit bientôt voir un des enfans de Sa Ma-
 jesté très-Chrétienne , Souverain de Naples ,
 & un autre en possession du Duché de Milan.

Le Cardinal Caraffe , dont l'impatience ne
 pouvoit supporter aucun délai , commença à
 rédiger un traité avec Avançon , & ces
 deux négociateurs s'étant accordés , sans
 beaucoup de difficultés , ce projet fut en-
 voyé à la cour de France (5).

(5) Il est évident par ce traité même , que , quel-

Les articles les plus importants de ce
 Liv. II. traité furent : Que le Roi de France prendroit sous sa protection le Pape, & toute la famille des Caraffes. Que le Pape fourniroit 10,000 hommes, & le Roi de France le même nombre, & même un plus grand, s'il étoit nécessaire, pour rendre la liberté à la Toscane, & chasser les Impériaux & les Espagnols des Royaumes de Naples & de Sicile : Que si les armes des confédérés avoient du succès, le Pape accorderoit immédiatement l'investiture de ces Royaumes au plus jeune des enfans du Roi de France, réservant pour l'Etat Ecclésiastique la cité de Benevent & son territoire, avec un tribut annuel de 20,000 écus, outre un établissement indépendant dans le Royaume de Naples, du revenu de 25,000 écus, pour le comte Montorio, & un autre de 15,000 pour Antoine Caraffe (6).

Ce traité fut accueilli à la cour de France comme Avanson l'avoit fait espérer. Henri

que désir qu'eût Paul de servir les vues ambitieuses de ses neveux, il n'étoit pas entièrement subjugué par eux, ni absolument indifférent sur les intérêts du St. Siège. Pallavicini L. XIII. c. XV.

(6) Summonte, Lib. X. p. 278.

féduit par la perspective qu'on lui ouvroit , Liv. II.
 de posséder en Italie ces domaines , pour
 l'acquisition desquels ses prédécesseurs avoient
 soutenu tant de guerres , se regarda comme
 étant personnellement très-intéressé à faire
 réussir les projets du Pape.

Le Connétable de Montmorenci toujours
 entreprenant , & souvent téméraire dans
 l'exécution , mais sage , prudent , & circonf-
 pect dans le conseil , employa plusieurs rai-
 sons importantes pour l'en dissuader , & fut
 vigoureusement secondé par le Cardinal de
 Tournon. Ils observerent , que , comme l'Em-
 pereur étoit sur le point d'abdiquer , il étoit
 probable que l'Espagne alloit conclure la
 paix ou signer une treve. Ils représentèrent
 combien toutes les entreprises sur l'Italie ,
 qu'avoient hazardées les ancêtres de Henri ,
 avoient été pernicieuses , quoique formées
 dans des circonstances infiniment plus favo-
 rables que n'en offroit le moment actuel ,
 où la nation étoit épuisée par une longue
 suite de guerres ruineuses. Ils s'efforcèrent
 de convaincre Henri de l'imprudence qu'il
 y avoit à prolonger celle-ci , sans nécessité ,
 avec un Prince , qui avoit autant de res-
 sources que l'Empereur , sur la seule assu-
 rance des foibles secours d'un Pape âgé de

80 ans, après la mort duquel ces mêmes
 Liv. II. forces, qu'on apprécioit si haut, en ce moment, se rangeroient probablement du côté de l'ennemi.

Henri avoit depuis long-tems l'habitude de la déférence la plus entière aux conseils du Connétable, & il se feroit rangé de son opinion, si elle n'eût été combattue avec chaleur par le Duc de Guise & son frere le Cardinal de Lorraine, qui flatterent l'ambition du Roi, & obtinrent ainsi facilement la victoire sur leur rival. Il est impossible de décider si les soupçons, que l'un des freres, aspiroit au Royaume de Naples, & l'autre à la Thiare, sont fondés; mais ceux qui connoissoient le caractère ambitieux & intéressé de ces hommes entreprenans, ne pouvoient croire, que le desir du bonheur de la France, & de la gloire de son Roi, eût dicté leurs conseils. Ils savoient que la direction de la guerre, & de toutes les affaires relatives, leur seroit confiée. Ils espéroient jouir, en Italie, d'une autorité plus indépendante qu'ils ne pourroient jamais l'exercer en France, où il falloit se soumettre éternellement aux caprices du Roi, & lutter contre des rivaux.

» On ne doit point négliger, dit le Car-

» dinal, une si belle occasion de recouvrer
 » les domaines, que la couronne d'Espagne
 » a usurpés en Italie. Les Monarques Fran-
 » çois ont reçu, primitivement, des Sou-
 » verains Pontifes le titre de Roi de Na-
 » ples, & il ne sera pas difficile à sa Ma-
 » jesté d'affûrer sa prétention, avec le se-
 » cours du Pape actuel, dont la famille en-
 » gagera par son crédit & sa puissance les
 » partisans de la France à défendre une
 » cause, pour laquelle leurs ancêtres ont
 » combattu avec tant de courage. Quant à
 » la paix, que l'on annonce avec l'Empe-
 » reur, elle est encore fort incertaine; on
 » ne doit donc pas faire entrer en balance
 » les avantages, qui en pourroient résulter,
 » avec le surcroît de gloire que le Roi &
 » ses sujets trouveront dans l'alliance pro-
 » posée. »

 Liv. II.

Cette spécieuse, mais foible raison, produisit l'effet qu'on en attendoit, sur un Roi inconfidéré. Le Cardinal de Lorraine reçut, comme il s'y étoit attendu, l'ordre de partir pour Rome, & quoique le Cardinal de Tournon fût absolument opposé aux Guises, & d'un avis directement contraire, on exigea qu'il accompagnât son rival. Peu de tems après le traité fut ratifié en forme, & les

parties contractantes se préparèrent secrètement à en remplir les conditions.

Liv. II.
Treuve de Vaucelles 15 Décembre 1555.
 Mais Henri oublia bientôt ses engagements, & , moins de deux mois après qu'ils furent signés, la treuve de Vaucelles fut accordée. Le Cardinal de Lorraine étoit absent, & le Connétable, profitant de cette circonstance, représenta au Roi avec tant de force l'avantage, qui résulteroit d'une suspension d'armes, qu'il fit changer la volonté de ce Prince léger & facile, & lui persuada d'abandonner les projets séduisans, dont on l'avoit ébloui. Le Cardinal avoit reçu sa dernière audience; il alloit quitter Rome, pour travailler à faire accéder Ferrare & la République de Venise à l'alliance qu'il venoit de conclure, lorsqu'on lui apporta de la Cour de France la nouvelle, que dans une conférence tenue à Vaucelles, pour traiter de l'échange des prisonniers, les Impériaux avoient proposé une treuve, sous la condition que les deux puissances resteroient en possession de leurs conquêtes; mais il crut si improbable que l'Empereur ou Philippe consentissent à une pareille clause, qu'il persista dans la résolution de faire le voyage qu'il avoit projeté, & laissa les lettres, qu'il venoit de recevoir, au Cardinal de Tournon,

pour

pour les communiquer au Pape, sur qui elles ~~ne~~
ne firent pas plus d'impression que sur le Liv. II.
Cardinal François. Paul tâcha seulement de
faire croire à Tournon que cette treve lui
étoit agréable; *car, c'est dit-il, un événement*
plus à désirer qu'à espérer ou à croire.

Peu de jours après il reçut de son Nonce Consternation de Paul.
la confirmation d'une nouvelle à laquelle il
trouvoit si peu de vraisemblance, & apprit
que la treve étoit signée, & que l'Empe-
reur & son fils avoient juré de l'observer,
aussi bien que Henri, celui-ci à Blois de-
vant le Comte de Lalain; ceux-là à Bruxel-
les en présence de l'Amiral de Coligni. La
certitude que cet arrangement étoit réel,
jeta dans les plus vives alarmes Paul & ses
neveux. Ils ne pouvoient se dissimuler à eux-
mêmes les outrages qu'ils avoient faits à
l'Empereur & à Philippe, ni se persuader
que leurs menées eussent été entièrement se-
cretes; & ils se trouvoient exposés, sans
défense, au ressentiment de leurs ennemis,
qui sans doute alloient les accabler. (7).

Pour échapper à la juste vengeance, dont Sa dissimulation.
il craignoit d'être la victime, Paul affecta de

(7) Pallavicini Lib. XIII. c. XVI.

Liv. II. se réjouir, comme il convenoit au Pere des chrétiens, qu'on eût mis fin aux calamités de la guerre. Il s'enveloppa sous ce déguisement & afin de diffimuler plus longtems & plus utilement, il envoya deux Nonces, l'un à la Cour d'Espagne, & l'autre à celle de France. Le Cardinal de Rebiba alla vers l'Empereur & Philippe ; & le Cardinal Caraffe neveu du Pape, fut dépêché près de Henri. Tous les deux reçurent en apparence, du Souverain Pontife, les mêmes instructions, & l'ordre d'offrir sa médiation, pour établir entre ces princes une paix solide, sur le fondement de la treve, ils étoient chargés en outre d'arrêter avec eux les moyens les plus sûrs d'assembler un Concile général ; mais le véritable but du Cardinal Caraffe étoit de renouer l'alliance que Henri avoit contractée avec Paul, & d'en faire exécuter les conditions. (8).

Rebiba fut, en conséquence, retenu quelque tems, sous divers prétextes, à Rome, tandis que le Cardinal Caraffe accompagné du Maréchal Strozzi, parent de la Reine de France, voloit à Fontainebleau. Ce négoc-

(8) Ibidem.

ciateur étoit doué de l'éloquence la plus séduisante, & ce n'étoit pas sans raison que Paul se flattoit qu'une affaire si délicate réussiroit dans de telles mains.

A son arrivée, à la Cour de France, le Cardinal Caraffe trouva les courtisans partagés d'opinions sur le sujet de son ambassade. Lorsque Henri avoit fait alliance avec le Pape, le Connétable fut soupçonné de s'y être opposé mollement, non qu'il n'en eût apperçu les funestes conséquences; mais parce que la lâche complaisance de donner raison à son maître, vice si naturel aux courtisans, ou le désir d'éloigner de la cour les Guises ses rivaux, l'avoient rendu foible: quoiqu'il en soit de ce soupçon, il est certain que Montmorenci avoit été le principal auteur de la treve de Vaucelles, & qu'il se montra, lors des insinuations du Cardinal, extrêmement contraire à la violation de cet accord.

Liv. II.

Le Cardinal Caraffe se persuada de à Henri de violer la treve.

D'un autre côté le Duc de Guise & son frere le Cardinal étoient plus déterminés que jamais à conseiller la guerre d'Italie, & ne se faisoient pas plus de scrupule d'engager leur maître à violer sa parole, qu'ils n'avoient craint de lui faire signer une ligue offensive, lorsqu'il lui étoit légitimement libre de choisir la paix ou la guerre.

Liv. II. Au milieu de conseils si opposés, l'esprit indécis & inconstant de Henri resta quelques jours en suspens. Enorgueilli des succès, qui, jusques-là, avoient constamment accompagné ses armes, embrasé du désir d'acquérir le Royaume de Naples, il penchoit à renouveler la guerre, & hésitoit d'y consentir, arrêté seulement par la répugnance de violer son ferment, & la déférence qu'il croyoit devoir aux avis du Connétable. Enfin le Cardinal Caraffe gagna la Reine par l'ascendant de Strozzi; les Guises employèrent en sa faveur l'intercession encore plus puissante de la Duchesse de Valentinois (9). Henri se laissa entraîner par l'importunité de ces ardents sollicitateurs, & admit le Cardinal à une audience privée, qu'il avoit demandée, dans l'espoir de mettre la dernière main à ce qu'avoient commencé ses partisans, & de remporter une victoire complète sur le Connétable & les scrupules de Henri. Caraffe lui présenta une épée bénite, avec les cérémonies accoutumées, & lui reprocha vivement son manque de foi envers le Pontife. Quand il vit que le Roi n'étoit point offensé de

[9] La fameuse Diane de Poitiers, maîtresse de Henri.

cette liberté, il alla plus loin, flatta son ambition, & ajouta qu'on ne pouvoit désirer Liv. II.
 une circonstance plus favorable pour entreprendre de chasser les Espagnols de l'Italie; que les rênes du gouvernement flottoient entre les mains de Philippe, à peine assis sur le trône, inexpérimenté, très-désagréable aux peuples & aux Princes d'Italie, dénué de ressources par l'état d'épuisement où les guerres dispendieuses, qu'avoit continuellement soutenu Charles, avoient jetté ses finances, par l'affoiblissement de ses armées, qui n'étoient plus, à beaucoup près, ce qu'elles avoient été au commencement du regne de son prédécesseur; que les troupes Françoises, au contraire, auroient, par les Etats du Pape, l'accès le plus facile dans le Royaume de Naples, feroient aisément recrutées, & trouveroient des secours abondans, & des provisions de toute espèce.

Ce n'étoit point encore assez pour arracher le consentement de Henri; les raisons & les promesses du Cardinal ne faisoient pas disparoître le scrupule, qu'il se faisoit, de rompre un engagement solennel, & ne détruisoient point l'objection du Connétable qui insistoit sur le danger & l'imprudence qu'il y avoit à faire fond sur un Pape d'un

Liv. II âge extrêmement avancé, qui vraisemblablement mourroit, avant que le but de l'alliance proposée fût rempli. Mais le neveu de Paul avoit prévu ces difficultés, & ne tarda point à les applanir. Il produisit le pouvoir qu'il avoit reçu de son oncle, de relever Henri de son serment. Il promit ensuite qu'on nommeroit à la première promotion un tel nombre de Cardinaux partisans de la France & contraires à l'Espagne, que Henri seroit assuré de la disposition absolue de la Papauté; dans le cas où le Pontife régnant viendrait à mourir; » enfin, à tout événement, dit-il, Boulogne, Ancone, Palliano, Civita-Vechia, & le château de St. Ange même » seront mis entre les mains des François. »

La guerre fut résolue alors, sans balancer. Le Gardinal Caraffe dépêcha un courrier à Rebiba, qui, suivant ses instructions, s'avançoit à petites journées vers Bruxelles : celui-ci reçut avis de retourner sur ses pas. Henri fut authentiquement relevé de l'obligation, imposée si étroitement par la loi sainte de la nature, de tenir son serment; & reçut en même tems la permission d'enfreindre cet autre devoir non moins sacré, prescrit par le droit des gens, universellement reçu, de

ne jamais commencer des hostilités, sans avoir
déclaré la guerre (10).

Liv. II.

Comme il se flattoit que son traité, avec le Cardinal Caraffe seroit secret pendant quelques mois, on convint d'attaquer, s'il étoit possible, l'Empereur & Philippe, tandis que, sur la foi de la treve, ils étoient encore sans défense. Ainsi Henri, qui n'étoit point perfide, & avoit autant de probité qu'aucun Prince de son tems, résolut de sang-froid d'ajouter la trahison au parjure, & crut sa conduite non-seulement excusable, mais encore honorable & méritoire aux yeux de Dieu & des hommes; tant un zele mal-entendu peut fasciner les yeux; tant la prétention impie, qu'avoient les Pontifes Romains, de pouvoir dissoudre & annuler à leur gré les obligations les plus étroites, les principes les plus saints, prétention admise depuis plusieurs siècles & de la légitimité de laquelle leurs fanatiques sectaires ne doutoient seulement pas, tant cette prétention, dis-je, peut être pernicieuse à la société.

(10) De Thou, Lib. XVII. c. vii. Fra-paolo Lib. V. Pallavicini, Lib. XIII. c. x. p. 71.

==
 Liv. II. Caraffe s'étoit efforcé de dérober le vrai sujet de son voyage à la Cour de France, en feignant de ne s'occuper que de la conclusion d'une paix solide & durable & des arrangemens nécessaires à la tenue d'un Concile général. Mais l'Empereur & Philippe connoissoient trop bien son caractère pour être si facilement trompés. Ils avoient pénétré le vrai motif de son ambassade, & observoient depuis quelque tems tous les mouvemens de Paul & de Henri avec des yeux attentifs.

Violence
 du Pape.

La conduite du Pape fut trop mal calculée pour donner le change aux Ministres Espagnols. Il avoit excommunié & dépouillé la famille des Colonnes : il avoit traité avec beaucoup de sévérité, & même d'injustice, tous ceux qu'il soupçonnoit être attachés aux intérêts de la Cour d'Espagne, & recevoit de la manière, la plus gracieuse les Napolitains réfugiés à Rome. Quelques-unes de ses lettres ayant été interceptées, il avoit fait mettre à la torture Antonio de Tassis, directeur de la poste, quoique sujet de Philippe, & violé le privilège, dont jouissoient depuis longtems les Rois d'Espagne, en donnant son office à un autre. De la Vega, Ambassadeur de Philippe à Rome, avoit été mis aux arrêts. Le Pape avoit même intenté dans

le confistoire, avec une étonnante présom-
 ption, un procès contre Philippe, dans lequel Liv. II.
 il prétendoit, comme Seigneur-lige, le pri-
 ver du Royaume de Naples, à raison de ce
 qu'il avoit manqué au payement des 700
 ducats, qu'il disoit être un tribut annuel
 dû par le possesseur de ce Royaume au St.
 Siege. (11).

Tandis que Paul donnoit ces preuves im-
 puissantes de son ressentiment, ses neveux se
 préparoient avec ardeur à la guerre qui alloit
 se déclarer. Ils faisoient réparer, en toute
 diligence, les fortifications de Rome, de Pal-
 liano, & des autres places; & ayant levé
 un nombre de soldats considérable, ils enga-
 gerent Camille Orfini, l'un des plus habiles
 généraux de ce siècle, d'en prendre le com-
 mandement.

Ferdinand de Toledé, Duc d'Albe, étoit Le Duc
d'Albe,
 alors en Italie, Commandant pour Philippe.
 Cet homme singulier, qui joua un grand rôle
 sous ce regne, & dont nous aurons occasion
 de parler souvent dans la suite, étoit ar-

(11) Gianone Lib. XXIII. c. 1. Lettre du Duc
 d'Albe, dans Summonte, Tome IV. p. 270. Cle-
 ment VII, avoit renoncé à cette prétention,

rogant, hautain, violent, inflexible, & même
 Liv. II. impitoyable. Elevé dans le métier des armes, endurci aux fatigues de la guerre, d'une expérience consommée, & d'une extrême habileté, il avoit eu le commandement général de l'armée de l'Empereur en Allemagne, & quoiqu'il eût échoué devant Metz, il avoit déployé, dans cette disgrâce même, des talens rares. Cependant il ne jouissoit pas sous le pere de la considération qu'il acquit sous le fils, avec le caractère duquel il avoit des rapports, & dont il rechercha toujours la faveur avec beaucoup d'adresse, de constance & de succès. Ruy Gomés de Sylva, le favori le plus chéri de Philippe, voyoit croître la faveur du Duc d'Albe, auprès de ce Prince, avec les yeux de l'inquiétude & de la jalousie; mais il s'étoit efforcé envain de l'éloigner des affaires : son rival étoit depuis un an Viceroy de Naples, Gouverneur de Milan & Commandant en chef de toutes les troupes Espagnoles en Italie.

Il n'avoit point laissé ignorer à Philippe la conduite du Pape; & le Roi d'Espagne ne pouvoit pas douter des intentions de Paul, avant même de savoir la ligue qu'il avoit conclue avec Henri. S'il eût été permis au

Général Espagnol d'agir avec la vigueur, qui lui étoit naturelle, & de profiter des Liv. II.
 avantages qu'il avoit sur Paul, à qui sa situa-
 tion précaire ne permettoit pas une défense
 subite, le Général Espagnol se feroit emparé
 de toutes les places fortifiées, & quand il
 auroit eu cette avance, Henri, peu tenté
 de renouer avec le Pape, n'auroit pas re-
 commencé la guerre. Mais Philippe persua-
 dé que Henri ne violeroit jamais la treve
 de Vaucelles, à laquelle il gagnoit tant, &
 certain que le Pape ne pouvoit rien sans
 l'assistance de la France, donna ordre à son
 Général de tenter toutes les voies d'ac-
 commodement, avant d'avoir recours aux
 armes. Le Duc d'Albe, quoique naturel-
 lement ennemi de toute espèce de ménage-
 ment, se conforma à ses instructions, dé-
 pécha à Rome lettres sur lettres, cou-
 riers sur couriers, représenta, se plai-
 gnit, remontra, pria, caressa, flatta Paul
 & ses neveux; mais envain. Ceux-ci con-
 tinuerent leurs préparatifs, & ne firent
 que des réponses, souvent arrogantes, &
 toujours nullement satisfaisantes. Enfin le
 Duc d'Albe envoya à Rome Pirro de
 Loffredo, avec une lettre adressée au col-
 lege des Cardinaux, & une autre à Paul

(12), dans lesquelles, après avoir fait l'énu-
 Liv. II. mération des différentes injures que son maître avoit reçues, & renouvelé les premières offres de paix & d'amitié, il concluoit en protestant, que, si elles étoient encore rejetées, le Souverain Pontife seroit responsable de toutes les calamités qui s'ensuivroient. Avant l'arrivée de Loffredo, Paul avoit reçu des nouvelles de France, & n'ignoroit pas le succès de la négociation de son neveu; la lettre du Duc d'Albe ne produisit donc d'autre effet que de le jeter dans de nouveaux excès. Il fit mettre Loffredo en prison, & l'auroit puni de mort, si le college des Cardinaux ne s'y fût opposé (13) : il donna ordre à Aldobrandin, Avocat du consistoire, de finir le procès qu'il avoit intenté contre Philippe, à raison de ce qu'il n'avoit point payé le tribut dû par le Royaume de Naples au St. Siege, & après avoir entendu plaider cette cause, le Pape rendit

(12) Les Lettres originales ont été conservées par Summonte, & sont datées du 21 Août 1556. Elles se trouvent au Liv. X.

(13) Summonte, Liv. X. p. 277. Gianone, Liv XXXIII, c. 1.

la sentence qui privoit le Roi d'Espagne de la Souveraineté de ce Royaume. (14)

Liv. II.

Cette violence effrénée de Paul indigna toute l'Europe, & nuisit à ses desseins en Italie, plutôt qu'elle ne les avança. Les Vénitiens refuserent d'accéder à son alliance; & les Napolitains, dont le pays tentoit l'ambition de ses neveux, se prêterent volontiers aux mesures que prenoit le Duc d'Albe pour leur défense.

Philippe ne fut pas affecté de la conduite extravagante du Pape, autant qu'on auroit dû l'attendre d'un Monarque jeune, ambitieux, puissant, & d'un caractère peu endurant : malgré les outrages réitérés qu'il avoit reçus, il resta encore irrésolu, & montra une forte répugnance à en venir aux dernières extrémités.

Scrupules de Philippe.

Quelques historiens assurent que ce sentiment tenoit aux préjugés de son éducation, absolument dirigée vers la dévotion. Les Ecclésiastiques, qui en avoient été chargés, lui avoient inspiré la vénération la plus pro-

(14) Gianone ajoute qu'il fut dissuadé de la faire publier par le Camérier de Bénévent, célèbre docteur en droit civil, & Napolitain réfugié.

_____ fonde pour le St. Siege, & entretenoient en
 Liv. II. lui le doute qu'il pût être légitime de tourner
 ses armes contre le Souverain Pontife. D'autres prétendent que ces scrupules n'étoient qu'affectation & pure grimace, que Philippe avoit déjà rêvé le projet d'une Monarchie universelle, & que les intérêts de la religion n'étoient que le voile du vaste dessein qu'il avoit de soumettre l'Europe entière à son Empire.

On ne doit ni adopter ni rejeter entièrement l'une ou l'autre de ces opinions. Il n'est pas douteux que l'ambition étoit la passion dominante de Philippe ; mais quand on pense avec quel soin on s'efforça de lui inspirer, dès sa plus tendre enfance, un attachement profond pour sa croyance ; quand on observe quelle sincérité, quel zèle, quelle ardeur il montra toujours dans l'exercice de la religion Romaine, on ne peut supposer qu'il fût, à cet égard, absolument hypocrite. Il n'est point vraisemblable qu'on puisse agir aussi uniformément que le fit toujours Philippe, & ne pas sentir fortement le motif d'un tel dévouement. Ce ne seroit point réfuter cette opinion d'une manière satisfaisante, que d'alléguer celles des actions de ce Prince qui paroissent s'accorder mal avec

la vraie piété. Sa religion n'étoit certainement ni pure ni sincère : il n'obéissoit ni à la loi de la nature, ni à celle du Christ, mais à l'infâme superstition produite & fomentée par l'Eglise de Rome, qui, du temps de Philippe, au lieu de détourner les hommes des mauvaises actions, les y encourageoit, en leur prescrivant la plus aveugle déférence pour les ordres des prêtres, revêtus du prétendu pouvoir d'absoudre & de châtier, de légitimer ou punir les crimes les plus énormes. C'est donc à la superstitieuse vénération de Philippe pour le St. Siege, qu'il faut attribuer, en partie, sa modération dans les circonstances, dont nous avons rendu compte, & la résolution qu'il prit de consulter les ecclésiastiques les plus respectés, pour savoir d'eux s'il pouvoit être légitime de faire la guerre à un ennemi, auquel il reconnoissoit un caractère sacré.

Ceux, auxquels on proposa cette question, favoient quelle réponse étoit convenable dans une pareille occurrence ; & ils déclarèrent que, quoiqu'il fût indispensable de commencer par supplier sa Sainteté de faire justice, la loi naturelle permettoit à Philippe, si ses supplications étoient rejetées, de

===== maintenir son territoire, & de défendre son
 Liv. II. droit par la force des armes (15).

Opéra-
 tions mili-
 taires du
 Duc d'Al-
 be.

Cette réponse délivra le Roi d'Espagne de ses scrupules. Il se plaignit cependant encore de la nécessité à laquelle il étoit réduit de commencer son regne par des hostilités, contre la puissance, dont il désiroit le plus sincèrement de cultiver l'amitié; mais enfin, après avoir perdu beaucoup de temps en négociations, il ordonna au Duc d'Albe d'entrer en campagne.

1556. Ce Général s'étant rendu quelque temps auparavant du Duché de Milan dans le Royaume de Naples; & ayant fixé son quartier général sur les confins de l'Etat de l'Eglise, commença ses opérations dans les premiers jours de Septembre 1556, avec une armée bien disciplinée, qui, quoique peu nombreuse, étoit très-supérieure à celle que le Pape pouvoit lui opposer. Le Duc d'Albe réduisit, en peu de semaines, plusieurs villes, dans la campagne de Rome, & en prit possession au nom du sacré College & du Pape futur. Le peuple de cette grande ville fut consterné de son approche, & plusieurs familles en

fortirent, pour éviter les calamités d'une sie-
 ge : mais Paul conserva toute son arro- Liv. II.
 gance , & lança contre son ennemi d'im- 1556.
 puissans anathèmes.

Cependant le Duc d'Albe continua à s'avan- Il accorde
 cer jusqu'à ce que ses troupes pussent faire une treve.
 des incursions aux portes de Rome. Le
 Cardinal Caraffe trouva les affaires de son
 oncle dans cette situation, à son retour de
 France : l'armée, qu'il avoit obtenue de Hen-
 ri , étoit déjà près du Piémont , mais arrê-
 tée par un hiver rigoureux , elle ne pouvoit
 arriver à temps pour empêcher Rome de
 tomber au pouvoir des Espagnols. Caraffe ,
 effrayé de ce danger , persuada Paul , qui ,
 par orgueil & ignorance de sa véritable si-
 tuation , avoit une extrême répugnance à
 demander une cessation d'armes , qu'il falloit
 se plier aux circonstances. Le Duc d'Albe ,
 à la requête de son oncle le Cardinal de
 St. Jacques , consentit à avoir une conférence
 avec Caraffe dans l'Isle de Fiumicino : Ce
 n'est pas que ce Général doutât que l'Italien
 rusé eût une autre intention que celle de
 l'amuser par des vaines propositions , jus-
 qu'à ce que les troupes de France appro-
 chassent ; mais il n'avoit pas moins besoin
 de quelque repos , que son ennemi : son

———— armée étoit considérablement diminuée, par
 Liv. II. les garnisons, qu'il étoit obligé de laisser
 1556. dans les villes conquises : les vaisseaux, qui
 l'approvisionnoient, avoient été long-temps
 retenus par des vents contraires; enfin sa
 présence étoit nécessaire à Naples pour hâ-
 ter les nouvelles levées, & mettre le Royau-
 me en état de défense contre le Duc de
 Guise. Déterminé par ces considérations, le
 Duc d'Albe consentit volontiers à une treve
 de quarante jours, & aussitôt après l'avoir
 conclue, il partit pour Naples, où il s'oc-
 cupa, avec une grande activité à compléter
 ses préparatifs pour la campagne suivante.

1557. Le Duc de Guise avoit alors passé les
 Alpes, à la tête de douze mille hommes
 d'Infanterie & de deux mille chevaux, &
 s'étoit avancé jusqu'à Reggio. Il s'y trouva
 avec le Duc de Ferrare, qui, ayant accédé
 à l'alliance du Pape & de Henri, avoit amené
 avec lui environ sept mille hommes. Guise
 délibéra pendant quelque temps s'il ouvreroit
 la campagne par le siège de Crémone, celui
 de Milan, ou de quelques autres villes au
 nord de l'Italie, ou si, les laissant derrière
 lui, entre les mains des ennemis, il mar-
 cheroit droit à Naples. Le Maréchal de Brissac,
 qu'il vit en Piémont, l'avoit prié, avec inf-

tance, de suivre le premier de ces plans, comme le plus sûr & le plus praticable; & c'étoit aussi l'avis du Duc de Ferrare; mais le Général François, avoit des ordres positifs de suivre en cela les avis du Pape, & celui-ci insistoit fortement pour qu'on avançât sans délai vers Naples. Guise se conforma donc à ses instructions, & poursuivit sa marche au midi, jusqu'aux frontieres de la partie de ce Royaume, qu'on appelle l'Abruzze. Il fut reçu en triomphe à son arrivée à Rome, comme s'il eût été déjà couronné par la victoire, mais il s'apperçut bientôt qu'il avoit été cruellement trompé par Caraffe, sur la nature & la quantité des secours, que celui-ci lui avoit promis avec tant d'assurance, au nom du Pontife, qui n'avoit pu, ni mettre sur pied les troupes, qu'il s'étoit obligé de fournir, ni faire les approvisionnemens dont on étoit convenu. Guise fut extrêmement inquiet de la situation critique des affaires, & s'apperçut que, probablement; il ne trouveroit que honte & disgrâce, où il s'étoit flatté d'ajouter à sa premiere gloire. Il assiégea cependant Civitella, & poussa les attaques pendant plus de trois semaines avec l'ardeur & l'intrépidité qui lui étoient naturelles. Quand la breche lui parut praticable, il résolut d'em-

Liv. II.

1557.

Il met le
siège de-
vant Civi-
tella.

===== porter d'affaut la place ; mais ses troupes
 Liv. II. furent repoussées avec une grande perte. Il
 1557. n'y eut pas jusqu'aux femmes qui montrèrent
 la résolution la plus courageuse, & parurent
 décidées à perdre la vie, plutôt qu'à se sou-
 mettre aux François ; car l'insolent abus de
 la victoire, qu'on leur reprocha dans leurs
 premières expéditions d'Italie, n'étoit point
 encore oublié après plusieurs années.

Le Duc d'Albe avoit résolu d'abord, avec
 sa prudence ordinaire, de se tenir sur la
 défensive. Il avoit appuyé son camp au midi
 à la rivière Piscarra, & l'avoit mise entre
 lui & l'ennemi ; mais quand il vit que l'en-
 treprise sur Civitella, arrêtoit si longtems
 les François, il conclut que les avis, qu'il
 avoit reçus de leurs forces, avoient été exa-
 gérés ; en conséquence, il passa la rivière
 & s'approcha d'eux.

Mais il est
 obligé de
 se lever. Guise leva le siege avec beaucoup de re-
 gret, mais ayant reçu des nouvelles certai-
 nes que l'armée ennemie étoit supérieure à
 la sienne, il suivit le conseil du Maréchal
 Strozzi, & se retira dans le territoire de l'E-
 glise, où le Général Espagnol le suivit ;
 mais ni l'un ni l'autre ne sembloient désirer
 une affaire générale. Le premier ne l'eût pas
 engagée sans quelque apparence de succès.

Le second pensoit qu'il eut été insensé de risquer un Royaume, sans nécessité, aux hasards d'une bataille. (16). Liv. II.

1557.

Tandis que ces choses se passaient dans l'Abruzze, Marc Antoine Colonne faisoit des progrès rapides dans le voisinage de Rome, où il prenoit des villes, réduisoit des forteresses, & battoit les troupes de Paul, commandées par Jules Orfini & le Marquis de Montebello.

Ces désastres frapperent de terreur le Pontife; il déplora, dans le consistoire, les calamités qui l'enveloppoient de toutes parts & témoigna la crainte, dont il étoit saisi, que le Vatican même ne fût bientôt dans les mains de l'ennemi; il ajouta qu'il souhaitoit ardemment être dans le sein de Dieu, & comme s'il se fût engagé dans cette guerre par zèle pour la foi, & non par ambition & ressentiment, il assura qu'il attendoit sans frayeur la palme du martyre.

Cependant il vouloit conserver sa couronne terrestre, autant qu'il étoit possible, & prioit

(16) Haræus dit que Guise essayoit d'y engager le Duc d'Albe; mais les détails, que donne M. de Thou à ce sujet, rendent cette opinion peu vraisemblable.

le Duc de Guise de se hâter de venir à
 Liv. II. Rome pour le défendre. Ce Général accourut
 1557. en effet, plein de chagrin & d'inquiétude du
 rôle honteux qu'on lui faisoit jouer. Il somma
 le Cardinal de remplir ses engagements, &
 employa tout son crédit à la Cour de
 France, pour obtenir des secours; mais les
 ressources du Pape étoient épuisées, & le
 Monarque François n'avoit pas trop des trou-
 pes qu'il s'étoit réservées, & des moyens que
 lui laissoit l'expédition d'Italie, dans les cir-
 constances qui survenoient.

Philippe avoit par les raisons alléguées ci-
 dessus, commencé la guerre avec répugnance; mais enfin, il recevoit au commence-
 ment de son regne, la provocation la plus
 formelle de Henri, aussi bien que du Pape.
 Les yeux de l'Europe étoient ouverts sur sa
 conduite; il y alloit de sa gloire. Il résolut
 d'attaquer Henri avec la plus grande vigueur
 dans le pays, où il pouvoit lui faire le plus
 de mal. Il assembla donc dans le voisinage
 de Charlemont, une armée avec une adresse
 & une célérité extraordinaires; & en donna
 le commandement à Philibert Emmanuel Duc
 de Savoie, qui l'accepta d'autant plus vo-
 lontiers, que cette guerre lui fournissoit, à
 la fois, l'occasion de développer ses talens

Philippe
 porte la
 guerre en
 France.

& de se venger du Roi de France, qui l'avoit chassé de ses états. Les Espagnols composoient la plus petite partie de cette armée; les Allemands, les Hollandois & les Flamands formoient le reste. Philippe devoit beaucoup en cette occasion à ses sujets des Pays-Bas; car ils avoient épousé sa cause avec un zele très-vif; & les Etats, bien qu'ils prévissent le préjudice, que devoit apporter la guerre à leur commerce, accordèrent avec une libéralité, sans réserve, tous les secours qu'il demanda; mais tandis qu'ils donnoient cette preuve de leur attachement, ils découvroient d'un autre côté leur jalousie, & laissoient démêler leur mécontentement; car ils se réservèrent le droit d'administrer l'argent qu'ils donnerent, & nommèrent eux-mêmes des commissaires pour le payement des troupes. Cette précaution, que leur avoit suggérée leur jalousie contre les Espagnols, fit une impression profonde sur l'esprit sévère & l'ame vindicative de Philippe; elle contribua à augmenter son aversion pour ses sujets Flamands, & lui inspira la prévention la plus opiniâtre contre la constitution de leur gouvernement, qui leur laissoit assez de liberté pour limiter son autorité; mais il sentit combien il seroit impru-

Liv. II.

1557.

_____ dent dans la conjoncture présente de montrer
 Liv. II. son aversion, ou de contester leurs privi-
 1557. leges. Il consentit donc à accepter leurs se-
 cours avec la condition qu'ils mettoient à
 leur concession, & partit pour hâter ses pré-
 paratifs.

Philippe
engage
l'Angle-
terre dans
la guerre.

Non content de l'armée, que l'Allemagne
 & les Pays-Bas lui fournissoient, & que des
 détachemens de troupes Espagnoles augmen-
 toient, Philippe résolut d'engager, s'il étoit
 possible, les Anglois à prendre part à la
 guerre. Il passa, dans cette vue, en An-
 gleterre. Il trouva la nation, le conseil
 privé & la Reine même contraires à son des-
 sein. Il n'est presque jamais arrivé, soit
 avant, soit depuis cette époque qu'une guerre
 avec la France n'ait été agréable aux An-
 glois. Depuis plusieurs siècles ils s'étoient
 accoutumés à regarder les François leurs
 voisins, comme leurs ennemis & leurs ri-
 vaux, avec lesquels ils contestoient avec
 ardeur, lors même qu'il eût été le plus de
 leur intérêt de rester en paix. Mais leur
 inimitié pour les François céda alors à leur
 jalousie pour les Espagnols, & ils montre-
 rent la plus invincible aversion pour l'alliance
 proposée. Marie n'avoit aucun penchant pour
 la guerre, & elle le fit sentir assez claire-

ment

ment; cependant malgré l'indifférence extrême que lui avoit témoigné Philippe, elle ne put prendre sur elle de résister à ses sollicitations (17). Liv, II.
1557.

Le Cardinal Pole, son parent, & ses autres conseillers, représenterent envain, qu'il avoit été expressément déclaré, par le contrat de mariage, que cette alliance ne porteroit point atteinte à la paix qui subsistoit entre l'Angleterre & la France; que la violation de cet article, qui étoit un des principaux, sembleroit annoncer celle de tous les autres, & causeroit une alarme universelle; que d'ailleurs l'état présent des finances de la Reine lui rendroit impossible, si elle entreprenoit une guerre, de la soutenir avec honneur. Philippe ayant déclaré formellement que si on ne lui accordoit pas ce qu'il demandoit, il quitteroit l'Angleterre pour n'y retourner jamais, Marie ne voulut plus entendre aucune des raisons qu'on alléguoit pour la dissuader de son dessein, & elle ordonna, que, sans retard, on déclarât solennellement la guerre dans la ville de Rheims, & motiva cette démarche par

[17] Van Meteren. Thuanus Lib. XIX. C. VII.
Camden's apparatus.

~~des~~ des prétextes entièrement faux ou extrême-
 Liv. II. ment frivoles. Comme elle vit qu'elle s'adres-
 1557. feroit envain au Parlement pour obtenir des
 secours dans une guerre, si unanimement
 désapprouvée par la nation, elle eut re-
 cours à l'expédient odieux & tyrannique d'ex-
 torquer, sous le nom d'emprunts, l'argent
 des particuliers & des communautés. Par ce
 moyen, & quelques autres de même nature,
 elle équippa une flotte considérable, & leva
 une armée de huit mille hommes, dont
 elle donna le commandement au Comte de
 Pembroke.

Lorsque ce renfort eut joint le Duc de
 Savoie, son armée monta à douze mille
 hommes de Cavalerie, & approcha de cin-
 quante mille hommes d'Infanterie; ces forces
 étoient très-supérieures à celles que Henri
 pouvoit leur opposer. Ce Prince, peu pru-
 dent, n'avoit pas prévu qu'un Monarque,
 aussi puissant que le Roi d'Espagne, seroit ca-
 pable d'un tel effort; & ce fut alors, seule-
 ment, qu'il vit combien étoient insensés les
 engagements qu'il avoit pris avec le Pape.
 Il ne manqua néanmoins, ni de prudence,
 ni d'activité pour réparer sa faute, & mettre
 son Royaume à l'abri d'une invasion. Le
 Connétable eut le commandement général

des troupes; Henri le préféra à tout autre, quoiqu'il eût été si contraire à cette guerre, Liv. II.
 parce qu'il le regardoit comme le plus habile
 de ses généraux. Une grande quantité de no- 1557.
 bleſſe accourut à l'armée, avec ce zele &
 cette bravoure, que les gentils-hommes Fran-
 çois ont toujours montrés pour la défenſe
 de leur Roi & de leur pays.

Le Connétable ne put deviner d'abord,
 de quel côté le Duc de Savoie tourneroit ſes
 efforts. Ses premières opérations parurent
 annoncer qu'il ſe propoſoit d'entrer en France
 par la Champagne; mais il n'eut pas plutôt
 attiré l'armée Françoisſe ſur cette frontière,
 qu'il prit une direction nouvelle, s'avanca Le Siège
 vers la Picardie, & mit le ſiège devant St. & la Ba-
 Quentin. taille de
St. Quen-
tin.

Cette ville n'auroit pas tenu longtems Mois
 contre des forces ſi conſidérables, ſi elle d'Août.
 n'avoit eu pour défenſeur le célèbre Gaſpar Amiral de
 de Coligni, Amiral de France, qui montra, Coligni.
 dans cette occaſion importante, ſes talens
 extraordinaires, qui le rendirent dans la ſuite
 un des plus illuſtres perſonnages de ce ſiècle.
 Il étoit gouverneur de Picardie & crut qu'en
 cette qualité il étoit de ſon devoir de tenter
 les derniers efforts pour conſerver St. Quen-
 tin. Il ſe fraya un paſſage à travers les affiégés

1557. **Liv. II.** geans, à la tête d'une troupe déterminée, comme lui, à se sacrifier à la défense de cette place. Coligni chassa les Espagnols des faux-bourgs, & y mit le feu ; mais il reconnut bientôt que le délabrement des fortifications étoit tel qu'une si foible garnison ne pouvoit défendre la place contre une armée si nombreuse. Il en donna aussitôt avis au Connétable son oncle, & l'informa, en même tems, des endroits par lesquels il seroit plus facile d'introduire des secours.

Le Connétable, inquiet de la situation critique de son neveu, & persuadé qu'il étoit nécessaire pour la conservation du Royaume, que le Duc de Savoie fût arrêté devant St. Quentin, donna à d'Andelot, frere de l'Amiral, un corps d'élite de deux mille hommes de pied, pour secourir les assiégés. Un nommé Valpergue, qui connoissoit bien le pays, avoit été envoyé par l'Amiral pour servir de guide à ce détachement. Mais, soit qu'il se fût trompé de chemin, soit que le Duc de Savoie eût eu vent de la marche des François, d'Andelot le trouva préparé à le recevoir, & fut attaqué si vigoureusement qu'il eut beaucoup de peine à se sauver, après que la plus grande partie de sa troupe eut été taillée en pieces.

Les assiégés furent consternés de cet échec ; ~~_____~~
 & l'Amiral eut besoin de toute son adresse Liv. II.
 & de son éloquence pour les empêcher de 1557.
 se laisser aller au découragement. Il pou-
 voit , d'une haute tour de la ville , confi-
 dérer tous les détails de sa triste situation.
 Il apperçut qu'il étoit investi de tous côtés ,
 un seul excepté , où s'étendoit une espee
 de lac , trop profond en quelques endroits ,
 pour être traversé à pied , & trop peu dans
 d'autres pour porter des bateaux. Coligni ne
 perdit pas l'espoir de faire introduire des se-
 cours par ces marais. Ayant concerté avec
 le Connétable le tems & les moyens d'exé-
 cuter ce projet , il fit affouiller dans une
 partie du lac , forma une espee de Canal
 en état de porter quelques petits bateaux ;
 & donna ainsi la facilité à d'Andelot d'entrer
 dans la ville avec quatre ou cinq mille hom-
 mes (18). Mais le Connétable en faisant l'ap-
 proche nécessaire pour favoriser ce secours ,
 avoit engagé son armée dans un défilé étroit ,
 qu'il falloit repasser avant de pouvoir mettre
 ses troupes en sûreté. Cette imprudence ,
 d'exposer ainsi son armée à la vue d'un en-

(18) Le Laboureur, additions &c. p. 375.

1557. nemi si supérieur, n'échappa point au Duc
 Liv. II. de Savoie, qui affembla sur le champ son
 conseil de guerre, pour déterminer le parti
 qu'il avoit à prendre. Plusieurs officiers fu-
 rent d'avis de laisser retirer le Connétable;
 mais le Comte d'Egmont, général de la Ca-
 valerie, que Philippe traita, dans la suite,
 avec tant d'ingratitude, soutint avec cha-
 leur (19) qu'il étoit possible de l'entamer
 dans sa retraite; & que le succès étoit de
 la probabilité la plus palpable. Le Duc de
 Savoie approuva le plan que le Comte pro-
 posa sur le champ, & le chargea de l'exé-
 cuter. On ne perdit point de tems : Egmont
 s'avança à la tête de la Cavalerie, & fut
 bientôt appuyé par le Duc de Savoie qui
 conduisoit l'Infanterie; les François n'étoient
 point préparés à cette attaque, & furent
 mis aussi-tôt en déroute. Montmorenci se
 comporta avec courage pour réparer son
 erreur; mais le Comte d'Egmont & le Duc
 de Savoie avancèrent avec une telle impé-
 tuosité, que le Connétable ne put jamais
 rétablir le combat, & rallier ses troupes.
 Les François sont
 battus. Trop convaincu que la bataille étoit déci-

(19) » Auctore, consuasore, & propé dicara per-
 » fectore Egmondensi. L. Guicciardini. p. 150. Lib. III.

dée, & sa faute irréparable, il se jetta au ~~milieu~~ milieu des ennemis, & parut décidé à ne pas survivre à sa défaite, sans attendre les reproches que sa témérité n'avoit que trop mérités. Il fut dangereusement blessé, & sans doute il auroit péri dans le combat, comme il le désiroit, si quelques officiers Flamands, l'ayant reconnu, ne l'avoient sauvé de la fureur du soldat. Il fut fait prisonnier, & son armée fut entièrement détruite. Trois mille hommes restèrent sur le champ de Bataille, & quatre mille furent faits prisonniers : on comptoit dans ce nombre, outre le Comnétable & ses deux enfans, plusieurs personnes de distinction, & beaucoup de noblesse : il n'y eut du côté des vainqueurs que 80 hommes de tués ; preuve certaine que l'attaque avoit été conduite avec autant de prudence que d'audace.

Philippe tourmenté de la soif du pouvoir, avoit paru jusques-là faire peu de cas de la gloire militaire. Il resta à Cambrai jusqu'à ce que la nouvelle de la victoire lui parvint. Il se rendit alors à son armée, & parut au camp avec une grande pompe. Lorsque le Duc de Savoie & le Comte d'Egmont vinrent lui faire leur cour, il les reçut de la manière la plus gracieuse, & leur témoigna

Liv. II.
1557.

===== sa reconnoissance avec une sensibilité à la
 Liv. II. quelle il lui arrivoit rarement de se livrer
 1557. (20). Mais dans cette même occasion , il
 laissa percer son caractère, & se livra à son
 goût favori, en faisant vœu de dédier un
 palais, une Eglise & un monastere à St.
 Laurent, parce que la bataille de St. Quen-
 tin avoit été gagnée le jour de sa fête. Il
 remplit depuis religieusement cet engagement
 en faisant bâtir l'Escorial, pour la construc-
 tion duquel il réserva des sommes immenses,
 dans quelque épuisement que les guerres,
 qu'il avoit continuellement à soutenir, eus-
 sent jetté ses finances.

La Bataille de St. Quentin auroit eu les
 suites les plus importantes si Philippe avoit
 déferé à l'avis de quelques-uns de ses géné-
 raux, qui lui conseilloyent de conduire son
 armée victorieuse au cœur de la France.
 Mais un tel avis étoit trop hardi pour être
 adopté par Philippe dont la prudence appro-
 choit de la timidité. Il voulut qu'on pour-
 suivît le siège de St. Quentin, disant qu'il
 seroit dangereux de laisser sur ses derrieres
 une si forte place ; & que toute armée qui

se hazardoit à pénétrer dans un Royaume _____
 aussi puissant que l'étoit la France , devoit Liv. II.
 d'abord s'assurer une retraite. On ne com- 1557.
 battit point son sentiment avec chaleur ,
 parce que les officiers Espagnols étoient per-
 suadés que les assiégés ne pourroient tenir
 long-tems ; mais leur attente fut trompée ,
 graces à l'habileté & au courage de l'Ami-
 ral , qui , pour sauver son pays , & retarder
 les progrès des Espagnols , résolut de s'ense-
 velir sous les ruines de la place , plutôt
 que de consentir à la rendre. Il inspira à sa
 garnison cette résolution généreuse ; & quoi-
 que les foibles fortifications , qui défendoient
 St. Quentin , fussent absolument ruinées , il
 résista encore dix-sept jours , depuis le re-
 nouvellement du siège , aux savantes & vi-
 goureuses attaques du Duc de Savoie ; enfin
 l'ennemi ayant donné un assaut général à
 cette place démantelée , Coligni & son frere
 furent faits prisonniers sur la breche , après
 la plus opiniâtre défense. Philippe se montra
 pendant l'assaut , armé de toutes pieces , &
 ce fut la seule fois de sa vie qu'on le vit
 chargé d'une armure. Il accorda à ses trou-
 pes le pillage de la ville , en récompense
 de leurs fatigues ; mais il donna les or-
 dres les plus séveres , pour la conserva-

~~tion des Eglises & des reliques du Saint tutélaire.~~
 Liv. II. Les Ministres François consternés du dé-
 1557. fastre de St. Quentin, employoient, le plus
 utilement qu'ils pouvoient, le temps que
 leur donnoit la belle défense de l'Amiral. Ils
 leverent des troupes dans différentes Pro-
 vinces du Royaume, recueillirent le reste
 de l'armée vaincue, rappellerent celle de
 Piémont, commandée par le Maréchal de
 Brissac, & redemanderent le Duc de Guise.
 En peu de semaines toute la frontiere, à
 l'est, fut en état de défense, & l'on espéra
 que l'armée, assemblée en Picardie & mise
 aux ordres du Duc de Nevers, pourroit tenir
 tête au Roi d'Espagne. Philippe s'aperçut
 trop tard qu'il avoit laissé échapper la seule
 occasion, qu'il auroit probablement jamais,
 de pénétrer dans l'intérieur de la France, &
 de s'emparer de la capitale, qui étoit absolu-
 ment hors de défense. Il fut obligé de se
 contenter d'entreprises moins importantes, &
 le seul fruit, qu'il recueillit de la victoire
 de St. Quentin, fut la prise du Câtelet, de
 Ham, & de Noyon, après quoi il licencia la
 plus grande partie de son armée, renvoya les
 troupes Angloises & se retira à Bruxelles (21).

(21) De Thou prétend que les Espagnols & les
 Anglois eurent de violens démêlés après la batail-

Le rappel du Duc de Guise força le Pape à demander la paix, quelque répugnance qu'il eût à le faire ; Philippe l'accorda aussitôt aux conditions les plus modérées ; ce que Paul ne devoit pas naturellement espérer ; puisqu'il étoit à la merci de ce Prince grièvement offensé , qui n'avoit plus en Italie d'ennemi capable de résister à sa puissance. Les mêmes motifs , soit religieux , soit politiques , qui lui avoient donné tant d'éloignement pour faire la guerre au Souverain Pontife , le déterminèrent à la finir. Il exigea presque uniquement que le Pape conserveroit une parfaite neutralité entre la France & l'Espagne. Toutes les villes de l'Etat Ecclésiastique furent rendues ; & le Duc d'Albe eut ordre d'aller à Rome demander pardon , tant en son nom qu'à celui de son maître , d'avoir envahi les possessions sacrées de l'Eglise. A en juger par ces conditions & la manière dont elles furent remplies , on auroit cru que Paul étoit un vainqueur qui usoit de ses droits , & Philippe un Prince humilié & vaincu ; tel étoit le respect que ce Prince portoit ou feignoit de porter au saint siége ; soit qu'il

Liv. II.

1557.

le , & que ce fut la raison pour laquelle Philippe envoya sitôt son armée. Lib. XIII. p. 660.

D vj.

Liv. II. fût subjugué par ce sentiment, soit qu'il crût utile à ses projets ambitieux d'affecter d'en être rempli (22).

1557.

Le Duc
de Guise
revient
d'Italie.

C'est ainsi que le Roi d'Espagne termina la guerre avec le Souverain Pontife; mais celle qu'il faisoit à la France duroit encore. Henri convaincu de son incapacité, & fût que les circonstances fâcheuses où il se trouvoit, exigeoient les plus grands talens, remit presque toute son autorité au Duc de Guise, & le fit Viceroy de France, sous le titre moins fastueux de Lieutenant Général du Royaume. Les François savoient combien l'ambition de ce favori avoit contribué aux calamités qui fondoient sur eux, & n'ignoroient pas que la sagacité & le courage du Duc d'Albe avoient déconcerté toutes ses mesures. Cependant il avoit des qualités si brillantes, & la défense de Metz lui avoit acquis à un si haut degré l'estime publique, que son arrivée causa une joie universelle, & releva la nation de l'abattement où l'avoit jetté l'échec de St. Quentin. Il fit voir bientôt que ses concitoyens ne s'étoient pas trompés dans l'idée qu'ils s'étoient formée de

ses talens. La saison ordinaire pour les entreprises militaires étoit passée, & les ennemis avoient pris leurs quartiers d'hiver, lorsqu'il entra en Campagne, à la tête d'une armée qu'il avoit ramassée avec le plus profond secret, & la plus grande célérité. Les yeux de l'Europe entière se fixerent sur lui, & Philippe vit ses mouvemens avec beaucoup d'inquiétude, ne doutant pas qu'il n'eût dessein de fondre sur St. Quentin, ou quelque autre ville frontiere des Pays-Bas. Il parut bientôt que Guise méditoit une attaque, qui intéresseoit moins le Roi d'Espagne que ses alliés, mais dont le succès étoit plus important à la France, que la conquête de St. Quentin. Depuis plus de deux cens ans la ville de Calais étoit entre les mains des Anglois; & comme elle étoit la clef de la France, & donnoit en tout temps à leurs rivaux une entrée facile pour y pénétrer, elle étoit regardée comme une des plus précieuses possessions de l'Angleterre. Les Rois de France étoient sensibles au déshonneur & au danger qu'il y avoit à laisser une nation ennemie en possession d'une place si importante; mais dans ce temps, où l'art d'attaquer les villes étoit peu connu, Calais passoit pour imprenable, & jamais les Rois François,

Liv. II.

1558.

1558. Janvier
Siège de Calais.

_____ même dans leur plus haut degré de prospé-
 Liv. II. rité, n'avoient pensé à l'assiéger. Ils ignoroient
 1558. les moyens de la prendre par escalade : &
 il étoit impossible de la réduire en la blo-
 quant ; puisque les Anglois pouvoient aisément
 rafraîchir la garnison , & l'approvisionner par
 mer : mais le génie inventif de l'Amiral Co-
 ligni conçut un plan d'attaque, dont per-
 sonne n'avoit jamais eu l'idée, & il le donna
 au Duc de Guise.

Afin de faire réussir ce beau projet, dont
 le succès devoit effacer la tache que la na-
 tion portoit depuis tant d'années, Guise mit
 ses troupes en mouvement, long-temps avant
 la saison d'ouvrir la Campagne. Ce fut une
 hardiesse très-sage, que de choisir l'hiver
 pour commencer cette entreprise ; car outre
 que l'ennemi n'avoit point alors d'armée en
 campagne qui pût troubler ses opérations,
 il fut que la Reine d'Angleterre & ses Ministres,
 par une économie mal entendue, licencioient
 à la fin de l'automne une partie de la garni-
 son, prenant confiance dans la situation ma-
 récageuse de la place, qui rendoit, croyoient-
 ils, toute attaque du côté de la terre im-
 praticable en hiver.

Mais la promptitude des approches du Duc
 de Guise convainquit bientôt le Lord Went-

worth gouverneur, qu'une confiance si imprudente étoit mal fondée. Il conjura les ministres Anglois d'envoyer incessamment des secours, leur représenta qu'il n'avoit pas le quart des troupes nécessaires pour défendre les fortifications de Calais, & qu'avec la garnison qu'il commandoit, il ne pouvoit empêcher l'ennemi de s'en rendre bientôt maître. Quand les ministres de Marie auroient écouté les avis de Wentworth & condescendu à ses demandes, il n'en auroit pas été plus avancé. Guise étoit persuadé que le succès du siège dependoit de la rapidité de ses opérations; il les poussa donc avec une extrême vigueur; & quoiqu'il soit très-avéré que le Gouverneur & la garnison se comporterent en gens d'honneur, il les réduisit à la nécessité de capituler le huitieme jour du siège (23) ensuite il assiégea Guines & Ham qu'il réduisit aisément, enfin, en moins de quatre semaines, il chassa les Anglois de toutes les possessions du continent, dont ils avoient joui depuis Edouard III, & à l'acquisition desquelles, ce Prince victorieux avoit employé;

Liv. II.

1558.

8 Janvier.

(23) De Thou L. XX. van Meteren. p. 18. Carte's Hist. of England.

===== après la bataille de Creci, une armée nom-
 Liv. II. breuse pendant près d'un an.

1558. Le reste de l'hiver se passa en préparatifs pour la Campagne prochaine. Les François se hâterent avec la plus grande activité, non-seulement en France, mais encore en Allemagne, où ils leverent 4000 hommes de Cavalerie, & 14,000 hommes d'Infanterie.

Réduction
de Thion-
ville.

Le Duc de Guise reçut ces troupes en Lorraine, & investit aussitôt, à la tête de ces forces réunies, Thionville, place de grande importance dans la Province du Luxembourg. La garnison qui étoit de 1800 hommes, fit une vigoureuse défense; mais comme la vigilance du Général François empêcha l'entrée d'aucun secours, Thionville fut obligée de capituler.

Bataille
de Grave-
lines.

Tandis que le Duc de Guise, triomphoit ainsi dans le Luxembourg, le Maréchal de Thermes, vieux Général expérimenté, qui avoit été fait Gouverneur de Calais, ayant amassé une armée de 10,000 hommes de pied & de 1500 chevaux, entra en Flandres prit & détruisit Dunkerque, & plusieurs autres villes moins importantes, & pénétra jusqu'à Nieuport, ravageant le pays & mettant tout à feu & à sang. Philippe lui opposa le Comte d'Egmont avec une armée très-supé-

rieure en nombre. Alors le Maréchal de Ther-
mes se retira promptement sur Gravelines, Liv. II.
dans le dessein de continuer sa marche vers 1558.
Calais, le long de la côte, sans risquer une
bataille; mais l'impétuosité du Comte d'Eg-
mont, qui avança sur les François avec la
plus grande ardeur, rendit impossible d'évi-
ter le combat; ceux-ci étoient chargés des
dépouilles des pays qu'ils avoient ravagés, &
leur marche en étoit ralentie. Cependant le
Maréchal de Thermes eut le tems de passer
l'Aa; mais voyant qu'il étoit impossible de
continuer sa retraite, sans être entamé, il
rangea son armée en plaine dans une posi-
tion très-favorable, qui forçoit l'ennemi à
l'attaquer de front, & lui ôtoit l'avantage du
nombre. Il appuya sa droite à la mer, cou-
vrit sa gauche au midi par ses chariots &
son bagage; & s'adossa à l'embouchure de
l'Aa; il attendit l'ennemi dans cette posi-
tion, & étant ainsi bien préparé à le rece-
voir, il en fit d'abord avec son artillerie une
prodigieuse destruction. Mais ce premier avan-
tage ne rendit que plus furieux les Flamands,
qui se hâterent d'en venir aux mains; de
sorte que les deux armées n'en firent plus
qu'une, & qu'on combattit bientôt, troupe
contre troupe, homme contre homme. Les

François, animés par le désespoir de leur
 Liv. II. situation, dans un pays ennemi, où ils ne
 1558. pouvoient espérer de salut que dans la vic-
 toire; les Flamands résolus de se venger des
 outrages qu'ils venoient de recevoir de l'ar-
 mée Françoisse, & brûlans de recouvrer les
 dépouilles dont elle étoit chargée, combat-
 tirent avec un acharnement inexprimable :
 la bataille fut opiniâtre & sanglante, & la
 victoire balança. Il est probable qu'elle eût
 été moins long-tems indécise, si les Alle-
 mands de l'armée du Comte d'Egmont, eus-
 sent, comme les Flamands, suivi l'exemple
 de leur chef, qui remplit en cette occasion
 les devoirs d'un grand Général, & ceux d'un
 intrépide guerrier. Les François gardoient ce-
 pendant encore leur terrain, & sembloient
 résolus de vaincre ou mourir, lorsqu'un évé-
 nement imprévu décida du sort de cette jour-
 née. Quelques vaisseaux de guerre Anglois
 croisoient par hazard le long de la côte; ils
 apperçurent la fumée, que produisoit l'artil-
 lerie, & en devinerent, la cause; ils entre-
 rent dans la riviere & canonnerent la droite
 de l'armée Françoisse. Quoiqu'ils ne fussent
 pas assez près pour lui causer beaucoup de
 dommage, une circonstance si singuliere, ne
 pouvoit manquer d'effrayer les moins timi-

des, & la Cavalerie fut mise en désordre. Le Comte d'Egmont profita avec beaucoup Liv. II.
 d'adresse de l'avantage que lui offroit le ha- 1558.
 zard, & redoublant d'ardeur & d'efforts, il
 rompit les rangs des François & les mit en
 fuite : environ 2000 hommes de vieilles
 troupes restèrent sur le champ de Bataille ;
 un grand nombre se noya dans l'Aa & quel-
 ques-uns des fuyards furent massacrés par
 les payfans irrités de la dévastation de leur
 pays. Il ne s'en sauva qu'une très-petite par-
 tie. Le Maréchal de Thermes, grièvement
 blessé, plusieurs personnes de distinction, &
 3000 soldats furent faits prisonniers, toute
 l'Artillerie & le Bagage tomba dans les mains
 des vainqueurs, dont la perte n'excéda pas
 400 hommes. (24).

Après la victoire de Gravelines, Philippe
 put tourner toutes ses forces contre le Duc
 de Guise. Les efforts extraordinaires de ce
 Prince dans la première Campagne, l'impossi-
 bilité qu'il trouva d'obtenir de l'Angleterre
 aucun secours considérable, ne lui avoient
 pas permis d'assembler d'abord une armée

(24) De Tou, Lib. XX. van Meteren, p. 16.
 Haræus Tom. II. p. 698.

===== assez forte pour l'opposer au Général François, & la saison étoit avancée. Mais après
 Liv. II. 1558. la défaite du Maréchal de Thermes, les troupes victorieuses du Comte d'Egmont réunies à celles du Duc de Savoie, formerent un corps à peu près égal à celui que commandoit le Duc de Guise : l'armée Française, aussi-bien que l'Espagnole, étoit composée de plus de quarante mille hommes.

Inquiétude de Philippe & de Henri.

Les deux généraux se trouverent en présence sur les frontieres de Picardie; le Duc de Savoie campa près de Dourlens, & le Duc de Guise dans le voisinage de Pierre-Pont. Les deux Rois ne dissimulerent point l'inquiétude, que devoit naturellement leur inspirer une telle situation, & quoiqu'ils eussent une entière confiance dans les talens de leurs généraux, ils ne purent attendre tranquillement la nouvelle de l'événement, loin du théâtre de la guerre. Chacun d'eux se rendit donc à son armée. Il y eut de tems en tems quelques escarmouches, dont les succès furent variés; mais on vit bientôt que les deux Rois n'avoient pas plus de penchant l'un que l'autre à risquer une affaire générale. Les principales forces des deux armées consistoient en troupes Allemandes, & il étoit à craindre, que si l'une des deux étoit défaite, les

vainqueurs aussi bien que les vaincus ne fussent exposés aux insultes des troupes étrangères. (25). Liv. II.
1558.

Outre cette considération également puissante sur l'un & l'autre parti, les deux Princes avoient encore d'autres motifs particuliers de ne rien hasarder. Henri devoit à ses derniers malheurs une prudence que la nature ne lui avoit pas accordée. Il trembloit en pensant à l'incertitude du succès d'une nouvelle bataille, qu'il falloit livrer aux mêmes généraux, aux mêmes troupes, qui avoient déjà battu deux fois ses armées : Il considéroit qu'il ne devoit attribuer qu'à la nonchalance & à la mauvaise conduite de son ennemi, le bonheur, qu'il avoit eu après la bataille de St. Quentin, de ne pas voir sa capitale prise & son Royaume ravagé. D'un autre côté, Philippe, dans toutes les expéditions militaires, étoit prudent à l'excès, & aimoit mieux faire réussir ses desseins par des négociations politiques, dans lesquelles il pouvoit juger & se décider par lui-même, que par des opérations de guerre, qu'il falloit confier à la capacité des autres. Loin

(25) Meteren, L. Guiccardini Lib. III.

~~Il~~ d'être enorgueilli de ses succès, il désiroit
 Liv. II. alors la paix aussi sincèrement, qu'il avoit ré-
 1558. pugné à commencer la guerre. Il ne faut
 point attribuer ceci à sa modération; jamais
 aucun Prince n'a montré plus d'ambition que
 Philippe; mais les difficultés qu'il avoit ren-
 contrées, à se procurer les troupes qu'il avoit
 sur pied, quelque activité qu'il eût mis à les
 rassembler, lui faisoient craindre que, si son
 armée étoit vaincue, il ne lui fût impossible
 d'en former une autre (26). Ses armes avoient
 été accompagnées jusqu'ici par la victoire;
 mais aucun de ses généraux n'avoit combattu,
 à nombre égal, le Duc de Guise, & Philippe
 craignoit, avec raison, l'événement d'une ba-
 taille livrée contre un chef si renommé pour
 son génie militaire, & qui n'avoit échoué
 dans presque aucune de ses entreprises.

Philippe étoit, en outre, très-impatient de
 retourner en Espagne, celui de ses Etats
 pour lequel il montra durant tout son regne,
 l'affection la plus vive & la plus partielle. Il
 avoit reçu la nouvelle que les opinions des
 protestans commençoient à s'y introduire;

(26) Carte dit que Philippe ne reçut pas moins
 de trois millions d'Or, du Pérou, pendant cette
 guerre.

& c'étoit assez pour l'y rappeler. Il craignoit Liv. II.
 que cette secte, qui lui étoit si odieuse, ne 1558.
 fit des prosélytes Espagnols, & étoit bien
 résolu d'aller montrer dans sa patrie son
 zele pour la foi Catholique, & l'inflexi-
 ble sévérité avec laquelle il étoit décidé
 de traiter ceux qui la combattoient, dans
 quelque partie de ses Etats qu'ils se trou-
 vassent.

Tels étoient les motifs qui faisoient désirer
 la paix à Philippe & à Henri. Une négociation Négocia-
tions pour
la paix.
 avoit été entamée à cet effet entre le Con-
 netable de Montmorenci & Guillaume Prince
 d'Orange. Montmorenci, qui voyoit, avec
 inquiétude, l'élévation de la Maison de Guise,
 souffroit sa captivité avec beaucoup d'impac-
 tience, & faisoit tous ses efforts pour écar-
 ter les obstacles qui s'opposoient à la paix,
 afin d'obtenir sa liberté. On lui permit d'aller
 à Paris sur sa parole pour traiter de vive-
 voix avec Henri. A peu près vers le même
 tems, son fils épousa la petite fille de la Du-
 chesse de Valentinois, & cette alliance lui
 rendit son ancien crédit, d'autant plus aisé-
 ment que le Roi avoit pour lui un at-
 tachement habituel, que rien ne pouvoit
 détruire. Le Connétable lui persuada donc
 de consentir à un accommodement, que,

vraisemblablement, Philippe ne refuseroit
Liv. II. pas.

1558. Des Plénipotentiaires furent envoyés aussitôt par les deux Princes, pour discuter leurs prétentions respectives, & l'abbaye de Cercamp, située près de l'endroit qu'occupoient les armées, fut désignée pour tenir le congrès. Le Duc d'Albe, le Prince d'Orange, Ruy Gomès de Sylva, Granvelle, Evêque d'Arras, & Viglius, Président du Conseil d'Etat de Bruxelles, furent nommés par Philippe; & Henri chargea le Cardinal de Lorraine, le Maréchal de St. André, Morvilliers, Evêque d'Orange, Aubespine, Secrétaire d'Etat, & le Connétable lui-même, de cette négociation délicate. La Duchesse de Lorraine, dont les états étoient si voisins du théâtre de la guerre, & qui étoit par conséquent très-intéressée à la paix, remplit avec beaucoup de zèle & d'affiduité sa fonction de médiatrice entre ces ministres.

Les conférences, qui s'ouvrirent en Octobre, furent bientôt interrompues par la mort de Marie, Reine d'Angleterre, dont le regne, court & sans gloire, finit le 27 Novembre suivant; mais Elizabeth, qui lui succéda, renouvela les pouvoirs des Commissaires Anglois, & les négociations se renou-

rent

rent au commencement de l'année 1559, à Câteau-Cambresis. (27).

Liv. II.

1559.

Les Plénipotentiaires trouverent de grandes difficultés à arranger tant de différends, qui partageoient Philippe & Henri; mais le zele & l'activité du Connétable aidé du crédit sans bornes qu'il avoit acquis sur l'esprit de son maître, surmonterent tous les obstacles, & le traité fut rédigé avec tant d'art, que Henri, Philippe, & le Duc de Savoie se trouverent tous intéressés à le signer. Rien ne retarda la conclusion de la paix que l'obstination invincible des Commissaires François à refuser la restitution de Calais à l'Angleterre, qui, de son côté, déclara qu'elle n'accéderoit jamais au traité, que cette place ne lui fût rendue. Philippe se crut lui-même obligé, en honneur, de soutenir la prétention d'Elizabeth; puisque c'étoit uniquement pour lui que l'Angleterre s'étoit engagée dans cette guerre, & souffroit une telle perte. Des vues politiques devoient encore lui faire exiger cette restitution; car il sentoît que dans certaines circonstances, il pourroit tirer avantage, comme son pere l'avoit fait quelque-

(27) Forbe's full view, p. 1.

fois, de la facilité que la possession de Calais
Liv. II. donnoit aux Anglois de pénétrer en France.

1559. Mais le zele, que Philippe montra en cette occasion pour la cause d'Elizabeth, étoit produit par un motif d'une autre espece. Son alliance avec l'Angleterre venoit d'être dissoute par la mort de Marie, & il avoit formé le projet de la renouveler en épousant sa sœur. Le Duc de Féria, son Ambassadeur à Londres, reçut ordre de proposer ce mariage, & d'assurer la Reine, en même tems, que le Roi d'Espagne se chargeroit d'obtenir la dispense nécessaire.

Elizabeth avoit plus d'une raison de se refuser à cette proposition : le caractère impérieux de Philippe auroit suffi pour l'en détourner. Elle savoit d'ailleurs, que le mariage de sa sœur avoit fait murmurer les Anglois, inquiets de leur liberté, & que c'étoit à la joie universelle qu'avoit causé la cessation de leurs craintes, qu'elle étoit en grande partie redevable de la faveur du peuple. Elle réfléchit que son mariage avec Philippe seroit sujet aux mêmes objections, que l'avoit été celui de son pere avec Catherine d'Arragon, & qu'accepter la dispense du Pape, ce seroit reconnoître que le mariage de sa mere étoit défectueux, & elle-même illégitime : qu'en

épousant le Roi d'Espagne, elle s'assureroit en effet la protection de la Monarchie Espagnole, & acquerroit une autorité précaire & dépendante durant la vie de Philippe; mais qu'elle aliéneroit pour toujours le cœur de ses sujets protestans, qui, seuls étoient sincèrement attachés à sa personne & à son Gouvernement, tandis qu'elle se mettroit à la merci de ses sujets Catholiques, qui la regarderoient toujours comme une usurpatrice, & qui, à la première occasion favorable de faire valoir les droits de la Reine d'Ecosse, croiroient de leur devoir de donner à celle-ci sa couronne.

Ces raisons déterminèrent Elizabeth à ne point accepter les offres de Philippe; mais elle crut qu'il étoit prudent de se déguiser pendant quelque tems, & elle fit une réponse au Duc de Férria très-ambigue, mais si obligeante que son maître se flatta de réussir, & fit dès-lors quelques démarches auprès du Pape pour obtenir la dispense. Tant que le Roi d'Espagne eut quelque espoir d'épouser la Reine d'Angleterre, il appuya fortement la demande de la restitution de Calais; mais lorsqu'Elizabeth se vit solidement assise sur le trône, elle essaya d'introduire quelques changemens dans le culte religieux, qui découvri-

Liv. II.

1559.

1559. **Liv. I.** rent l'intention qu'elle avoit d'abolir dans ses Etats les rites de l'Eglise Romaine. Philippe envisagea ces démarches comme une preuve non douteuse, de son éloignement pour lui. Dès-lors le zèle, avec lequel il avoit d'abord épousé ses intérêts, se refroidit tellement, que les Plénipotentiaires Anglois craignirent, que sans égard à la prétention de leur maîtresse il ne différât pas davantage de signer la paix avec la France. (28).

Elizabeth comprit qu'il étoit inutile de solliciter la restitution de Calais qu'on n'obtiendrait jamais; & comme la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de penser à substituer la force aux négociations, elle céda finalement cette ville aux conditions : que Hen

(28) S'il est vrai que Philippe offrit à Elisabeth de continuer la guerre jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ce qu'elle avoit perdu, à condition qu'elle s'engageroit aussi à la continuer un certain nombre d'années, il faut convenir qu'il ne donna pas le droit de l'accuser, comme ont fait quelques auteurs, de s'être lâchement sacrifié les intérêts des Anglois; mais comme cette circonstance est omise par les principaux historiens, & contredit formellement que j'ai dit de son indifférence pour les intérêts d'Elizabeth, je ne me suis point hasardé à avancer le fait, comme certain, Burnet, Part. II. p. 383.

a rendroit avant l'expiration de la huitieme Liv. II.
 année, ou payeroit 500,000 écus : que des 1559.
 marchands étrangers, non fujets du Roi de
 France, garantiroient le payement de cette
 somme : que des otages feroient livrés jus-
 qu'à ce que les cautions fussent fournies; &
 que la prétention d'Elizabeth subsisteroit dans
 toute sa force, soit que cette somme fût
 payée, soit qu'elle ne le fût pas, à moins
 que dans le tems déterminé les Anglois ne
 commissent des hostilités contre la France.

Philippe se conduisit selon les loix de Conclu
sion de
 l'honneur le plus délicat & le plus rigide paix.
 avec ses autres alliés. Il procura la restitu-
 tion du Montferrat au Duc de Mantoue ,
 celle de Bouillon à l'Evêque de Liege ; il
 fit rendre l'Ile de Corse, aux Génois, &
 toutes les villes dont les François s'étoient
 emparés en Savoie, en Piémont & en Bresse,
 furent remises au Duc de Savoie : en un
 mot tous ceux qui avoient défendu la cause
 de Philippe gagnèrent à cette paix, & lui-
 même recouvra Thionville, Mariembourg,
 Montmedy, & toutes les autres places que
 les généraux François avoient conquises pen-
 dant la guerre, & acquit la Souveraineté
 du Comté de Charolois (29).

(29) Meteren, p. 24. Guicciardini, Lib. III.

Liv. II.

1559.

Henri ne reçut, en compensation de tant de sacrifices, que la restitution de St. Quentin, & des deux petites villes de Ham & du Câtelet. Tandis que ses sujets se réjouissoient de la fin d'une guerre qui les avoit exposés aux plus terribles dangers, il se plaignit amèrement de l'inégalité des conditions du traité, & fut excessivement irrité contre le Connétable, qui avoit abusé du caractère trop facile de son maître, & sacrifié à ses vues particulières, l'intérêt & l'honneur de la France. Montmorenci n'auroit pas osé conseiller à Henri d'accepter des conditions si défavantageuses, s'il n'eût projeté de donner en mariage à Philippe, Elizabeth fille aînée du Roi de France, & Marguerite, sa sœur, au Duc de Savoie. Ces établissemens honorables obtenus pour la sœur & la fille du Roi de France servoient en quelque sorte d'excuse aux concessions immenses faites aux deux princes ses ennemis.

Quelque attention que Philippe & Henri donnassent dans ce traité à leurs intérêts civils & politiques; ceux de la religion n'y furent point oubliés. Ils s'engagerent mutuellement à maintenir la foi Catholique dans leurs domaines & à procurer (30) la con-

(30) Fra-paolo, hist. Lib. V.

vocation d'un Concile général pour parvenir à l'extinction de l'hérésie , & rendre la tranquillité à l'Eglise.

Liv. II.

1559.

Mort d
Henri.

Certainement le Roi de France auroit exécuté cet article du traité avec autant d'exactitude qu'il observa tous les autres ; mais un événement imprévu mit fin à sa vie , peu de mois après la conclusion de la paix. Ce fut au milieu des rejouissances que l'on faisoit à l'occasion du mariage de sa sœur , que Henri reçut le coup mortel. Etant entré en lice , dans un tournoi , avec le Comte de Mongommery , Capitaine de ses Gardes , la lance de celui-ci se rompit sur le Corselet du Roi , & un éclat qui pénétra dans son œil droit , lui fit une blessure , dont il mourut quelques jours après , à l'âge de quarante ans.

Cette catastrophe n'empêcha point l'observation du traité qui venoit d'être conclu. Le Duc d'Albe avoit , peu de tems auparavant , épousé Elizabeth au nom de son maître , & Marguerite fut mariée à Emmanuel , sans cérémonies , dans la chapelle du palais.

Les Courtisans & le peuple furent affectés différemment de la mort de Henri. Le Concétable perdant , par cet événement , tout le fruit de ses dernières intrigues , fut obligé.

Situation
de la France.

de se retirer de la Cour aussi-tôt après , &
 Liv. II. de remettre entre les mains de ses ennemis
 1559. ce pouvoir qu'il s'étoit montré si jaloux
 d'obtenir.

François.
 II. Le jeune Roi, François second, prince également foible de corps & d'esprit, étoit entièrement gouverné par sa femme, la fameuse Marie Reine d'Ecosse, qui étoit elle-même aveuglément dévouée au Cardinal de Lorraine, & au Duc de Guise ses oncles. Ces deux hommes s'emparèrent de presque toute l'administration du Royaume, & laissèrent le moins d'autorité qu'ils purent à la Reine mere, dont ils connoissoient l'esprit ambitieux & intrigant, & dont ils craignoient le crédit sur le débile François second. Ils ne montrèrent aucune modération dans l'exercice du pouvoir qu'ils avoient usurpé, prirent sans détour tous leurs avantages, & ne laisserent échapper aucune occasion d'humilier & d'abaisser leurs adversaires. Les Princes du sang, Louis de Condé, à leur tête, supportèrent avec beaucoup d'impatience le peu de considération qu'on leur témoigna, & résolurent de profiter de la première occasion qui se présenteroit de revendiquer le droit, qu'ils croyoient tenir de leur naissance, & de l'usage immémorial

de la Monarchie , de prendre part au gouvernement (31). Liv. II.

Tandis que des vues politiques animoient ainsi les uns contre les autres les grands Seigneurs François , le peuple étoit violemment agité par des disputes de religion. Sous le regne de Henri les Calvinistes avoient souffert les plus cruelles vexations ; cependant leur nombre s'étoit prodigieusement augmenté pendant ce période , dans chaque Province du Royaume. Le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine continuerent à souffler le feu de la persécution contre eux , & parurent en toute occasion acharnés à leur destruction. Cette animosité seule auroit suffi pour déterminer le Prince de Condé & ses adhérens à épouser la cause des protestans ; car lors même qu'on croiroit que les chefs de l'un & l'autre parti , étoient sincèrement attachés à leur croyance ; on ne pourroit encore supposer , qu'il eussent négligé un prétexte aussi spécieux , que celui , que la différence des religions leur offroit pour motiver leur conduite. Le Prince de Condé eut

1559.

(31) Davilla. Castelnau. ab initio. & additions aux Mémoires de Castelnau.

~~Il n'eut~~ eu recours aussi-tôt aux voies de fait , &
 Liv. II. n'eut disputé que les armes à la main , si
 1559. l'Amiral plus prudent & plus habile , n'étoit
 parvenu à le modérer , & à lui persuader
 d'attendre une conjoncture plus favorable ;
 mais il étoit impossible que des passions aussi
 violentes , que celles qui remuoient les deux
 partis , fussent longtems réprimées ; & toute
 personne sensée , qui réfléchissoit sur tant
 d'intérêts & de haines intestines qui ferment-
 toient , ne pouvoit douter , que la nation
 ne fût à la veille d'une guerre.

La France n'a jamais produit des hom-
 mes plus remarquables & plus grands que
 sous ce regne & les suivans ; & si le trône
 eût été occupé par un Prince assez habile
 pour réprimer leur ambition démesurée ; la
 nation Françoisé auroit atteint plutôt à ce
 haut degré de grandeur & de prospérité au-
 quel on la vit parvenir vers la fin du dix-
 septieme siecle ; mais ce puissant Royaume ,
 comblé des bienfaits de la nature , devint
 un Théâtre effrayant de carnage & de mi-
 sere , pendant près de quarante ans , par
 l'abus , & la mauvaise direction de ces mé-
 mes talens , qui , guidés par un Monarque
 habile , auroient assuré la gloire & la prof-
 périté de son Etat.

Rien ne pouvoit mieux servir les desseins de Philippe que cette confusion, & la foiblesse qui en devoit résulter. Une nation rivale, qui seule pouvoit lui susciter des obstacles, se détruisoit d'elle-même; & lui laissoit la liberté de prendre les mesures qu'il jugeroit les plus propres à confirmer son pouvoir en Espagne & en Italie, à l'augmenter dans les Pays-Bas; & ces circonstances qui concouroient si bien aux succès de son ambition, ne donnerent pas aux autres puissances de l'Europe, un médiocre sujet de craindre que la France ne subît le joug Espagnol.

La situation de l'Italie n'étoit pas moins favorable aux vues de Philippe que celle de la France. Il étoit alors seul & paisible possesseur du duché de Milan, & des Royaumes de Naples & de Sicile. Son implacable ennemi, Paul IV venoit de mourir; & Pie IV, élevé sur le siege Pontifical, n'étoit pas moins dévoué aux intérêts du Roi d'Espagne que Paul leur avoit été contraire. La République de Genes, les Ducs de Savoie, de Mantoue, de Toscane, & de Parme, étoient ses alliés. Les liens les plus forts les attachoient à lui; puisqu'il avoit fait rendre par le Roi de France, aux trois premiers leurs domai-

Liv. II.

1559.

Situation
de l'Italie.

~~Philippe II.~~ nes, investi le quatrieme de sa Souveraineté, & cédé la ville de Plaifance & son territoire au dernier.

Liv. II.
1559.

Après la conclusion de la paix, rien ne pouvoit inquiéter Philippe, soit dans ses propres Etats, soit dans les Royaumes voisins; si ce n'étoient les progrès des réformés, qui se répandoient dans tous les pays de l'Europe. Les nouvelles opinions, nées en Suisse & en Allemagne, s'étoient propagées avec la plus étonnante rapidité & devenoient la religion dominante, non-seulement dans plusieurs des Provinces les plus considérables de l'Allemagne & chez les Suisses; mais dans les Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, de Suède & de Dannemark; dans les pays même où l'ancienne croyance prévaloit encore, le nombre des protestans s'accroissoit au point de devenir formidable aux Catholiques.

Le Commerce continuel de l'Allemagne avec les Pays-Bas, établissoit entre ces contrées une union trop étroite, pour que la réforme ne passât pas aisément de l'une dans l'autre: aussi l'Empereur Charles avoit-il promulgué, au mois de Mai 1551, un édit qui infligeoit la peine, réservée jusques-là au crime de haute trahison, à ceux qui seroient convaincus de suivre les dogmes de

Luther, ou de publier & vendre quelques livres écrits par lui, ou par ses sectaires. Liv. II.
 Charles-Quint renouvela de temps à autre 1559.
 cette loi, qui ouvrit un champ vaste à toutes les fureurs de la persécution, & plusieurs historiens contemporains assurent que, sous le Regne de ce Monarque, 50,000 habitans des Pays-Bas furent mis à mort, pour cause de religion. Mais une si cruelle sévérité, loin de détruire cette secte, en augmentoit le zèle & en favorisoit les progrès.

Philippe n'ignoroit pas que les opinions nouvelles pénétroient de toutes parts, & il en étoit très-affligé; parce que, dans la résolution qu'il avoit formée de retourner en Espagne, il se voyoit obligé de confier le soin d'arracher l'hérésie des Pays-Bas à des ministres moins fervens que lui. Pour prévenir, autant qu'il étoit possible, les inconvéniens que devoit entraîner son absence, il s'étoit transporté de son camp de Dourlens à Bruxelles, & avoit employé l'hiver à régler le Gouvernement de ces contrées.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIEME.

LES Provinces, qui, à cause de leur
Liv. III. situation, sont appellées les Pays-Bas, fu-
1559. rent long-temps gouvernées par des Souve-
Ancien rains particuliers, qui portoient le titre de
Gouver- Duc, de Marquis, ou de Comte. Ces Princes
nement des Pays- soutinrent pendant plusieurs années des guerres
Bas, continuelles avec leurs voisins, ou se com-
battirent réciproquement. Ils eurent, dans ces
troubles fréquens, souvent recours à leurs
sujets; les villes, la noblesse & le clergé,
acquirent, en retour de ce qu'ils accorderent,
des privilèges & des droits, qui les rap-

procheroient plus de la constitution républicaine que du gouvernement monarchique. Liv. III.
 L'Autorité suprême résidoit dans le corps des 1559.
 Etats, qui pouvoient s'assembler, aussi souvent que leurs membres le jugeoient à propos. Aucune guerre ne pouvoit être entreprise, aucune taxe imposée, aucune loi nouvelle établie, aucune altération dans les monnoies permise, aucun étranger admis dans l'Administration, sans le consentement de cette assemblée nationale. Les loix avoient rendu la Souveraineté héréditaire; mais le Prince ne pouvoit pas l'exercer, qu'il n'eût solennellement juré d'observer & maintenir les loix fondamentales (1).

Ces Provinces furent gouvernées de cette maniere pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que, les descendans mâles venant à manquer dans quelqu'une des familles régnantes, tous ces petits états se réunirent en partie par des mariages, & quelques-uns par des conquêtes dans la Maison de Bourgogne. Ils continuerent à jouir de leurs anciens Privilèges & à être gouvernés selon leurs loix, avec cette différence qu'au lieu que toutes

(1) Grotius de Antiq. Repub. Batav. cap. 5.

1559. Les causes civiles & criminelles étoient autre-
 fois jugées en dernier ressort par les conseils
 particuliers des Provinces, il fut statué qu'il
 y auroit appel de ceux-ci au tribunal de Maï-
 lines, qui fut ainsi le centre des Provinces,
 les unit plus étroitement, & sembla n'en faire
 qu'un état.

Prosperité
 des Pays-
 Bas.

Sous l'Administration des Ducs de Bour-
 gogne, & même long-temps avant que les
 Pays-Bas eussent passé sous leur domination,
 le commerce étoit plus florissant en Flandres,
 que dans aucune autre partie de l'Europe,
 & l'on y comptoit plus de manufactures. Il
 n'y avoit, dans ce siècle, aucune ville, Ve-
 nise seule exceptée, qui fit un commerce
 aussi étendu qu'Anvers; elle étoit l'entrepôt
 & le marché de tout le Nord. Bruges lui
 étoit peu inférieure. Les Tapisseries d'Arras,
 qui portent encore le nom de cette ville,
 étoient déjà fameuses : on occupoit plusieurs
 milliers d'ouvriers à Gand aux manufactures
 en laine, long-temps avant que cet art fût
 connu en Angleterre, d'où les industrieux
 Flamands tiroient cette utile denrée.

Cause de
 cette prof-
 perité.

Les habitans des Pays-Bas étoient rede-
 vables, en grande partie, de la prospérité
 de leur commerce, à la nature, & à la
 situation de leurs Provinces, qui, placées

au centre de l'Europe, commandent l'entrée & la navigation de plusieurs fleuves de l'Allemagne, sont coupées en tout sens par des rivières, ou des canaux, ou des bras de mer, & semblent également destinées au commerce étranger & domestique, à l'importation & à l'exportation. Cet avantage unique n'auroit cependant pas suffi pour élever les Flamands si fort au-dessus des autres nations Européennes, si la forme de leur Gouvernement civil n'eût encore favorisé leurs opérations. Les plus grands avantages qu'un pays ait reçu de la nature, les plus grandes avances qu'elle ait faites à certains peuples, peuvent être aisément détruits par une autorité ignorante, oppressive ou tyrannique. Une expérience universelle & non démentie, prouve combien il est impossible que les hommes puissent s'appliquer avec activité & succès au commerce, dans les contrées où leur propriété personnelle n'est pas respectée, où les fruits de leur industrie peuvent être saisis par un avide Despote. Heureusement pour les habitans des Pays-Bas, les Souverains de plusieurs de leurs Provinces, hors d'état, à cause de la petite étendue de leurs domaines, d'exécuter aucun plan de tyrannie contre leur peuple, étoient

Liv. III.

1559.

===== en outre plus instruits que ne sembloient le
 Liv. III. permettre ces tems d'ignorance & de barba-
 1559. rie, suivoient & maintenoient ce systême
 de liberté, appuyé sur des loix fondamenta-
 les, & qui, pour diminuer leurs prérogati-
 ves, n'en augmentoit que plus réellement
 leur puissance, puisque les ressources de leurs
 sujets étoient les leurs, & que la prospérité,
 due à leur Gouvernement modéré, ne pou-
 voit s'étendre sur leur peuple, sans réjaillir
 sur eux.

La Souveraineté de ces Provinces florif-
 santes passa de la Maison de Bourgogne
 dans celle d'Autriche, par le mariage de Ma-
 rie fille de Charles le Hardi & seule héri-
 tière de ses domaines, avec Maximilien, fils
 de Frédéric III Empereur d'Allemagne. Ce
 mariage fut proposé, & traité par les Fla-
 mands eux-mêmes, qui, fermement attachés
 aux maximes politiques qui garantissent &
 constituent la liberté, dirigèrent leur Prin-
 cesse dans un choix qui les intéressoit de
 si près.

Louis XI, Roi de France, avoit demandé
 cette Princesse pour son fils le Dauphin, dans
 le tems même où, par la conduite la plus
 mal-adroite, il offensoit grièvement les Etats
 de Flandres en s'emparant de la Picardie,

& de la Bourgogne, comme fiefs du Royaume de France. Cette imprudente démarche & la circonstance de la mort de l'Evêque de Liège, oncle de Marie & partisan de Louis, décidèrent le choix des Flamands. Ils jugèrent sagement que leur liberté seroit plus en sûreté sous le gouvernement de Maximilien, dont les domaines héréditaires étoient peu considérables, & fort éloignés d'eux, que sous celui d'un Prince voisin, aussi puissant que Louis, & qui, dans toute sa conduite, avoit montré tant d'injustice & de cupidité.

Liv. III.

1559.

Les Flamands prouverent combien ils étoient jaloux de leurs privilèges, après le mariage de leur Princesse avec Maximilien, qu'eux-mêmes avoient choisi. Quatre ans après son mariage, Marie mourut, d'une chute de cheval, étant enceinte. Maximilien s'empara du gouvernement sous le nom de tuteur de Philippe son fils. Les Flamands regardèrent cette conduite comme une usurpation de leurs droits & refuserent de lui obéir, jusqu'à ce que les Etats eussent ordonné qu'il fût reconnu gouverneur pour un tems limité, & sous les conditions exigées par eux, & dont il jura l'observation.

Il ne remplit point ses engagements aussi
 Liv. III. exactement que les Flamands l'avoient espéré. Ceux-ci se plaignirent qu'il donnât des
 1559. emplois & des charges aux Bourguignons & aux Allemands : ils ne lui pardonnerent pas sur-tout d'avoir introduit des troupes étrangères dans leurs Provinces , & craignirent qu'il n'eût formé des projets contre leur liberté. Lorsqu'il fut élu Roi des Romains , les soupçons augmentèrent au point , qu'étant entré dans Bruges avec un nombreux cortège , les habitans coururent aux armes , l'entourèrent dans la place , se saisirent de sa personne , & le gardèrent étroitement au château pendant plusieurs mois. Le Pape & l'Empereur s'intéressèrent pour lui faire recouvrer sa liberté , & ne purent l'obtenir qu'il n'eût donné des sûretés aux personnes , qui craignoient d'être recherchées , comme soupçonnées d'avoir conseillé aux habitans de Bruges de s'affurer de leur Gouverneur.

Charles-
 Quint. Les Flamands ne se montrèrent pas moins attentifs à maintenir leur liberté , sous les successeurs de Maximilien. Sous le regne de Charles-Quint son petit fils , les Pays-Bas furent dans un Etat de crise inquiétant : Charles les auroit aisément subjugués , s'il eût voulu user de son pouvoir d'une manière

fi peu généreuse. Son goût pour le despotisme étoit assez connu, il l'avoit suffisamment montré dans son gouvernement d'Espagne & d'Italie, où il foula aux pieds tous les droits des peuples respectés jusqu'alors. Dans plusieurs occasions, ce Prince introduisit des troupes étrangères dans les Pays-Bas, & on assure qu'il songea sérieusement quelquefois à introduire le gouvernement arbitraire, qu'il avoit établi dans ses autres Etats (2).

Mais Charles étoit né dans les Pays-Bas & y avoit passé les jours les plus agréables de sa jeunesse. Il aimoit le peuple de ces contrées, & sur-tout leurs manieres moins fieres, moins réservées que celles des Espagnols, & plus analogues à son caractère. Cet attachement naturel fut renforcé par l'habitude. Les Flamands l'entourerent sans cesse, & obtinrent de lui les places les plus importantes. Il confia le gouvernement de l'Espagne à son précepteur Adrien d'Utrecht, qui, soutenu de son puissant protecteur, parvint ensuite à la Papauté; Charles de Lanoy, gentilhomme Flamand qu'il fit Viceroy de Naples, fut chargé de l'Administration des affaires

Liv. III.

1559.

Son affabilité.

(2) Grotius p. 6.

~~Charles~~ en Italie, pendant beaucoup d'années, avec
 Liv. III. une autorité illimitée : enfin dans toutes les
 1559. guerres que Charles fit en Allemagne ou
 sur les frontieres de la France, il eut la
 plus entiere confiance dans les troupes Fla-
 mandes, montra la plus grande affabilité au
 peuple qui l'environnoit sans cesse, se ren-
 dit accessible, familier, & bannit de sa cour,
 lorsqu'il résidoit dans les Pays-Bas, cette
 vaine étiquette, qui rend si difficile aux
 Princes de savoir s'ils sont aimés, & de
 montrer s'ils le méritent (3).

Les Flamands furent reconnoissans d'une
 conduite si obligeante; & si nous exceptons
 la sédition du peuple de Gand, il n'y eut sous
 son regne, presque aucun trouble dans les
 Pays-Bas. Les Etats le secoururent libéralement
 dans les guerres où il fut presque continuelle-
 ment engagé; & témoignèrent en tout tems
 lui être sincèrement attachés.

Charles auroit voulu inspirer à son fils
 l'affection qu'il ressentoit pour les Flamands.
 Il avoit fait venir Philippe au milieu de cette
 nation, pour l'accoutumer de bonne heure
 à ses mœurs & lui faire adopter ses coutu-

(3) Bentivoglio. p. 4.

mes. Lorsque l'Empereur fut décidé à se retirer du monde, & à abdiquer son autorité entre les mains de son fils, il l'exhorta beaucoup à cultiver l'affection des Flamands, & à les gouverner selon les loix auxquelles ils obéissoient depuis si longtems, & qu'ils chérissent si fortement.

Liv. III.

1559.

Mais Philippe ne suivit point les conseils de son pere. Il n'avoit jamais fait un séjour considérable dans les Pays-Bas & ne pouvoit aimer un Peuple dont les mœurs & les goûts contraisoient absolument avec les siens. On lui avoit inspiré en Espagne, où il avoit été élevé, le respect le plus superstitieux pour le St. Siège, & les idées les plus extravagantes de l'étendue illimitée de la puissance royale. Charles-Quint n'étoit pas moins passionné pour l'autorité arbitraire que son fils; mais son humeur despotique étoit, en quelque maniere, tempérée & retenue par la profonde connoissance qu'il avoit des hommes & des choses; tandis que dans Philippe elle étoit exaltée par une superstition basse, cruelle & sombre.

Contraste
du caractere
de
Philippe
& de celui
de son
pere.

Les Flamands s'étoient apperçus & se plaignoient depuis longtems de la différence de caractère du pere & du fils. Philippe avoit prononcé le serment ordinaire par lequel

Les Flamands se
métoient de
Philippe.

les souverains des Pays-Bas s'engageoient à
 Liv. III. maintenir leurs privilèges. Il avoit fait à
 1559. tous les citoyens les protestations les plus
 fortes d'estime & d'attachement. Mais ils ju-
 gerent de sa disposition à leur égard, plutôt
 par sa conduite que par ses sermens & ses
 protestations. Tant qu'il vécut parmi les Fla-
 mands, ils n'eurent aucun crédit, & nulle
 part à sa confiance. Au mépris de leurs loix
 fondamentales, l'administration des principales
 parties du gouvernement fut confiée à l'évê-
 que d'Arras, qui étoit Bourguignon, ou à
 des ministres Espagnols, tels que Ruy Go-
 mès de Sylva, le Prince d'Eboli, & les Ducs
 d'Albe & de Féria, que les Flamands regar-
 doient comme des ennemis de leur nation,
 & de dangereux satellites du despotisme,
 auquel ils avoient soupçonné, dès le commen-
 cement du regne de Philippe, que ce prince
 aspirait.

Edits con-
 tre les
 Protec-
 tans.

Il ne fut pas longtems à leur donner des
 preuves convainquantes que leurs craintes
 étoient bien fondées, & qu'ils avoient démêlé
 ses intentions, par les mesures dont il se fer-
 vit pour éteindre les nouvelles opinions re-
 ligieuses. Elles avoient pénétré depuis peu dans
 toutes les Provinces, & y avoient été ap-
 portées, en partie par des Marchands étran-

gers.

gers , qui s'étoient venus établir dans ces contrées ; en partie par les troupes Suisses & Allemandes que Charles & Philippe avoient employées dans leurs guerres contre la France ; mais sur-tout par les Protestans Anglois , François & Allemands , qui avoient fui les persécutions qui souilloient leur patrie.

Liv. III.

1559.

Charles , comme nous l'avons dit dans le livre précédent , avoit montré le même zele contre la religion réformée dans les Pays-Bas , que dans l'Allemagne , & publié des édits contre les Protestans , dont plusieurs avoient enduré la mort la plus cruelle (4).

Cette persécution avoit fait fuir un grand nombre de familles , qui s'étoient transportées avec tous leurs biens dans les Etats voisins. Charles fut sensible aux calamités de son peuple , aux représentations que lui fit la régente sa sœur , reine Douairiere de Hongrie , & pensa que sa sévérité pouvoit avoir des conséquences très-dangereuses , &

(4) Il est presque incroyable que le nombre de ceux qu'on envoya au supplice , ait pu monter à 50,000 ; cependant plusieurs historiens l'assurent. Meteren en compte 50,000. Grotius , p. 12. 100,000. Fra-paolo , Lib. V. 50,000.

~~Il~~ dépeupler ce beau pays où il avoit trouvé
Liv. III. tant de ressources.

1559. Mais ces considérations n'eurent aucun pouvoir sur l'esprit de Philippe. Il renouvela les Edits, & ordonna aux gouverneurs & aux magistrats de les exécuter à la rigueur,

Ces édits portoient : que toutes personnes imbuës des nouvelles opinions seroient privées de leurs offices, & dégradées : Que tout homme convaincu d'avoir adopté la doctrine des hérétiques, ou d'avoir assisté à leurs assemblées, périroit par le glaive : que toute femme coupable du même crime seroit enterrée vive. Tels furent les châtimens décernés contre ceux-là mêmes qui se repentoient de leurs erreurs & y renonçoient ; tandis que ceux qui y persistoient, étoient livrés aux flammes. Les citoyens qui accor-
doient un asyle aux hérétiques dans leurs maisons, ou qui, les connoissant, ne s'en rendoient pas dénonciateurs, étoient sujets aux mêmes peines.

L'Inquisition.

Philippe, non content de promulguer & de faire exécuter ces édits atroces, établit un tribunal particulier pour l'extirpation de l'hérésie, qui, bien qu'il ne portât pas le nom d'inquisition, étoit dans son essence l'imitation exacte de cette institution inique.

Plusieurs personnes furent mises en prison sur de simples soupçons, & appliquées à la torture sur les témoignages les plus méprisables. Les accusés n'étoient ni confrontés à leurs accusateurs, ni instruits du crime qui leur étoit imputé. Il étoit défendu aux juges civils de prendre aucune connoissance ultérieure des poursuites pour fait d'hérésie : leur pouvoir ne s'étendoit qu'à faire exécuter les sentences que les inquisiteurs avoient prononcées. Les biens des victimes du fanatisme étoient confisqués, & les délateurs encouragés par l'appas des récompenses & par l'assurance de l'impunité, s'ils étoient coupables eux-mêmes (5).

Il n'est pas surprenant que l'établissement de ce tribunal arbitraire eût inspiré de vives inquiétudes dans les Pays-Bas. Il avoit occasionné des troubles en Espagne même & en Italie, où le peuple ne pouvoit pas, comme en Flandres, réclamer ses droits civils, & se vanter de sa liberté. Plusieurs Catholiques, des plus zélés, s'y étoient fortement opposés. Les Flamands conçurent les craintes les plus terribles d'une telle institution. Ils la

Liv. III.

1559.

(5) Grotius, annales Lib. I.

Liv. III.

1559.

regarderent comme absolument destructive de leur liberté. Ils prévirent la ruine de leur commerce, qui ne pouvoit se soutenir, si les marchands étrangers Protestans pour la plupart, ne trouvoient pas de sûreté parmi eux. D'ailleurs les nouvelles opinions s'étoient propagées dans toutes les Provinces, & l'on ne savoit pas jusqu'où les inquisiteurs étendroient leur pouvoir, & quel nombre de citoyens feroit exposé aux peines décernées, non seulement contre les hérétiques eux-mêmes; mais contre tous ceux qui étoient soupçonnés de les favoriser.

Etablis-
sement de
nouveaux
évêchés.

A ces motifs de mécontentement, Philippe en ajouta un autre, en augmentant le nombre des évêchés, de cinq jusqu'à dix sept, pour suivre la distribution des Provinces. Ces mesures, qui dans d'autres tems n'auroient point offensé, furent universellement désapprouvées. Ce fut sur-tout Granvelle évêque d'Arras qui les conseilla, & les autres ministres du Roi d'Espagne ne se firent pas plus de scrupule que celui-là de convenir, que le but de cet établissement étoit d'avoir en tout tems un nombre suffisant de personnes dans les Pays-Bas, sur le zele desquelles le Roi pût compter, pour l'exacte & rigoureuse exécution de ses édits.

Les nouveaux évêques furent donc regardés comme de vrais inquisiteurs , & leur création passa pour une atteinte aux privilèges des Provinces , & une violation , de la part du Roi , du serment qu'il avoit fait , en recevant la Souveraineté , de conserver les Eglises & leur juridiction dans la situation où il les trouvoit. La principale noblesse , sur-tout , se montra très-contraire à cette innovation ; parce que les conseillers d'état étoient considérablement augmentés , & conséquemment l'influence des anciens membres du Conseil très-diminuée , & la balance du pouvoir précipitée dans les mains du clergé , qui , sans doute , se prêteroit toujours aux volontés despotiques du Souverain. Mais personne ne se plaignit autant que les moines & les abbés , excités à la fois par l'ambition & l'intérêt. Car outre qu'ils se trouvoient obligés de céder la préséance aux évêques , & auroient désormais beaucoup moins de pouvoir dans les assemblées des Etats ; c'étoit d'une partie de leurs revenus que les nouveaux évêchés devoient être dotés. Ils furent donc extrêmement irrités , s'efforcèrent de lier leur intérêt particulier à l'intérêt public , & représentèrent que cette nouvelle érection n'étoit pas moins pernicieuse au pays

Liv. III.

1559.

~~en~~ en général , qu'à leur ordre en particulier (6).
Liv. III.

1559.

Les trou-
pes Espa-
gnoles font
introdui-
res dans
les Pays-
Bas.

A tous les Griefs, ci-dessus énoncés, il vint s'en joindre un non moins important : les Flamands se plaignirent amèrement qu'en pleine paix leurs Provinces fussent remplies de soldats Espagnols. Ils avoient toujours regardé comme un de leurs plus précieux Privileges, le droit, que leur donnoient leurs loix fondamentales, de s'opposer à ce que des troupes étrangères fussent introduites dans les Pays-Bas. Charles avoit, à la vérité, souvent violé cette loi, dans le cours de ses guerres avec la France & les protestans d'Allemagne. Mais, les Flamands éblouis de la gloire, qui presque toujours accompagnoit ses armes, n'avoient pas conçu la même méfiance de ses intentions que de celles de Philippe. Ils ne doutoient point que celui-ci n'eût le projet formé de les réduire sous un gouvernement despotique, & qu'il n'eût différé par ce motif de renvoyer les troupes Espagnoles. Le mécontentement qu'ils en eurent, fut augmenté par la conduite insolente & les vexations de l'avidé soldat, qui

(6) Bentivoglio Lib. I.

furent si insupportables en Zélande , que le peuple refusa de travailler aux digues, disant : Liv. III.
 » qu'il aimoit mieux être submergé par l'o- 1559.
 » cean que de rester en proie à la cruauté
 » & à l'avarice des soldats Espagnols (7). »

Telle étoit la situation des affaires , & la disposition des esprits, lorsque Philippe prêt à partir pour l'Espagne , délibéra sur la personne à laquelle il pouvoit confier le gouvernement des Pays-Bas.

Il balança quelque temps entre Christine La Du-
 Duchesse de Lorraine , sa cousine , & Mar- chesse de
 guerite Duchesse de Parme, fille naturelle Parme est
nommée
régente.
 du dernier Empereur. La premiere s'étoit distinguée par sa prudence dans le gouvernement de la Lorraine , après la mort de son mari ; & avoit acquis depuis peu une grande réputation d'habileté par ses négociations au sujet de la paix signée à Câteau-cambresis. Les Flamands connoissoient le caractère de cette Princesse , à raison de leur voisinage de la Lorraine ; ils avoient gémi sous le poids de la guerre avec la France , & com-

(7) Ces soldats ne furent renvoyés que l'année suivante, quand Philippe eut besoin d'eux ailleurs. Reidanus p. 5. Meursii Auriacus : presque au commencement.

mençoient à goûter avec reconnoissance les
 Liv. III. fruits d'une paix, dont ils se croyoient en
 1559. partie redevables à la sagesse de Christine :
 c'eut été condescendre à leurs désirs que de
 lui confier le gouvernement de leur pays.
 Mais de bonnes raisons décidèrent Philippe
 à donner la préférence à la Duchesse de Parme. Les Ducs de Lorraine étoient, en quelque
 forte, dépendans par leur situation, des Rois
 de France, au lieu que le Duché de Parme
 étoit environné des domaines que le Roi d'Espagne possédoit en Italie : le Duc & la Duchesse de Parme consentoient d'ailleurs à
 envoyer à la Cour d'Espagne leur fils Alexandre Farnese, depuis si fameux, sous le pré-
 texte de l'y faire élever ; mais, dans le fait,
 pour donner à Philippe une caution de la fi-
 délité avec laquelle la Duchesse exécuteroit
 ses ordres dans son gouvernement des Pays-
 Bas (8).

Le Roi d'Espagne n'avoit pas intention de
 retourner si-tôt en Flandre. Il jugea donc à
 propos de convoquer avant son départ les
 États, qui, en conséquence, se tinrent à
 Gand. Il assista, accompagné de la nouvelle

(8) Bentivoglio.

régente , à l'ouverture de cette assemblée ,
 & , comme il ne favoit pas la langue du
 pays , l'Evêque d'Arras parla aux députés en
 son nom. Liv. III.
1559.

Il leur annonça d'abord le départ du Roi
 & les raisons qui l'appelloient en Espagne.
 Il s'étendit sur l'affection que ce Prince por-
 toit à ses sujets Flamands , à qui sa famille
 étoit si redevable de sa puissance & de sa
 gloire. Philippe espéroit que ses affaires ne
 nécessiteroient pas long-temps son absence ;
 mais au cas que cela fût , il promettoit d'en-
 voyer son fils résider dans les Pays-Bas. En
 attendant , il exhortoit vivement les états à
 s'efforcer de conserver la tranquillité publi-
 que , & les assuroit que rien n'étoit plus
 propre à ce but que l'extirpation entière de
 l'hérésie , qui revolte également ses sectaires
 contre toutes les autorités , celle de Dieu &
 celle des légitimes Souverains. Les Etats
 devoient donc maintenir avec zèle la pureté
 de leur ancienne foi , & faire exécuter rigi-
 dement les nouveaux édits. Le Roi ne dou-
 toit pas qu'en cela , comme en toutes autres
 mesures , ils ne concourussent volontiers avec
 la Duchesse de Parme , qu'il établissoit régen-
 te en son absence. Il quittoit les Pays-Bas ,
 pénétré d'une profonde reconnoissance pour

Discours
de l'Evê-
que d'Ar-
ras aux
Etats.

l'attachement de ses fideles sujets , renverroit
 Liv. III. au plutôt les troupes étrangères , & délivre-
 1559. roit le peuple de toutes les charges que ses
 besoins l'avoient forcé d'imposer. (9).

La réponse des Etats contenoit des assurances générales d'attachement & de zele ; mais , avant même que l'assemblée fut dissoute , Philippe s'aperçut que les députés étoient loin d'être satisfaits d'aucune partie de son administration. Ils s'étoient attendus que les troupes seroient immédiatement renvoyées en Espagne , & ne pouvoient imaginer d'autre raison de les retenir plus long-temps que celle qui les remplissoit de terreur. Le soupçon que l'inquisition étoit au moment d'être établie dans leurs provinces , leur caufoit une inquiétude déchirante : quelques députés même , déclarerent ouvertement que les Pays-Bas n'avoient jamais été accoutumés à un tribunal si sévere , que le peuple trembloit au nom seul d'inquisition & fuiroit aux extrémités les plus reculées de la terre , plutôt que de s'y soumettre ; Que ce n'étoit point par le fer & par le feu , mais par des remedes plus humains & plus doux que le

mal dont on se plaignoit devoit être guéri ; Liv. III.
 que comme chaque individu avoit une conf- 1559.
 titution physique qui lui étoit particuliere ,
 de même chaque nation avoit un caractère
 distinct ; que ce qui pouvoit être con-
 venable à l'Espagne ou à l'Italie , produiroit
 les plus mauvais effets dans les Pays-Bas ;
 & qu'en général les nations du midi pouvoient
 se trouver heureuses sous un Gouvernement
 dont l'arbitraire & la rigueur rendroient celles
 du nord très-misérables. (10).

Les députés qui adresserent ces représen- Philippe
se refuse
aux de-
mandes
des États.
 tations à Philippe , le supplierent de révo-
 quer , ou du moins de modérer ses édits.
 Mais il fut inexorable , & répondit à un de
 ses Ministres , qui lui représentoit , qu'en les
 soutenant , avec trop d'opiniâtreté , on ré-
 pandroit le germe de la rebellion , & l'on
 risqueroit de perdre ces provinces : *qu'il ai-*
moit mieux n'être point Roi , que d'avoir des
hérétiques pour sujets. (11).

Il ne faut pas s'étonner des refus de ce

(10) Bentivoglio Lib. I.

[11] Ch' egli voleva più tosto restare senza
 regni , che possederli con herefia. Bentivoglio
 p. 10.

Prince. L'intolérance & la superstition étoient
 Liv. III. sa religion. Le caractère de son esprit natu-
 1559. rellement fier & sévère ne lui permettoit
 pas de revenir sur ses premiers ordres. Son
 orgueil auroit été blessé d'accorder ce qu'il
 avoit juré plusieurs fois de n'accorder ja-
 mais : ses engagemens avec le Pape étoient
 un nouveau lien ; car il avoit fait serment
 de dévouer son regne à la défense de la foi
 Romaine & à l'extirpation de l'hérésie. Mais
 sur-tout la soif du despotisme lui inspiroit
 une opiniâtreté invincible. Les libertés re-
 clamées par les Protestans en matière de ré-
 ligion lui paroissoient totalement incompati-
 bles avec ses principes sur les droits de l'au-
 torité. Philippe forma donc la résolution in-
 variable de faire exécuter ses édits avec la
 plus extrême rigueur. Il se montra égale-
 ment inflexible au sujet de la création des
 nouveaux évêques , & ne voulut pas davan-
 tage consentir au renvoi des troupes Espa-
 gnoles. Afin cependant d'adoucir la haine
 qu'inspiroient ses refus , il offrit le comman-
 dement de ses troupes au Prince d'Orange
 & au Comte d'Egmont , les deux gentils-
 hommes Flamands les plus habiles & les
 plus aimés de leurs concitovens. Il avoit
 donné au premier le gouvernement de la

Hollande, de la Zélande & d'Utrecht, & au second celui de l'Artois & de la Flandre. Ils refuserent l'un & l'autre l'offre qui leur fut faite & eurent le courage de déclarer, qu'ils regardoient le séjour des troupes dans les Pays-Bas, depuis la paix faite avec la France, comme une violation manifeste des loix fondamentales, & une atteinte à la constitution.

Liv. III.

1559.

Le Comte d'Egmont descendoit des Ducs de Gueldres, & étoit un des Gentils-hommes les plus accomplis des Pays-Bas. Les victoires de St. Quentin & de Gravelines, qui lui avoient acquis une gloire immortelle, lui donnoient un juste espoir aux plus magnifiques récompenses.

Le Comte d'Egmont.

Le Prince d'Orange, si connu dans l'histoire sous le nom de Guillaume I. étoit le représentant de l'ancienne & illustre Maison de Nassau, issue d'Allemagne. Ses ancêtres, l'un desquels avoit été Empereur, lui avoient laissé de riches possessions dans les Pays-Bas, & il avoit succédé en 1544. à la principauté d'Orange, en vertu du testament de René de Nassau & de Chalons son cousin germain. Depuis cette époque l'Empereur le tint toujours près de sa personne, & découvrit, de bonne heure en lui, tous ces ta-

Guillaume I. Prince d'Orange.

Liv. III. 1559. **lens** extraordinaires , qui le rendirent dans la suite un des plus illustres personnages de son siècle & d'aucun autre. Le Comte d'Egmont & Guillaume avoient aspiré à la régence , & quelques auteurs attribuent le refus qu'ils firent du commandement des troupes au ressentiment qu'ils eurent de voir leur attente trompée (12). Le Prince d'Orange après avoir renoncé à ses prétentions personnelles , avoit témoigné qu'il désiroit que la régence fût donnée à la Duchesse de Lorraine , & ce fut une raison de plus pour Philippe & ses Ministres de nommer à cette place la Duchesse de Parme. Non contents de le contrarier en ceci , ils traversèrent la négociation d'un mariage qu'il traitoit avec une des Princesses de Lorraine & qu'il avoit l'espoir de faire réussir ; sous le prétexte , disoit-on , qu'une alliance si étroite avec une famille puissante , augmenteroit trop un pouvoir qui ne pouvoit être que dangereux dans des mains si suspectes.

Raisons
de l'aver-
sion de
Philippe
pour ce
Prince.

Il ne paroît cependant pas qu'avant l'assemblée des Etats, Philippe eût aucune raison sérieuse de se plaindre de la conduite de

(12) Ferreras, Tom. IX. Grotius p. 4. 9.

Guillaume : on ne trouve dans les hiftoriens qu'une feule circonftance qui pût motiver fes foupçons. Le Prince d'Orange ayant été envoyé en France comme un des otages pour l'exécution du traité de Câteau-Cambresis, découvrit le projet concerté entre le Roi d'Efpagne & celui de France pour la deftruction du parti proteftant, & en avertit ceux de fes amis des Pays-Bas, qui avoient embraffé la religion Réformée. Dès ce moment le Roi cefla de le traiter avec confiance. (13).

Liv. III.

1559.

Mais nous trouvons encore une raifon plus fatifaisante de l'éloignement de Philippe, pour le Prince d'Orange, dans la jalousie de Granvelle & des Miniftres Efpagnols. Dès fa plus tendre jeunefle Guillaume avoit été le favori principal du dernier Empereur, qui lui avoit donné en toute occafion des preuves diftinguées de fon attachement. Charles l'admettoit à fes Confeils les plus fecrets & avoit avoué plufieurs fois, que le Prince, à peine dans l'âge de l'adolefcence, lui avoit fouvent fuggéré des expédiens très-utiles.

[13] Bentivoglio, p. 6. de Thou, Tom. I. Lib. XXII, Sect. 10.

Guillaume étoit dans sa 23^e. année lorsque
 Liv. III. Charles abdiqua ; cependant il avoit déjà
 1559. reçu plusieurs preuves publiques de l'estime
 de l'Empereur. Sans parler du choix qu'il fit
 du Prince d'Orange , pour l'assister dans cette
 auguste assemblée , où il résigna sa Souve-
 raineté entre les mains de son fils , ou de
 la préférence qu'il lui donna sur tous les
 autres courtisans , pour porter la couronne
 Impériale à son frere Ferdinand , il lui avoit
 donné le commandement en chef de son ar-
 mée , en l'absence du Duc de Savoie. En-
 vain lui représenta-t-on qu'il étoit imprudent
 d'opposer un jeune homme de 22 ans à des
 généraux François consommés , tels que le
 Duc de Nevers ou l'Amiral de Coligni ;
 Charles persista dans son choix , & n'eut
 pas lieu de s'en repentir dans la suite ; puis-
 que non-seulement les troupes Espagnoles ne
 reçurent pas sous les ordres du jeune Guil-
 laume le moindre échec ; mais encore que
 ce Prince fortifia Charlemont & Philippe-
 ville , & couvrit ainsi la frontiere des Pays-
 Bas , contre les vigoureux efforts des enne-
 mis. Cet extrême attachement , que Guillaume
 avoit inspiré à l'Empereur , fut la véritable
 cause de la froideur que Philippe lui témoigna.
 Granvelle & les Ministres Espagnols , jaloux

de sa grandeur naissante, entretenrent l'aver-
 sion du Roi , exciterent sa méfiance , & ne
 manquèrent aucune occasion de peindre avec
 des couleurs odieuses le caractère & les pro-
 jets de leur rival. Philippe fut confirmé dans
 ses soupçons par le refus que Guillaume fit
 du commandement de ses troupes ; & par
 la même raison , le Comte d'Egmont lui pa-
 rut , aussi bien que le premier , un obstacle
 à ses projets despotiques , loin d'en pouvoir
 être l'exécuteur.

Liv. III.

1559.

Il ne voulut cependant point les aigrir en-
 core. Il les laissa en possession des différens
 gouvernemens , dont ils étoient pourvus , &
 ne leur interdit pas l'entrée du conseil d'état.
 Il sentoît que leur mérite leur donnoit un
 droit réel à ces places & à ces honneurs :
 il savoit ce que ces chefs de la Noblesse
 Flamande pouvoient sur le peuple , & ne
 pouvoit pas se déguiser à lui-même qu'ils
 n'étoient coupables d'aucun crime , qui pût
 l'autoriser à les priver de leurs emplois ; puis-
 que , lors même que leur conduite lui avoit
 déplu davantage , ils n'avoient usé que de ces
 droits que les loix fondamentales donnoient
 à tout habitant des Pays-Bas.

Mais quoique Philippe ne jugeât pas à
 propos de les dépouiller de leurs places , il

===== résolut fermement de leur ôter le pouvoir
 Liv. III. de nuire à l'exécution de ses desseins. Il
 1559. laissa pour principal conseiller à la régente,
 l'évêque d'Arras, dont les vues s'accordoient
 parfaitement avec les siennes, & en qui il
 voulut, en conséquence, que la Duchesse de
 Parme eût une confiance sans bornes.

L'Evêque
 d'Arras.

Antoine Perrenot, Evêque d'Arras, si bien
 connu dans l'histoire des Pays-Bas, sous le
 nom de Cardinal de Granvelle, étoit fils du
 fameux Chancelier de ce nom, à qui le der-
 nier Empereur avoit confié depuis plusieurs
 années la direction des affaires les plus im-
 portantes. Son fils reçut l'éducation d'un
 homme qu'on destine au ministère; & Char-
 les-Quint l'avoit chargé depuis quelques an-
 nées des négociations les plus sérieuses & les
 plus délicates. Il avoit de grands talens, &
 sur-tout étoit distingué par son éloquence, son
 adresse, & son activité. Cependant il étoit
 très-odieux aux Flamands qui le regardoient
 comme le principal auteur de leurs maux.
 Granvelle avoit puisé à la cour de Charles
 & à celle de Philippe des principes qui con-
 venoient peut-être au ministre d'un despote,
 mais qui le rendoient absolument incapable
 de réussir dans les Pays-Bas, où l'autorité
 Souveraine étoit très-limitée par les loix. Il

étoit naturellement fier, vain, emporté, affectoit avec ostentation le grand crédit, dont il jouissoit auprès du Roi; en un mot, il avoit dégoûté beaucoup de ses partisans & enflammé le ressentiment de ses ennemis, par sa conduite impérieuse & intéressée. Il haïssoit sur-tout les principaux Nobles, & dans le cours de son Ministère, il avoit toujours blessé leurs intérêts les plus chers, & contrarié leur ambition & leurs projets. (14).

On ne pouvoit pas raisonnablement espérer qu'une administration confiée à un homme aussi généralement haï, pût être douce & prospère. Tant que Philippe fut présent, les grands furent contenus par la terreur qu'il leur inspiroit. Mais l'absence du Roi ne leur eut pas plutôt rendu quelque liberté, qu'ils firent éclater leur humeur avec une violence qui entraîna les conséquences les plus sérieuses & les suites les plus importantes.

(14) Bentivoglio & Strada & Dom. L'Evêque Tom. I.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECONDE,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIEME.

PHILIPPE mit à la voile le 20 d'Août 1559.
Liv. IV. suivi d'une flotte d'environ soixante & dix
1559. vaisseaux, & arriva à Laredo dans la Pro-
Arrivée vince de Biscaye, le 29, sans accident. A
de Philip- peine étoit-il débarqué qu'il s'éleva une tem-
pe en Es- pête terrible qui détruisit une partie de sa
pagne. flotte. Il périt environ mille hommes; & une
magnifique collection de tableaux, de statues,
& d'autres ouvrages précieux, que Charles
avoit amassée pendant quarante ans en Alle-
magne, en Italie & en Flandre, fut perdue.
Philippe, animé du même esprit, qui lui

fuggéra, après la victoire de St. Quentin, Liv. IV.
 l'idée de consacrer une Eglise à St. Laurent, 1559.
 crut qu'il ne pouvoit en cette occasion mieux
 témoigner à Dieu sa reconnoissance, pour la
 bonté qu'il avoit eue de le conserver, qu'en
 déclarant publiquement la résolution qu'il
 avoit formée, d'employer sa vie à la défense
 de la foi Catholique, & à l'extirpation de
 l'hérésie. (1).

Les Espagnols n'avoient pas joui depuis Joie des
Espagnols
à cette oc-
casion.
 plusieurs années de la présence de leur Sou-
 verain : l'arrivée de Philippe causa une joie
 universelle dans tout le Royaume. Son ad-
 ministration, avant son mariage avec la Reine
 d'Angleterre, lui avoit acquis l'estime géné-
 rale, & il étoit plus respecté que jamais,
 à cause des succès éclatans qu'il avoit eus
 contre la France, & de la modération qu'il
 avoit montrée dans le traité de Câteau-Cam-
 bresis.

Les témoignages d'affection des Espagnols Attache-
ment de
Philippe
pour les
Espagnols
 furent d'autant plus vifs, qu'ils savoient bien
 que leur Roi leur étoit plus attaché qu'à au-
 cuns autres de ses sujets, bien que sa phi-
 sionomie austère, & sa réserve continuelle

(1) Fra-paolo, Lib. V. p. 417.

————— liv. IV. 1559. laiffaffent rarement démêler fes différentes paffions. Malgré fa profonde diffimulation, Perfonne ne doutoit de la préférence qu'il donnoit à l'Efpagne, & l'on croyoit généralement qu'il y fixeroit fa réfidence perpétuelle. Ses mœurs & fon caractère ne pouvoient plaire qu'aux Efpagnols; il ne parloit avec facilité aucune autre langue que la leur; & il étoit loin d'avoir cette activité qui déterminoit fi rapidement Charles-Quint à entreprendre tant de voyages dans les différens états fousmis à fa puiffance. Les Pays-Bas n'avoient pas pour le fils les agrémens qu'ils avoient eus pour le pere; & Philippe ne leur pardonna jamais cette conftitution qui reftreignoit fon autorité.

Au commencement du Regne de Charles, l'Efpagne étoit un des Etats les plus libres de l'Europe. Les nobles furent fi humiliés & leur pouvoir fi affoibli, fous l'arbitraire mais vigoureuſe adminiftration du Cardinal Ximènes, que l'entreprise mal concertée que les Caſtillans firent quelques années après pour affurer leurs droits, ne ſervit qu'à augmenter la prérogative royale, qu'ils avoient voulu limiter, & à mettre les aſſemblées nationales dans une entière dépendance du Roi. Les Arragonois jouiſſoient encore de leurs pri-

vilèges; mais il y avoit peu d'apparence Liv. IV.
 qu'ils se hazardassent jamais à contredire la 1559.
 volonté d'un maître, qui avoit des ressources
 inépuisables, & qui pouvoit, s'il le vouloit,
 se servir des Castillans mêmes, leurs con-
 citoyens, pour les subjuguier. L'exercice ab-
 solu & non contredit, que l'Inquisition avoit
 en Espagne, décida sur-tout la préférence que
 Philippe donna à ce Royaume pour y faire
 sa demeure; tant il trouva ce tribunal selon
 son cœur, tant il conçut l'espoir d'arrêter par
 son moyen les progrès de l'hérésie.

L'Inquisition fut de tout tems & dans tous De l'In-
 les pays le bouclier de la superstition, quoi- quisition.
 qu'elle n'en eût pas été la mere. Elle avoit
 été introduite, un siècle environ avant le
 période dont nous écrivons l'histoire, par
 Ferdinand & Isabelle. Le principal but de cet
 établissement fut d'empêcher les Juifs ou les
 maures, qu'on avoit convertis, ou qu'on
 prétendoit avoir convertis, de retomber dans
 leurs erreurs, & de les en punir. La juridiction
 de ce tribunal ne fut pas limitée aux Juifs &
 aux infideles; mais elle s'étendit à tous ceux
 dont les pratiques ou les opinions religieuses
 différoient de la croyance Romaine. Il y eut
 dix-huit cours d'Inquisition dans les Royaumes
 unis de Castille & d'Arragon; chacune des-

==
 Liv. IV. 1559. quelles eut ses conseillers nommés Inquisiteurs Apostoliques, ses Secrétaires, ses Ser-gens & autres Officiers. Outre tous ces satellites, vingt mille *Familiers* furent répandus dans tout le Royaume, qui, tantôt espions, tantôt délateurs, tantôt Sbi-res furent chargés de s'affurer de toutes les personnes soupçonnées, & de les jeter, d'après leur examen dans les cachots du St. Office. Beaucoup de citoyens furent arrêtés par ces Familiers, sur de simples soupçons, & contre toutes les formes & les règles établies par les loix, mis à la torture, jugés & condamnés par les Inquisiteurs, sans avoir été confrontés, soit avec leurs accusateurs, soit avec les témoins sur la déposition desquels leur arrêt étoit prononcé. Les châtimens infligés étoient plus ou moins terribles, suivant l'humeur & le caprice des juges. Leurs misérables victimes étoient au gré du zèle ou du fanatisme des Inquisiteurs, étranglées, ou livrées aux flammes, ou chargées de chaînes & renfermées pour le reste de leur vie. Leurs biens étoient confisqués, & leurs familles notées d'infamie. (2).

Il n'est pas douteux que cette institution

(2) Mariana Lib. XXIV. c. XVI. p. 137.

ne fut très-bien calculée pour établir dans le Royaume l'uniformité de religion; mais elle Liv. IV.
 étoit plus propre encore à détruire les dou- 1559.
 ceurs de la vie sociale, à bannir toute li-
 berté de paroles & de pensées, à frapper les
 esprits de terreur, à introduire enfin l'escla-
 vage le plus intolérable, en avilissant tous
 les citoyens, de quelque Etat qu'ils fussent,
 asservis à l'autorité des prêtres, dont l'in-
 tégrité, eût-elle été même plus grande que
 celle des autres hommes, tandis qu'elle l'est
 moins, pour l'ordinaire, devoit être corrom-
 pue par l'autorité sans bornes, dont on leur
 accordoit l'exercice.

Les Espagnols, eux-mêmes, regarderent
 l'Inquisition comme un tribunal très-inique,
 (3) au tems où elle fut établie. Mais ils
 n'avoient point encore éprouvé quel fléau
 elle pourroit devenir dans la suite, & ne la
 considéroient que comme le châtiment des
 Juifs & des infideles. Ils ne firent donc que
 murmurer, jusqu'à ce que la verge de fer
 étant tout-à-fait appesantie sur leur tête, les
 plaintes les plus secretes devinrent dange-
 reuses, & souvent funestes à ceux qui osoient
 les proférer.

[3) Mariana,
 Tome I.

Liv. IV. Cette institution farouche influa visiblement sur les mœurs du peuple ; & la réserve , la méfiance , la jalousie devinrent le caractère distinctif des Espagnols. L'Inquisition protégea & perpétua le regne de l'ignorance & de la superstition. Elle enflamma le fanatisme religieux , offrit dans l'exécution de ses décrets , les spectacles les plus atroces , familiarisa les yeux du peuple avec le sang , & nourrit en lui cet esprit féroce qu'il déploya dans l'Amérique & les Pays-Bas , par des forfaits , qui ont imprimé une flétrissure éternelle au nom Espagnol.

Effets de
cet éta-
blissement
sur le ca-
ractère du
peuple.

Mais ces considérations n'étoient point à la portée de Philippe ; & quand on les lui auroit suggérées , elles n'auroient eu aucune influence sur sa conduite. Il s'étoit abreuvé de ce venin fanatique & contagieux qui donna naissance à l'Inquisition ; les hérétiques étoient à ses yeux les plus odieux des scélérats , & il regarda tout ce qui pouvoit détacher ses peuples des superstitions Romaines , comme la plus horrible calamité qui les pût affliger. Il se promit donc d'aider les Inquisiteurs de tout son pouvoir , & les exhorta d'user eux-mêmes de la plus infatigable activité dans l'exercice de leurs charges.

Leur zele répondit à l'ardeur dont leur

Souverain étoit enflammé. Mais l'esprit d'innovation étoit tel dans ce siècle, & la force de la Vérité si irrésistible, que les opinions des réformés avoient pénétré même en Espagne, & étoient ouvertement embrassées par un grand nombre de personnes des deux sexes, parmi lesquelles on comptoit des prêtres & des religieuses. Liv. IV.
1559.

L'Archevêque de Toledé, même, Barthélemi-di-Caranza-y-Miranda fut soupçonné de pencher pour les novateurs, à cause de certaines propositions qu'il avança dans un catéchisme publié dans son diocèse. Les Inquisiteurs instruisirent le Roi de leurs soupçons & le consulterent sur la conduite qu'ils devoient tenir. Caranza étoit universellement respecté comme un des plus vertueux & des plus savans Prélats d'Espagne. Philippe l'appella en Angleterre, lorsqu'il n'étoit encore que Provincial de l'ordre des Dominicains; parce qu'il le regardoit comme très-propre à accélérer dans ce Royaume le rétablissement de la religion Romaine. Il y travailla avec tant de zèle, que le Roi, qui conçut une haute idée de sa ferveur & de ses talens, le fit primat d'Espagne en 1557; & sa première fonction dans cette haute dignité, fut d'administrer les secours spirituels à Charles- Caranza
Archevê-
que de
Toledé,

1559. Quint dans sa dernière maladie. Mais du
 Liv. IV. moment où l'on suscita les opinions de Caranza, son mérite, ses services & ses vertus furent oubliés. Philippe, qui étoit alors dans les Pays-Bas, écrivit aux Inquisiteurs, qu'il falloit, sans hésiter, procéder contre l'Archevêque, comme contre tout autre coupable ; & qu'il ne prétendoit pas que son fils, même, fut épargné, s'il étoit convaincu d'hérésie. Caranza fut en conséquence traîné dans les prisons, & ses revenus furent arrêtés. Les propositions de son Catéchisme, qui avoient donné de l'ombrage aux Inquisiteurs, étoient sujettes à discussion, même parmi les Catholiques. Cependant il est probable que l'Archevêque de Tolède eût été condamné, si le Pape ne se fût interposé & n'eut réclamé le droit exclusif de le juger. Philippe jaloux de l'honneur du St. Office, auquel il n'auroit pas voulu qu'aucune autorité pût prescrire des bornes, s'efforça d'engager le Souverain Pontife à se désister de sa prétention ; mais enfin le Roi céda, & Caranza, après avoir languï en prison six ans & sept mois, fut transféré à Rome, où on lui rendit la liberté ; mais il mourut peu de semaines après (4).

(4) Ferreras ann. 1559 & 1576. Campana ann. 1559. Miniana Lib. V. c. XI.

Il y eut un Auto-da-fé à Valladolid avant l'arrivée de Philippe. Un grand nombre de protestans fut livré aux flammes, & il resta dans les prisons plus de trente personnes, destinées au même supplice.

Liv. IV.

1559.

Auto-da-fé
à Vallado-
lid.

Philippe, empressé de donner sans délai des preuves publiques de l'horreur que lui inspiroient les hérétiques, voulut que les Inquisiteurs fixassent le jour de l'exécution & résolut d'y assister. Cette solennité sanginaire, qui révolte l'humanité & répugne plus au véritable esprit de la religion chrétienne que les plus abominables sacrifices, dont les annales payennes nous aient conservé la mémoire, fut célébrée avec toute la pompe & l'éclat qu'y purent donner les Inquisiteurs; & Philippe accompagné de son fils Don Carlos & de sa sœur; entouré de ses courtisans & de ses gardes, s'assit vis-à-vis de ces victimes infortunées. Après avoir entendu un Sermon de l'Evêque de Zamora, il se leva, & ayant tiré son épée comme un signe de son dévouement à la défense de la foi, il voulut faire, entre les mains de l'Inquisiteur général, le serment de soutenir l'Inquisition & ses ministres, contre les hérétiques, ou apostats, ou tous autres qui entreprendroient de s'opposer à l'exercice

Philippe
y assiste.

===== de son autorité, & de forcer tous ses sujets
Liv. IV. d'obéir aux décrets de ce tribunal.

1559. Parmi les protestans condamnés, il y avoit un gentilhomme nommé Don Carlos de Sessa, qui dans le moment où on le conduisoit au poteau, s'écria en adressant la parole à Philippe : *Et toi aussi, ô Roi, tu peux être témoin des tourmens de tes sujets ! sauves-nous de cette cruelle mort ; nous ne la méritons pas.* NON, répliqua ce Prince, du ton le plus farouche, JE DRESSEROIS MOI-MÊME LE BUCHER DE MON PROPRE FILS, S'IL ÉTOIT AUSSI CRIMINEL QUE TOI (5). Après ces paroles forcenées, il contempla l'horrible spectacle dont il ne rougissoit pas d'être témoin, avec un maintien qui dévoiloit toute sa férocité.

Ces suplices affreux & la sévère attention que l'on apporta à prévenir l'introduction des livres Luthériens, produisirent bientôt l'effet qu'on en attendoit. On fit un second Auto-da-fé (6), où environ cinquante protestans furent suppliciés. Les autres, s'il en

(5) Jo traen lenna para quemar a mi hijo, a fuere tan malo como vos. Cabrera, Lib. V. c. III. Miniana, L. V. c. XI.

(6) Dans Seville.

restoit encore, déguisèrent leurs sentimens ou se refugierent dans les pays étrangers. (7). Liv. IV.

Philippe s'appliqua ensuite à régler le Gouvernement civil du Royaume, & suivant les historiens Espagnols, il montra beaucoup de prudence & de sagacité dans le choix de ses ministres & des gouverneurs qu'il nomma aux villes & aux provinces. L'on assure, qu'outre les informations qu'il prenoit sur chacun des sujets auxquels il destinoit les places avant que de les leur accorder, il notoit encore pour son propre usage les différentes qualités de chacun. (8). 1559.

Son goût le portoit à ces détails, & toute son attention eut été dirigée vers l'administration intérieure, s'il n'eût pas été contraint de se précautionner contre les hostilités du Grand Seigneur & des Corsaires de Barbarie.

L'Empire Ottoman étoit au plus haut degré de sa gloire. Soliman, le plus grand & le plus éclairé des Sultans, le gouvernoit alors & avoit reculé les limites de ses Etats en Perse, en Hongrie, en Afrique. Il avoit

Le grand
Seigneur.

(7) Mariana, Lib. V. c. XI.

(8) Ibidem.

1559. **Liv. IV.** chassé les Chevaliers de St. Jean, de l'Isle de Rhodes, qui jusques-là avoit passé pour imprenable; dépouillé les Vénitiens d'une grande partie de leur territoire; ravagé les côtes d'Italie & d'Espagne, enfin l'Europe étoit remplie de la terreur de son nom, & d'admiration pour ses exploits. Lors de la concurrence de Philippe avec Ferdinand de Hongrie pour la couronne Impériale, Soliman regarda les Princes de la Maison d'Autriche comme ses rivaux. Il avoit secouru François Premier contre l'Empereur, & Henri II. de France contre Charles-Quint & son fils; & dans la dernière guerre, quoique sa flotte arrêtée par quelques malheureux hazards ne fût pas arrivée à tems pour agir de concert avec celle de France, elle débarqua sous les ordres de l'Amiral Pialy, des troupes en Italie & dans les Isles de Pro-cita & de Minorque, passa au fil de l'épée un grand nombre d'habitans, & en emmena plusieurs centaines en esclavage. (9).

Philippe avoit beaucoup à craindre d'un ennemi si puissant & si entreprenant; mais il crut qu'il étoit contraire au caractère de

(9) Ferreras, ann. 1558.

protecteur de l'Eglise, auquel il aspirait, d'en-
 trer en aucune alliance avec un Prince, Liv. IV.
 qui étoit l'ennemi déclaré & irréconciliable 1559.
 de la chrétienté. Loin donc de lui proposer
 aucun accommodement, il donna des ordres
 pour mettre les côtes d'Espagne & d'Italie
 en état de défense, dans la crainte que Soli-
 man ne terminât ses autres affaires, pour
 renouveler contre lui ses hostilités.

Mais le Roi d'Espagne avoit une inquié-
 tude plus directe encore, à l'occasion des Corfaires
de Barba-
rie.
 Corfaires des côtes d'Afrique, plus formida-
 bles que jamais par la protection de Soliman,
 qu'ils avoient reconnu pour leur souverain.
 Ces pirates étoient des Turcs, des Arabes,
 des Negres, des Maures; en partie Africains,
 en partie expulsés d'Espagne par Ferdinand
 & Isabelle. Leurs mœurs étoient barbares,
 leur audace extrême, & leur fanatisme pour
 la religion Mahométane excessif. Ennemis
 déclarés de presque toutes les puissances Chré-
 tiennes, ils étoient encore plus animés con-
 tre les Espagnols qui les avoient souvent at-
 taqués dans leurs forteresses, & qui avoient
 traité avec la plus grande inhumanité les
 Maures & les Mahométans leurs freres. Ces
 Barbares avoient souvent pris de cruelles
 revanches sous les ordres de Horruch &

d'Airadin Barberouffe. Leur principale flotte
 Liv. IV. étoit alors commandée par un célèbre pirate
 1559. nommé Dragut, le Barberouffe de son temps,
 égal en talens à ces deux freres, que des
 exploits si étonnans avoient distingués,

Dragut. Né dans un petit village de la Natolie,
 voisin de l'Isle de Rhodes, dans la dernière
 classe de la société, Dragut s'étoit dans sa
 jeunesse engagé à bord d'une Galere Turque,
 & y avoit servi plusieurs années en qualité
 de Matelot. Il donna dans ce vil emploi des
 preuves étonnantes d'intelligence. Cependant
 il sembla long-temps gouverné par une pas-
 sion fort opposée à cette ambition, compagne
 ordinaire du génie. Il paroissoit ne penser
 qu'à s'enrichir; mais sitôt qu'il eut amassé
 quelque argent, il acheta une galere & com-
 mença pour son compte le hazardeux métier
 de pirate, dans lequel il se rendit bientôt
 remarquable par son habileté nautique, sa
 connoissance des mers & son intrepidité. Ses
 talens ne furent pas long-temps inconnus à
 Airadin Barberouffe qui étoit alors Grand
 Amiral de Soliman & qui reçut volontiers
 Dragut à son service, le fit son Lieutenant,
 & lui donna le commandement de douze de
 ses vaisseaux de guerre. Dragut fit, avec
 cette flotte, des maux incroyables à toutes

les nations Européennes qui navigeoient sur la Méditerranée. Les François seuls échappèrent à ses brigandages, à raison de leur alliance avec l'Empereur Turc. Aucune saison ne l'arrêtoit ; à peine laissoit-il passer un seul vaisseau Espagnol ou Italien ; & quand il n'avoit pas un nombre suffisant de prises, il faisoit une incursion soudaine sur les côtes d'Espagne & d'Italie, pilloit les pays, enlevoit un grand nombre d'habitans, & les réduisoit en esclavage. Il fut presque toujours heureux dans ses descentes ; mais en 1541, ayant débarqué dans une petite Baie de l'Isle de Corse, ses gens s'écarterent le long de la côte, & s'occupèrent à amasser du butin. Don Juan Doria, neveu de l'illustre André Doria, vint à lui avec des forces supérieures, prit neuf de ses vaisseaux, & força le redoutable Dragut à se rendre. Lorsqu'il se vit sur la galère de son ennemi, il ne put contenir l'indignation que lui inspiroit son malheur, & s'écria : *Faut-il que je sois ainsi chargé de fers par un enfant !* Mot offensant qui aggrava beaucoup sa captivité. Barberouffe & Soliman s'intéressèrent pour lui & firent aux Génois les offres les plus séduisantes pour sa rançon, malgré lesquelles on le retint prisonnier pendant quatre ans ; mais Bar-

Liv. IV.

1559.

~~berouffe~~ s'étant montré à la tête de cent galères devant Genes, & menaçant de la réduire en cendres, si Dragut n'étoit mis en liberté à l'instant, le sénat sentit la nécessité d'obéir à des ordres si pressans. Animé par la vengeance, & plus vivement irrité que jamais contre les Chrétiens, ce fameux corsaire reprit sa première occupation, & chercha avec une ardeur insatiable les occasions de se venger. Outre les prises qu'il fit sur mer, il saccagea & pilla, toutes les années, des villes & des villages sans nombre en Italie, & dans les Isles dépendantes. Doria lui avoit pris le fort Pirt de Mohédia sur la côte de Barbarie. Mais Dragut eut une revanche signalée de ce fameux général; car dans un combat qu'il lui livra près de Naples, il prit six de ses vaisseaux chargés de beaucoup de troupes, & força l'Amiral Génois & le reste de sa flotte à fuir devant lui. L'année suivante il conquit l'Ile de Corse presque entière & la mit entre les mains des François; après quoi s'étant rendu maître de Tripoli, il fortifia cette place avec le plus grand soin, & en sortit aussi souvent que le temps le lui permit, pour poursuivre ses ennemis sur les mers. Après l'avènement de Philippe au trône, & même après la paix

entre l'Espagne & la France, Dragut con-
 tinua comme auparavant à ravager les cô-
 tes de Sicile & de Naples, & tous les
 Etats du Roi d'Espagne qu'il put atteindre.

Liv. IV.

1559.

Philippe avoit été vivement sollicité avant
 son départ des Pays-Bas de s'occuper sérieu-
 sement des malheurs, sans nombre, que ce
 corsaire actif faisoit fondre sur ses sujets. La
 Valette, grand maître de Malte, & le Duc
 de Médina-Cœli, gouverneur de Sicile, ne
 cessoient de le conjurer d'envoyer de telles
 forces contre Dragut, qu'il fût contraint de
 quitter sa retraite. Philippe en sentit la né-
 cessité, & comme il fut instruit par la Va-
 lette, que Dragut étoit absent de Tripoli,
 occupé à faire la guerre, dans l'intérieur
 des terres, à un des Rois de Barbarie, il
 envoya ordre aussi-tôt au Duc de Medina-
 Cœli, à Doria, & à quelques autres chefs,
 de hâter les préparatifs nécessaires pour l'en-
 treprise projetée. Le Pape & la plupart des
 autres Princes d'Italie fournirent des secours,
 & l'on équipa une flotte de cent vaisseaux,
 portant à bord plus de 14,000 Soldats. Cet
 armement, dont le Duc de Medina-Cœli fut
 commandant en chef, fit voile de Messine,
 à la fin d'Octobre 1559, & toucha à Sira-
 cuse, où il fut retenu pendant plusieurs se-

Expédi-
 tion con-
 tre Tripoli
 & l'île de
 Zerbi.

maines par les vents contraires. Durant ce
 Liv. IV. tems une épidémie occasionnée par des provisions gâtées , emporta 3 à 4000 Soldats.
 1559. Cependant le Duc de Medina-Cœli continua son voyage , espérant avoir encore des forces suffisantes pour faire réussir son entreprise ; & il est probable que son attente n'auroit point été trompée , si , s'avancant droit à Tripoli , il eût formé sur le champ le siège de cette place. Mais il crut qu'il la prendroit plus aisément s'il commençoit par se rendre maître de l'Ile de Zerbi , qui en est éloignée de peu de milles , & où commandoit un gouverneur Maure attaché aux intérêts de Dragut. On s'en empara avec facilité ; le château fut abandonné par les Maures après une foible résistance , & leur commandant jura sur l'Alcoran , fidélité au Roi d'Espagne.

Quelques Officiers conseillèrent de démolir sur le champ , le château & d'attaquer sans délai Tripoli ; mais le Duc fut malheureusement d'un autre avis , & résolut non seulement de le conserver ; mais encore de le fortifier , & de l'augmenter. On perdit beaucoup de tems à cette entreprise mal combinée. Dragut étoit revenu avec ses troupes , & eut le tems non seulement de pourvoir à la sûreté de sa place , mais encore de don-

ner avis au Grand Seigneur des opérations de la flotte Chrétienne, qu'on pouvoit atta- Liv. IV.
quer, disoit-il, avec un grand avantage, 1559.
dans ce moment où la plupart des troupes
étoient débarquées & le général peu sur ses
gardes.

Soliman ne manqua pas de saisir l'occasion Destruc-
tion de la
flotte Es-
pagne
par les
Turcs.
que lui offroit Dragut. Il équipa avec la
plus grande célérité une flotte de soixante &
quatorze galeres, mit dessus chacune cent
Janissaires & d'autres troupes, & en donna
le commandement à l'Amiral Pialy, avec or-
dre de faire la plus extrême diligence. Les
Espagnols furent avertis qu'il approchoit, par
une frégate Maltoise, & cette nouvelle les
jeta dans la plus grande perplexité. On as-
sembla le conseil de guerre. Plusieurs officiers
furent d'avis d'attendre l'ennemi & de lui
livrer bataille. D'autres, du nombre desquels
étoit le jeune Doria (10), dont la valeur
étoit hors de tout soupçon, soutinrent qu'en
égard à l'état languissant des troupes, & aux
grandes pertes qu'elles avoient faites, il fal-
loit éviter de combattre un ennemi si supé-

10 Doria l'ainé accablé des infirmités de la
vieillesse, ne put prendre part à cette expédition.

_____ rieur ; que c'étoit s'exposer à une déroute
 Liv. IV. totale, que de risquer une action décisive
 1559. avec des forces si inégales, & qu'en conséquence le plus sage étoit de se retirer sur le champ, & de gagner un lieu de sûreté. Le Duc de Medina-Cœli, qui n'avoit aucune connoissance de la mer, & qui étoit absolument incapable de l'emploi qu'il avoit pris, ne fut auquel de ces deux avis il devoit se rendre. Il falloit cependant nécessairement en choisir un, sans plus tarder. Medina resta dans l'indécision pendant quelques jours & continua à faire travailler les troupes à perfectionner les fortifications du château, jusqu'à ce qu'enfin il eut nouvelle que l'ennemi étoit à peu de distance, & s'avançoit droit à l'île.

Il ne fut plus tems alors de penser à mettre la flotte en état de défense. Les soldats, les matelots furent frappés de terreur, & chaque bâtiment, sans attendre l'ordre de son commandant, fit force de rames & de voiles, & se hâta de fuir le danger qui le menaçoit. Plusieurs vaisseaux coulerent à fond entre les écueils qui bordoient l'île ; d'autres repouffés par les vents ou les ennemis, vinrent échouer sur la côte. Quelques-uns échappèrent, & ce furent sur-tout ceux

de l'ordre de Malte, qui connoissoient parfaitement la côte. Mais les Turcs s'empare-
 rent de trente vaisseaux, firent cinq mille
 prisonniers, & mille hommes furent tués ou
 noyés. Le Duc de Medina accompagné de
 Doria & de quelques autres officiers, passa
 à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte
 ennemie, & arriva sain & sauf à Malte,
 ayant, avant son départ, donné la garde du
 fort de Zerbi à Don Alvaro de Sandé, au-
 quel il promit un prompt & puissant secours.

Ce valeureux Espagnol avoit peu de rai-
 sons d'y compter, & ne pouvoit espérer de
 tenir long-tems contre d'aussi grandes forces
 que celles qui alloient l'attaquer; sur-tout
 n'étant que médiocrement fourni de vivres
 & de munitions, & devant, selon toutes les
 apparences, trouver plus d'ennemis que d'a-
 mis dans les gens du pays. Malgré ces cir-
 constances décourageantes, il résolut de faire
 la plus vigoureuse résistance, & augmenta
 sa garnison des équipages des vaisseaux, qui,
 en voulant s'échapper, avoient échoué sur
 la côte.

Pialy ne perdit pas un moment après sa
 victoire; il débarqua ses troupes, & com-
 mença le siège. Dragut lui amena lui-même
 de l'artillerie de Tripoli, & quelques trou-

Liv. IV.

1559.

Siège du
fort de
Zerbi par
les Turcs.

pes fraîches. Environ douze mille Turcs ;
 Liv. IV. outre les Infulaires & d'autres Maures com-
 1559. posoient l'armée des assiégeans qui souffri-
 rent beaucoup à leurs premières approches ;
 mais lorsque leurs batteries furent démas-
 quées, une grande partie des remparts fut
 bientôt abattue. Les assiégés souffroient de
 la chaleur brûlante, de la disette, de la
 mauvaise qualité de l'eau & des provisions :
 un grand nombre avoit péri : plusieurs mur-
 muroient ; quelques-uns excédés de fatigues
 & de misère passèrent du côté de l'ennemi.
 Pialy fut informé par eux de la triste situa-
 tion des Espagnols : il les pressa de se ren-
 dre, & leur promit la vie sauve. Don Al-
 varo rejetta cette offre avec indignation, &
 continua à se défendre ; mais enfin voyant
 ses provisions presque finies, & ne pouvant
 plus compter sur les secours, qui lui avoient
 été promis par Médina, il rassembla sa gar-
 nison qui ne montoit plus qu'à mille hom-
 mes. Après avoir rappelé à ces braves sol-
 dats la gloire qu'ils s'étoient acquise & leur
 avoir appris qu'il n'avoit plus de vivres à
 leur donner & qu'ils n'étoient point assez
 nombreux pour défendre le fort plus long-
 tems, il leur demanda s'ils vouloient se ren-
 dre honteusement, & être les esclaves de

A la fin de
 Juillet
 1560.

leurs barbares ennemis , ou fuivre l'exemple qu'il leur donneroit, & mourir les armes à la main, en combattant pour l'honneur de leur religion & de leur pays. Ils s'écrierent tous d'une voix unanime : *qu'ils aimoient mieux la mort que l'esclavage, & qu'ils étoient prêts à le suivre quelque part où il voulût les conduire.* Alors Alvaro fit distribuer à sa troupe le peu de provisions qui lui restoit, & se tint prêt à quitter le fort au milieu de la nuit.

Ils sortirent par la porte, qui étoit du côté de la mer, & ayant franchi un triple retranchement qui avoit été fait pour prévenir leurs sorties, ils firent un carnage affreux des Turcs, & avoient déjà presque atteint la tente de leur Général, lorsqu'ils furent arrêtés par les Janissaires : ils se battirent longtemps & en désespérés; mais enfin tout le camp Turc ayant pris les armes, ils furent accablés par le nombre & périrent presque tous. Alvaro, suivi de deux officiers qu'il avoit gardés près de lui, se fit jour au plus épais des ennemis, gagna le rivage, vint à bord d'un vaisseau Espagnol échoué & resta là jusqu'à la pointe du jour, sa targe dans une main, son épée dans l'autre, environné de soldats Turcs, qui l'eussent bientôt enlé-

Liv. IV.

1559.

===== veli sous leurs javelots, si leurs officiers;
 Liv. IV. pénétrés de respect pour sa valeur héroïque,
 1559. ne les avoient arrêtés. Enfin un Renégat Gé-
 nois le pressa de mettre bas les armes, &
 l'assura qu'il recevrait un traitement con-
 venable à son rang & à son mérite; alors
 Alvaro consentit de se rendre à Pialy (11).

Telle fut la fin de cette malheureuse entre-
 prise, dont le mauvais succès & les tristes
 suites, semblent devoir être attribuées à l'ob-
 stination & à l'inexpérience du commandant
 en chef. Cependant nous ne trouvons point
 que Philippe ait jamais marqué du méconten-
 tement de sa conduite; sans doute il l'envi-
 sagea sous un autre point de vue que les
 historiens contemporains, ou il craignit de
 faire un aveu tacite de son peu de discerne-
 ment, en accusant, d'imprudence ou d'incapacité,
 une personne qu'il avoit jugée digne
 d'une si grande confiance. Au lieu donc de
 s'occuper à témoigner du ressentiment au
 Duc de Médina, il s'appliqua à prévenir ce

(11) Il fut amené à Constantinople avec les au-
 tres prisonniers & fut remis ensuite en liberté par
 un article d'un traité passé entre le Grand Seigneur
 & l'Empereur.

qu'il avoit à craindre des armes Turques; ne _____
doutant pas que Pialy ne poursuivît sa vic- Liv. IV.
toire, & ne fit une descente sur les côtes 1559.
d'Espagne ou d'Italie.

Les habitans de ces contrées étoient agités de la plus vive inquiétude. On établit des postes le long de la côte, & la flotte qui venoit de recevoir un échec, fut réparée avec une extrême diligence; mais ces préparatifs qui ne furent pas inutiles dans la fuite, ne furent point nécessaires alors. Soliman dont l'ambition étoit occupée par d'autres objets, rappella sa flotte à Constantinople & délivra ainsi les Italiens & les Espagnols de leurs craintes présentes (12).

Philippe ayant reçu avis que Hascem, fils ^{Siège} du fameux Barberouffe & Viceroy d'Alger ^{d'Oran & Mafarquivir.} au nom de Soliman, avoit formé un projet sur Oran & Mafarquivir, deux forteresses de la côte de Barbarie qui appartenoient à l'Espagne depuis 1509, qu'elles furent conquises sous le ministère de Ximenès; équipa aussitôt une flotte de 24 Galeres qui fit voile pour Oran, & fut destinée à renforcer la garnison, & à faire échouer l'entreprise de Haf-

(12) Cabrexa L. V. C. V. VIII. XII. XIII. Miana Lib. V. C. XII.

cem; mais cette flotte fut accueillie d'une
 Liv. IV. tempête qui fit périr vingt-deux vaisseaux, &
 1559. plus de 4000 hommes.

Hascem fut encouragé par cet accident à poursuivre son projet. Il persuada à plusieurs Princes Mahométans de Barbarie de l'aider de leurs troupes, & arriva dans le voisinage d'Oran à l'entrée du printems, avec une flotte de plus de trente vaisseaux, & une armée de cent mille hommes. Des deux places qu'il se proposoit d'attaquer, il n'y avoit que Mafarquivir qui fût un port de mer, & Oran en étoit distant d'environ une lieue. Hascem pouvoit aisément avec sa flotte nombreuse bloquer ces deux forteresses; mais il commença ses opérations par le siège de Mafarquivir, qui, quoique plus fort par sa situation, n'étoit pas si fortifié qu'Oran.

Le Comte d'Alcaudeté gouverneur Espagnol, avoit prévu l'orage qui le menaçoit, & s'étoit efforcé de pourvoir à la sûreté des places où il commandoit. Il avoit placé à Mafarquivir son frere Don Martin de Cordoue, & ces deux officiers étoient fermement résolus de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Alcaudeté fit des sorties fréquentes d'Oran, & les Espagnols eurent presque toujours l'avantage dans ces escarmouches sanglantes.

Don Martin & sa garnison se distinguèrent plus encore, s'il étoit possible, dans la défense de Mafarquivir. Les remparts crouloient sous les coups de l'artillerie des assiégeans : Hascem livra onze assauts, & son étendart fut plus d'une fois planté sur la breche; mais il fut constamment repoussé, & se vit contraint, malgré la supériorité de ses forces, à céder à l'invincible opiniâtreté des Espagnols. Ces braves soldats étoient cependant bien persuadés que faute de provisions, il falloit, sous peu de tems, périr, ou se soumettre à cet odieux esclavage, auquel ils sentoient trop bien que la haine implacable de leurs ennemis les avoit condamnés.

Philippe n'ignoroit pas à quelles extrémités ils étoient réduits, & il s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour hâter les secours qu'il leur destinoit. Mais comme Mafarquivir étoit bloqué aussi-bien par mer que par terre, il étoit nécessaire de faire escorter ces secours par une flotte supérieure à celle de l'ennemi. Il l'avoit enfin rassemblée dans les ports d'Espagne & d'Italie, & en avoit donné le commandement à Don François de Mendoza, avec ordre de faire voile pour Mafarquivir avec la plus extrême diligence. Mendoza arriva à tems, fondit à l'improviste

Liv. IV.

1559.

Les Espagnols
font lever
le siège
d'Oran.

sur la flotte ennemie, lui prit neuf vaisseaux;
 Liv. IV. mit le reste en fuite; & Hascem lui même
 1559. qui se préparoit à donner un nouvel assaut,
 se voyant enveloppé par la flotte Espagnole
 & les garnisons d'Oran & de Mafarquivir,
 leva le siège précipitamment après trois mois
 d'inutiles attaques, & partit avec toutes ses
 forces pour Alger. Mendoza le poursuivit
 plusieurs milles; mais voyant qu'il ne le pou-
 voit atteindre, il revint à Oran, & après
 avoir renforcé les garnisons des deux places,
 il fit voile pour l'Espagne, où il fut reçu
 avec acclamation. Le comte d'Alcaudeté fut
 bientôt après fait Viceroy de Naples, Don
 Martin reçut des marques distinguées de la
 faveur de Philippe; tous les officiers, &
 jusqu'aux simples soldats furent récompensés
 à proportion de leurs grades & de leurs ac-
 tions (13).

Prise de Penon de Velez par les Espagnols. Le commerce de l'Espagne avoit souffert
 un grand préjudice de l'absence de la flotte.
 Le fameux Corsaire Cara Mustapha parcou-
 roit la Méditerranée à la tête d'une escadre
 de six vaisseaux, avec une activité inconce-

(13) Cabrera L. VI. Herrera hist. gen. del mond.
 L. V. C. III & IV.

vable, & avoit fait des prises fans nombre.
 Sa retraite étoit une fortereffe fituée fur la Liv. IV.
 côte d'Afrique. Elle s'appelloit Pennon de Ve- 1559.
 lez, & paffoit pour imprenable dans ces
 tems, où l'invention des Bombes étoit incon-
 nue. Affife fur un rocher inégal & escarpé,
 elle n'est accessible que par un fentier étroit,
 taillé dans le roc même; un canal qui peut
 contenir dix à douze de ces vaiffeaux dont on
 fe fert en croifiere, la fepare du continent.
 Cette fituation formidable étoit encore aidée
 de l'art. Des murs flanqués de baffions, &
 garnis d'artillerie, entouroient le rocher du
 haut en bas, & lorsque les Corfaires étoient
 pourfuivis, ils venoient fe mettre fous la
 protection de ces batteries. Cet excellent
 pofte commandoit le détroit & donnoit à
 Mustapha la facilité d'inquiéter les Chré-
 tiens, fans s'expofer à de grands dan-
 gers : enfin Pennon de Velez étoit devenue
 une place très-importante, & toutes les
 puiffances qui commerçoient dans la médi-
 terranée, avoient un grand intérêt à en
 chaffer les Pirates.

Le bruit s'étoit répandu, que Soliman
 avoit formé le deffein d'attaquer cette année
 l'Italie ou l'Efpagne. Philippe avoit, en con-
 féquence, confidérablement augmenté fes for-

~~ces maritimes~~ ces maritimes; mais quand il fut que cette
 Liv. IV. crainte étoit sans fondement, ou que le
 1559. grand Seigneur avoit changé de dessein, il
 crut ne pouvoir employer plus utilement la
 flotte qu'il avoit équipée, qu'en attaquant
 Pennon de Velez, qui donnoit depuis long-
 tems tant d'inquiétude à ses sujets.

Non content de ce puissant armement, il
 demanda des secours au Portugal, aux Che-
 valiers de Malte & à ses alliés d'Italie; & il
 ne permit à ses vaisseaux de partir pour
 Malaga, lieu du rendez-vous, qu'après qu'il
 eut rassemblé 90 galeres outre 60 vaisseaux
 moins considérables : ces divers bâtimens por-
 toient 13,000 soldats. Un si grand effort n'é-
 toit pas seulement un effet de la prudence
 excessive que Philippe apportoit ordinaire-
 ment dans toute entreprise militaire. D'autres
 raisons l'avoient décidé à ce formidable ar-
 mement; des troupes si nombreuses n'étoient
 point nécessaires au siège d'une place aussi
 petite que Pennon de Velez, mais les Mau-
 res du voisinage étoient trop intéressés à la
 conservation de cette Forteresse, à cause des
 prises considérables que les Corsaires ven-
 doient chez eux, ou du grand nombre d'escla-
 ves qu'ils leur amenoient journellement, pour
 qu'on ne dût pas craindre qu'ils regardassent

la cause de ces Pirates, comme la leur, & Liv. IV.
 qu'ils contrariaffient, autant qu'ils pourroient, 1559.
 les Espagnols dans les opérations du siège.

En effet les alliés ne furent pas plutôt débarqués qu'un grand nombre de ces barbares parut sur les montagnes, au pied desquelles l'armée étoit obligée de passer pour arriver au fort. Mais ces bandes tumultueuses ne purent arrêter des troupes régulières, & les Espagnols continuèrent leur marche. Cependant à la vue de Pennon de Velez plusieurs des chefs de l'armée crurent qu'il étoit impossible de réduire une place d'une affiette si singulière, & furent d'avis d'abandonner cette entreprise : probablement même, on auroit été forcé d'y renoncer, si Mustapha eût été dans ce poste ; mais n'ayant pas voulu risquer de perdre ses vaisseaux, il avoit quitté la place quelque tems auparavant & en avoit confié la défense à un Renégat nommé Ferret, qui avoit deux cens Turcs à ses ordres avec des munitions de guerre & de bouche plus que suffisantes pour le tems que devoit naturellement durer le blocus.

Mustapha crut que les Espagnols s'apperceroient bientôt de la folie de leur entreprise, & se livra en conséquence à son mé-

~~1559.~~ tier ordinaire, s'inquiétant peu de l'événement du siège ; mais il s'étoit trompé dans le choix de ceux auxquels il avoit accordé une si grande confiance. Le Gouverneur & la garnison furent intimidés à la vue de la flotte puissante qui les entouroit. Les batteries Espagnoles n'eurent pas plutôt démonté quelques-uns de leurs canons , & entamé leurs remparts , qu'ils furent saisis d'une terreur panique au point que le commandant & la plus grande partie de la garnison gagnèrent la terre ferme à la nage au milieu de la nuit : ceux qui ne favoient pas nager restèrent seuls & rendirent la place aux Espagnols.

Il y eut beaucoup de bonheur , & peu de gloire dans cette précieuse conquête ; mais elle causa dans toutes les Provinces méridionales de l'Espagne une joie inexprimable ; & elle fut d'autant plus complète & universelle , qu'il n'y eut que très-peu d'Espagnols tués dans cette rencontre. Don Garcia de Toledé, commandant en chef de cette expédition, reçut pour récompense la Vice-Royauté de Sicile (14).

(14) Cabrera Lib. VI. C. XVII. Ferreras part. XIV, Vertot, histoire des Chevaliers de Malte.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIEME.

AU milieu des opérations militaires, dont nous venons de rendre compte, Philippe observoit avec chagrin les progrès rapides que faisoit l'hérésie dans tous les Etats de l'Europe, l'Espagne seule exceptée. Il s'efforçoit de procurer à la Chrétienté un concile général, pour étouffer cette secte qu'il détestoit.

Liv. V.
1559.

A la naissance des nouvelles opinions, les Catholiques ne croyoient pas qu'il leur fût permis d'employer d'autres moyens pour les combattre, que les persécutions dont on

Persécution des
Protestans.

~~PROLOGE~~ accabloit ceux qui les soutenoient. On les
 Liv. V. traita donc avec une sévérité aussi inflexible
 1559. que s'ils eussent été coupables des crimes les
 plus atroces ; mais on vit bientôt combien
 c'étoit une mauvaise maniere de les rame-
 ner au sein de l'Eglise Romaine. Ces édits
 sanguinaires , ces bûchers, ces supplices que
 l'ingénieuse cruauté des inquisiteurs & des
 prêtres varioit à l'infini , propagerent avec
 rapidité la doctrine qu'on vouloit étouffer ,
 & enflammerent , plutôt qu'ils n'amortirent ,
 le zele ardent dont ses prosélytes étoient ani-
 més. Persuadés qu'ils soutenoient la cause
 de Dieu & de la vérité , & que leur persé-
 vérance seroit récompensée par d'éternelles
 félicités , ils coururent au devant des sup-
 plices , loin de les éviter ; ils montrèrent
 dans des tourmens affreux un degré de pa-
 tience & de courage , qui , pénétrant d'admi-
 ration les témoins de leur constance , fai-
 soient des partisans de leur religion & des
 imitateurs de leur fermeté.

Progrès
 de la ré-
 formation.

Des Princes avoient embrassé leur croyance.
 Dans beaucoup d'Etats , les Protestans étoient
 devenus plus nombreux & plus puissans que
 leurs ennemis ; & dans plusieurs autres leurs
 opinions prévalaient tellement que les Sou-
 verains Catholiques ne pouvoient plus les

détruire , fans se priver des plus industrieux Liv. V.
 de leurs sujets , qui contribuoient puissamment à leurs richesses & à la considération 1559.
 dont ils jouissoient. Le tems , où la persécution avoit paru devoir être efficace , étoit passé ; & les Princes s'apperçurent enfin de la nécessité de recourir à des moyens plus doux. D'ailleurs , malgré leurs préventions contre les Novateurs , ils ne pouvoient pas se dissimuler , que quelque réforme étoit absolument nécessaire ; ils avoient souffert long-tems avec impatience les usurpations sans nombre de la Cour de Rome , & se persuadoient que , si quelques abus étoient corrigés , il ne seroit pas impraticable de ramener les protestans à l'ancienne croyance.

Un Concile général parut être le seul expédient par lequel on put atteindre à ce but important , & Charles-Quint avoit pris des peines infinies pour parvenir à sa convocation. Dans les premiers tems , les Conciles avoient été convoqués par les Empereurs mêmes ; mais au siècle de Charles on ne mettoit point en doute que les Papes n'en eussent le droit exclusif. Comme ils craignoient que de tels abus ne limitassent leur puissance , en réprimant leurs usurpations ; loin de faciliter leur tenue , ils s'efforçoient de l'empêcher.

Tous les Princes Catholiques désirent un Concile général.

pêcher. Sous le pontificat du foible Clement ;
 Liv. V. Charles employa tout son pouvoir , & toute
 1559. son adresse pour l'obtenir ; mais envain. Paul
 III n'y fut pas moins contraire ; mais tous
 les Princes Catholiques de l'Europe s'étant
 réunis à l'Empereur pour le demander , Paul
 fut obligé de céder , & de convoquer un Con-
 cile général qui devoit être tenu à Trente.
 Il fut ensuite transféré à Boulogne ; rétabli
 de nouveau à Trente l'an 1551 après la
 mort de Paul , & se tint dans cette dernière
 ville jusqu'à l'année suivante qu'il fut pro-
 rogé pour deux ans , à cause de la guerre
 qui s'éleva entre l'Empereur & l'Electeur de
 Saxe.

Dans les diverses sessions tenues sous le
 pontificat de Paul , le dogme fondamental
 des Réformés , par lequel ils reconnoissent
 les écrits des Evangélistes & des Apôtres
 pour la seule regle de la foi Chrétienne ,
 fut condamné ; les livres Apocryphes furent
 mis au nombre des livres Canoniques , & la
 même autorité leur fut attribuée , aussi bien
 qu'à la tradition orale de l'Eglise.

On put aisément conclure de la maniere
 dont les délibérations de cette assemblée fu-
 rent conduites , de la nature de ses décisions ,
 & de l'attachement aveugle que montrèrent

les membres qui la composoient pour la Cour de Rome, qu'il n'étoit pas probable qu'on en obtint les heureux effets qu'on en attendoit & qui l'avoient fait désirer avec tant d'ardeur. Mais les Catholiques n'imaginoient aucun autre expédient pour arrêter les progrès de l'hérésie. Aussi-tôt que la guerre entre la France & l'Espagne fut finie, les différens Princes de cette communion pensèrent donc sérieusement à la continuation du Concile.

La situation de l'Europe sembloit exiger alors plus que jamais des remèdes prompts & efficaces. La puissance & le nombre des Protestans augmentoit chaque jour. L'Angleterre & l'Ecosse avoient secoué l'autorité de la Cour de Rome & totalement changé leurs dogmes & leurs rites. Dans les Pays-Bas les Réformés s'étoient prodigieusement multipliés, malgré les cruautés terribles, dont on avoit usé envers eux. En France, où les querelles de religion mettoient en combustion toutes les Provinces, les Catholiques devoient craindre qu'ils ne devinssent assez puissans pour leur arracher les rênes du Gouvernement. Enfin les nouvelles opinions avoient pénétré dans l'Italie même, & l'on comptoit à Naples & en Savoie un grand nombre de sectaires. L'inflexible sévérité de Philippe les

Liv. V.

1560.

Situation
de l'Euro-
pe.

Liv. V.

1560.

chassa du premier de ces pays, où le Vice-roi avoit ordre de faire mettre à mort sans miséricorde tous les hérétiques, & même de poursuivre avec le fer & le feu ceux qui avoient fui de Gozence & s'étoient réfugiés dans les montagnes (1).

Le Pape
ne doute un
Synode
National
en Savoie
& en
France.

Mais le Duc de Savoie, n'étoit pas d'humeur à se priver d'un grand nombre de sujets utiles qui avoient embrassé la religion réformée; & crut qu'il valoit mieux s'efforcer de les éclairer & de les convaincre. Il désira à cet effet une permission du Pape de convoquer une assemblée des principaux ecclésiastiques de ses Etats. Pie IV. apprit dans le même temps qu'on avoit résolu en France d'avoir recours au même expédient: il crut qu'on ne pouvoit porter un coup plus funeste au droit exclusif qu'il s'arrogeoit de juger en matiere de foi & craignit que l'exemple de la France & de la Savoie ne fût bientôt suivi par les autres Etats, & que les décrets des Synodes nationaux ne fussent substitués à ceux du St. Siège. Le Pape étoit donc très-intéressé à contrarier des mesures,

[1] Paul, Lib. V.

si attentatoires à son autorité. Il lui fut aisé
 d'en détourner le Duc de Savoie. » Si les
 » hérétiques, dit-il à l'Ambassadeur de ce
 » Prince, ont besoin d'instruction, j'enverrai
 » des Ecclésiastiques & un Légat pour les
 » instruire & les absoudre. Mais votre mai-
 » tre verra bientôt qu'ils se refuseront à tou-
 » tes les instructions qu'on leur donnera,
 » & n'attribueront la modération de sa con-
 » duite qu'à l'impuissance de les réduire par
 » la force. Jamais cette douceur qu'il veut
 » employer pour remède à de si grands maux,
 » n'a fait aucun bien, & il apprendra par
 » sa propre expérience, que plus sévèrement
 » il traitera les hérétiques, & plutôt il étouf-
 » fera l'hérésie. S'il veut déférer à mon avis,
 » je lui prodiguerai tous les secours neces-
 » saires pour le suivre. »

Liv. V.

1560.

Le Duc de Savoie sincèrement attaché à
 la croyance Romaine, & intimement lié avec
 Philippe, céda malheureusement à ces sug-
 gestions, & s'engagea dans une guerre sanglante
 avec ses sujets protestans qui le firent repen-
 tir d'avoir cru le Souverain Pontife. (2).

(2) Il vit enfin la nécessité de leur accorder le
 libre exercice de leur religion, après avoir reçu di-
 vers échecs dans les montagnes, en différentes es-

Le Pape trouva plus de difficultés à em-
 Liv. V. pêcher la tenue d'un Synode national en
 1560. France qu'en Savoie, & il fut obligé pour
 Sa répu- y parvenir, de promettre qu'il convoqueroit
 gnance à au plutôt un Concile général. Pie en avoit
 convo- quer un Concile. fait le ferment avant son exaltation; mais
 il ne fut pas plutôt monté sur le trône Pon-
 tifical, qu'il adopta les maximes de ses pré-
 décesseurs, & montra qu'il ne redoutoit pas
 moins qu'eux ces assemblées. Il se rappella
 les motifs qui avoient déterminé Paul III.
 à dissoudre le Concile, sous prétexte de
 le transférer à Boulogne. Il réfléchit sur le
 danger auquel Jules avoit été exposé, & dont
 il n'avoit été délivré que par sa bonne for-
 tune & la guerre d'Allemagne; il considéra
 que, comme il n'y avoit point alors de Prince
 aussi puissant que Charles-Quint, qui pût
 en imposer aux Prélats assistans du Concile;
 ils prendroient un ton plus absolu, & s'ef-
 forceroient de s'élever sur les ruines de la
 Papauté.

Il se trou-
 ve obligé
 d'y con-
 sentir.

Pie auroit donc bien voulu éluder encore
 l'accomplissement de sa parole; mais il crai-

carmouches, & avoir perdu une bataille rangée où
 7000 de ses soldats restèrent sur la place. Fra-paolo
 Lib. V.

gnoit tant les conséquences fatales qui pou-
voient résulter du Synode national de France; Liv. V.
& Philippe, l'Empereur, & les autres Prin- 1560.
ces Catholiques le harceloient tellement, qu'il
crut enfin nécessaire de souscrire à leur de-
mande, en prenant d'ailleurs toutes les pré-
cautions imaginables pour préserver son auto-
rité d'aucune atteinte.

Après plusieurs délais, que Pie IV. fut
encore se ménager, la Bulle de convocation Bulle de
Convoca-
cn.
fut enfin publiée le 29 Décembre 1560, &
fixa à pâques l'ouverture du Concile, qui
devoit se tenir à Trente : des Nonces furent
dépêchés à toutes les puissances chrétiennes
pour leur en donner avis.

Le Pape & les Cardinaux balancerent long-
temps à se décider, si l'on qualifieroit dans
la Bulle ce Concile de nouveau, ou s'il
seroit regardé comme la continuation de celui
qui avoit été commencé sous Paul & Jules.
La décision de ce point, peu important en
apparence, entraînoit des conséquences sé-
rieuses, & par conséquent étoit difficile.
En effet si le Concile n'étoit que continué,
tous les décrets des premières sessions lancés
contre les Protestans avoient force de loi,
& recevoient leur sanction du Concile qui
étoit prêt de s'assembler. Les Protestans se

~~Il~~ regarderoient donc d'avance comme condamnés, & n'auroient point égard à la Bulle de convocation, tandis qu'annoncer un nouveau Concile, c'étoit leur donner l'espoir que les objets contestés seroient discutés de nouveau, les engager à envoyer des députés, & conséquemment à reconnoître l'autorité de cette assemblée.

L'Empereur, la Reine mere & les Ministres de France s'intéresserent vivement à ce que la Bulle ne rappellât point les premières sessions, & sollicitèrent le souverain Pontife pour qu'aucune restriction ne pût indisposer les Protestans. Philippe étoit loin de penser ainsi, & des vues très-différentes l'animoiént. Sa haine pour les hérétiques ne lui laissoit voir aucun autre moyen de les ramener que la violence & la persécution. Il étoit très-éloigné de songer à rien accorder pour se reconcilier avec eux, & désiroit la tenue d'un Concile, moins pour faire rentrer au sein de l'Eglise ceux qui s'étoient écartés de sa croyance, que pour empêcher les Catholiques, de suivre leur exemple. Pie soupçonna même dans la suite, que le but principal du Roi d'Espagne avoit été d'augmenter le pouvoir des Evêques & des Princes en diminuant la juridiction du St. Siege, aux

prétentions exorbitantes duquel ce Monarque étoit réellement contraire, malgré l'attachement qu'il affectoit pour le Souverain Pontife, afin de déguiser & d'aider son ambition. Philippe désiroit donc que les protestans ne vinssent pas au Concile, dans la crainte qu'ils ne modérassent ou retardassent ses délibérations; il pensa que discuter de nouveau les premières sessions, c'étoit invalider en quelque sorte l'autorité de cette assemblée; & qu'ainsi il étoit nécessaire que celle qui étoit projetée fût déclarée une continuation du Concile ci-devant prorogé.

Les sentimens de Philippe à cet égard étoient entièrement d'accord avec ceux du Pape. Mais celui-ci n'osa point offenser directement l'Empereur & la cour de France, dont l'avis étoit contraire, & pour se tirer de ce pas difficile, il fit dresser la Bulle de convocation en termes si ambigus, qu'ils pouvoient être interprétés de toutes les manières, & annoncer également un Concile nouveau ou continué. Cet expédient remplit en quelque sorte ses vues. Quoiqu'aucune des parties ne fût entièrement satisfaite, ni l'une ni l'autre ne fut aussi mécontente, que si la Bulle eut énoncé explicitement l'intention du Pontife quelle qu'elle fût; tous les

Liv. V.

1560.

Princes Catholiques adhérèrent à la convoca-
 Liv. V. tion , & donnerent ordre aux Ecclésiastiques
 1560. de leurs Etats de se rendre à Trente au
 temps fixé.

Les Pro-
 testans re-
 fusent.
 d'assister
 au Con-
 cile.

La Bulle n'appelloit que les Evêques, les
 Abbés, & autres prêtres autorisés par les
 regles & l'ancienne pratique de l'Eglise; mais
 les deux Nonces Martinengo & Commen-
 done furent chargés d'inviter les Puissances
 Protestantes à députer au Concile.

Leurs rai-
 sons.

Les Princes Allemands de cette commu-
 nion étoient assemblés à cette occasion à
 Naumbourg dans la haute Saxe. L'Empe-
 reur y envoya trois Ambassadeurs pour se-
 conder les Nonces. Les Princes Protestans
 répondirent à ceux-là avec tout le respect
 dû à Ferdinand, les assurèrent de leur re-
 connoissance pour l'intérêt qu'il sembloit pren-
 dre à leurs affaires; & déclarèrent que rien
 ne leur seroit plus agréable qu'un Concile
 général, si l'on pouvoit espérer qu'il remé-
 diât aux divisions de l'Eglise; mais qu'on ne
 pouvoit attendre un effet si désirable de l'as-
 semblée à laquelle ils étoient invités, assem-
 blée convoquée par un Pontife, dont ils ne
 pouvoient reconnoître l'autorité, & dans la-
 quelle, il étoit aisé de voir par la Bulle
 même de convocation que ceux qui étoient

absolument dévoués à la Cour de Rome ,
 auroient seuls quelque influence.

Liv. V.

On admit cependant les Nonces qui remi-
 rent à chacun des Princes les lettres du Pape ;
 mais elles furent renvoyées le jour suivant
 sans avoir été ouvertes , avec une déclaration
 qui portoit : *que comme ils ne reconnoissoient*
aucune autorité à l'Evêque de Rome hors de son
diocèse , ils ne se croyoient point obligés de lui
expliquer leurs sentimens au sujet du Concile gé-
néral ; sentimens dont ils avoient déjà rendu
compte à l'Empereur (3).

1560.

Les Nonces partirent de Naumbourg pour
 se rendre en Danemarck & en Angleterre ;
 mais ils furent obligés de revenir sur leurs
 pas , le Cardinal Martinengo ayant reçu dans
 les Pays-Bas ordre de Frédéric de ne pas
 passer outre , & son confrere ayant été averti
 à Lubek par Elizabeth qu'elle étoit décidée
 aussi bien que le Roi de Danemarck de ne
 se prêter en aucune maniere au Concile gé-
 neral.

On vit bientôt que les protestans avoient
 deviné les intentions du Pape. Dès la pre-
 miere session , & dans le premier décret ,

Le Con-
 cile s'as-
 semble à
 Trente ,
 & est diri-
 gé par le
 Pape &
 ses Légats.

(3) Paul. Lib. V.

~~_____~~ avant l'arrivée de la plupart des Prélats qui
 Liv. V. devoient assister au Concile, il fut statué à
 1560. la réquisition des Légats qui présidoient cette
 assemblée, qu'eux seuls pourroient proposer
 les questions à discuter. Ils se mirent ainsi à
 l'abri de toutes les propositions qui pourroient
 être faites pour réprimer les abus innombra-
 bles que l'on reprochoit à l'administration
 Pontificale, & dont la suppression étoit gé-
 néralement désirée. Philippe & les autres Sou-
 verains employèrent tout leur crédit tant au-
 près du Pape que du Concile pour faire ré-
 voquer ce décret; mais envain. Leurs ef-
 forts opiniâtres ne servirent qu'à confirmer
 les soupçons de Pie qui ne doutoit pas qu'on
 n'en voulût à son autorité. Il éluda leur de-
 mande avec l'artifice le plus délié, & donna
 ordre à ses Légats de soutenir inébranlable-
 ment cette concession, qu'on désiroit tant de
 rétracter.

Entrepri-
 ses inuti-
 les pour
 diminuer
 le pouvoir
 du Pape.

Cela n'empêcha cependant pas plusieurs
 Prélats de proposer au Concile d'ordonner
 la résidence aux Evêques, ce qui étoit le
 coup le plus terrible que l'on pût porter à
 la puissance Papale; les Légats recevoient
 des instructions précises dans toutes les cir-
 constances difficiles; mais elles devinrent si
 fréquentes, que Pie IV. étoit dans une con-

tinuelle anxiété, & pensa souvent à dissoudre une assemblée, qu'il lui étoit si difficile de retenir dans les bornes qu'il désiroit lui prescrire. Mais enfin par une vigilance & une attention infatigables, par un mélange adroit de promesses & de menaces, il s'assura en négociant sans cesse avec les Prélats, flattant ceux-ci, effrayant ceux-là, & surtout mettant en œuvre les Evêques Italiens (4) qui étoient en grand nombre, & dépendoient plus immédiatement de lui, il s'assura dis-je dans toutes les questions la pluralité des voix; & non seulement parvint à empêcher aucune décision qui pût être nuisible à son autorité; mais encore fit confirmer quelques-unes des usurpations ecclésiastiques, pour l'abolition desquelles on avoit principalement désiré la convocation du Concile. Les Princes Catholiques furent très-mécontents de ces manœuvres; leurs Ambassadeurs aussi bien que les Prélats, se plaignirent que le Concile, loin de jouir de la liberté qui en étoit l'essence, étoit enchaîné dans toutes ses délibérations par les ordres secrets

Liv. V.

1560.

(4) Plusieurs d'entre eux étoient si pauvres qu'il fut obligé de les défrayer dans cette occasion.

1560. **Liv. V.** qui arrivoient sans cesse de Rome, & firent les plus vives représentations à ce sujet au Pape lui-même, qui tantôt fit des réponses très-douces ou très-ambigues, & tantôt se montra vivement offensé d'un tel soupçon, assurant que le Concile étoit en pleine liberté, & insinuant que la véritable cause du mécontentement & des murmures des Princes & de leurs représentans, étoit l'impuissance de dicter les décrets de l'assemblée.

Conclu-
sion du
Concile.

1563.

Quel que fût le parti qui eût raison d'accuser l'autre, les délibérations du Concile furent dirigées comme auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Pie IV fatigué & impatient de l'attention continuelle & des dépenses que sa politique exigeoit, envoya ordre à ses Légats de dissoudre l'assemblée le plutôt possible. En conséquence elle fut terminée avec la précipitation la plus indécente, vers la fin de 1563, sans aucune opposition considérable des Princes, qui avoient désespéré depuis long-tems d'en retirer l'utilité qu'on en avoit attendue (5). Ils s'aperçurent que

[5] Les actes furent souscrits par 4 Légats, 2 Cardinaux, 3 Patriarches, 25 Archevêques, 268 Evêques, 7 Abbés, sept Généraux de Réguliers & 39 Députés. Paul. Lib. VIII.

l'influence du Pape sur le Concile ne pou-
 voit être contrebalancée, & prévirent que
 sa continuation ne serviroit qu'à augmenter
 & fortifier l'autorité qu'ils avoient voulu li-
 miter. Ils en eurent la preuve convainquante
 dans la dernière session, où deux décrets,
 dont on n'avoit point parlé auparavant &
 qui dénotoient évidemment le dévouement
 du Concile au St. Siège, passèrent sans dif-
 ficulté. L'un des deux portoit qu'on deman-
 deroit au Pape la confirmation des décrets;
 & l'autre déclaroit formellement, que quelles
 que fussent les expressions dont on s'étoit
 servi dans leur rédaction, elles ne pourroient
 être interprétées au préjudice de l'autorité
 du Pape.

Liv. V.

1563.

Derniers
Décrets.

Pie fut transporté de joie lorsqu'il apprit
 la dissolution du Concile, & sur-tout la nou-
 velle des derniers décrets. Il ordonna de fo-
 lemnelles actions de grâces & déclara dans
 le Consistoire qu'il confirmeroit toutes les
 délibérations de cette assemblée, & ajoute-
 roit quelques réformes à celles qu'elle avoit
 réglées. Quelques-uns de ses courtisans crai-
 gnirent que les profits de leurs places n'en
 fussent diminués & firent tout ce qu'ils pu-
 rent pour le détourner de ce dessein. Mais
 le Pape étoit loin de penser sérieusement à

1564.

Joie du
Pape à
l'occasion
de la fin
du Conci-
le.

~~Il~~ introduire les changemens que sa cour redou-
 Liv. V. toit avec raison ; il crut devoir confirmer
 1564. les décrets , craignant que son refus ne fût
 interprété comme une condamnation du Con-
 cile , ne fit tomber tous ses actes en discrédit , & n'autorisât les François & les autres
 puissances Catholiques à convoquer des as-
 semblées nationales ; d'ailleurs il ne doutoit
 pas qu'il ne dépendit entièrement de lui de
 déterminer jusqu'à quel point devoit être por-
 tée l'exécution de chaque décret. Il dédaigna
 donc les objections de ses courtisans , & pu-
 blia sa Bulle de confirmation , avec les for-
 malités ordinaires , requérant les Prélats &
 les Princes de faire recevoir les actes du St.
 Concile de Trente , défendant à toutes per-
 sonnes soit laïques soit ecclésiastiques d'en
 écrire aucune explication en forme de notes
 ou de commentaires , & ordonnant à tous
 les Catholiques d'avoir recours au St. Siège
 dans tous les cas douteux.

Bulle de
 confirma-
 tion.

Mauvais
 effets des
 décrets
 du Conci-
 le.

La Bulle de confirmation fut adressée aux
 Catholiques seulement ; car Pie n'espéroit
 pas que les Protestans eussent plus d'égard
 pour celle-ci , qu'ils n'en avoient marqué
 pour celle de convocation. La conduite du
 Concile , avoit été calculée depuis le com-
 mencement jusqu'à la fin pour élever de

nouvelles barrières entre les Réformés & l'Eglise Catholique, loin d'abattre celles qui existoient déjà. L'ancienne croyance étoit maintenant plus clairement fixée. La doctrine de Rome, ses subtils sophismes, ses artifices & ses prétentions étoient formellement définis. Les cérémonies, qui, dans les siècles d'une ignorance profonde & d'une superstition stupide, s'étoient introduites dans l'Eglise, furent déclarées alors une partie essentielle du culte, & des anathèmes furent prononcés contre quiconque ne se soumettroit pas aux dogmes, & n'adopteroit pas les rites prescrits. Cette conduite imprudente apprit aux Protestans où ils devoient diriger de préférence leurs attaques; & ces absurdités, où doivent tomber fréquemment ceux qui se hazardent à dogmatiser sur des sujets aussi mystérieux que le sont plusieurs des articles de la foi Chrétienne, préparèrent aux novateurs une ample moisson de victoires & de triomphes. Le Concile ne fit aucune espèce de concession propre à gagner les Protestans : tous leurs principes, sans exception, furent condamnés; ainsi toute espérance fut détruite de les voir retourner jamais dans le sein de l'Eglise, si l'on ne pouvoit venir à bout de les y contraindre par la force ouverte & la persécution.

Liv. V.

1564.

Liv. V. Pie s'étoit flatté que tôt ou tard ces derniers moyens feroient efficaces, & se mettoit en conséquence peu en peine de la conduite des Protestans à l'égard du Concile. Il étoit beaucoup plus profondément affecté du mécontentement que la Reine mere & les Ministres François témoignèrent en cette occasion. Déjà très-sensible au refus que le Pape avoit fait de déclarer, que la dernière assemblée étoit un nouveau Concile, la Cour de France fut encore plus choquée des actes qui reculoient les limites de la juridiction ecclésiastique & se plaignit hautement de l'aveu tacite que renfermoient les derniers décrets de la supériorité du Pape sur les Conciles; opinion toujours combattue en France, & constamment rejetée. Excités par ces considérations, & d'ailleurs résolus d'éviter de nouvelles occasions de mécontenter les Calvinistes, les Ministres François quoique vivement sollicités par Pie IV, refusèrent de recevoir & faire publier les décrets (6).

Les décrets du Concile. sont rejetés par la Cour de France

Et sont acceptés par Philippe & d'autres Princes Catholiques.

Le Pape craignoit avec raison que l'exemple d'une si puissante Monarchie ne fût suivi par d'autres Etats Catholiques; mais il apprit

(6) Fra-paolo, Lib. V. VI. VII. VIII.

bientôt par ses Nonces , que non seule-
 ment la république de Venise & plu- Liv. V.
 sieurs Etats d'Italie , mais encore la plu- 1564
 part des Princes Catholiques de l'Allemagne
 avoient résolu de reconnoître l'autorité du
 Concile.

Philippe s'y soumit aussi , & donna en
 cette occasion une forte preuve de ce zele
 qu'il avoit si constamment affecté ou senti
 pour la religion Romaine & le St. Siège. Il
 n'y eut jamais de Prince plus jaloux que lui
 de son pouvoir & plus attaché à ses droits ,
 sur quelques-uns desquels les nouveaux dé-
 crets empiétoient. Il s'étoit plaint hautement
 pendant le Concile, de la dépendance dans
 laquelle le Pape tenoit cette assemblée. Il
 avoit entrepris plusieurs fois , mais envain ,
 de faire casser le premier décret qui attri-
 buoit aux Légats le droit exclusif de propo-
 ser les objets à discuter & avoit été griève-
 ment offensé de la dissolution précipitée du
 Concile , pour laquelle il n'avoit point été
 consulté , ni ses Ambassadeurs écoutés. A
 ces sujets de mécontentement Pie IV en avoit
 ajouté un autre , qui pouvoit entraîner les
 conséquences les plus sérieuses , en décidant
 la dispute pour la préséance, élevée entre
 les Ambassadeurs d'Espagne & ceux de France. Dispute de pré-

ce, en faveur des derniers. Le Pontife se
 Liv. V. décida dans cette conjoncture si délicate &
 1564. si critique, en partie par l'espoir d'obtenir de
 la Cour de France qu'elle reçût les dé-
 crets du Concile, en partie par la crain-
 te, que s'ils ne satisfaisoit pas le jeune
 Roi à cet égard, son conseil ne rompît
 toute union avec Rome, & ne commît la
 suprême autorité Ecclésiastique dans le Royau-
 me, à un Patriarche choisi par le Souve-
 rain.

préséance
 entre les
 Ambassa-
 deurs de
 France &
 ceux d'Es-
 pagne.
 Décidée
 en faveur
 de la
 France.

Pie ordonna à son Nonce d'expliquer ses motifs à Philippe, & de s'efforcer de le convaincre qu'il avoit été réduit à cette nécessité. Ses excuses ne furent point sans effet. Le Roi d'Espagne n'envoya pas à la vérité pendant quelque tems d'Ambassadeur à la Cour de Rome pour remplacer Don Louis de Requesens qui en partit fitôt que la préséance fut décidée; mais étant absolument résolu de vivre amicalement avec le St. Siège, s'il étoit possible, il se roidit contre son ressentiment, de peur qu'il n'influât dans sa conduite à l'égard des décrets du Concile; car bien qu'ils ne fussent pas entièrement conformes à ses souhaits, ils lui convenoient assez, en ce qu'ils étoient très-propres dans son opinion, à empêcher les progrès

de l'hérésie. Philippe ne balança donc pas à les recevoir, & donna des ordres dans tous ses Etats pour qu'on y obéît sans ré-
 serve (7). Liv. V.
1564.
Juillet.

[7] Cabrera Lib. VI. C. XVI. Pallavicini Lib.
XXIV. Cap. 12.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIEME.

P Liv. VI. HILIPPE fut bientôt distrait par des objets d'une nature très-différente de ceux qui l'avoient occupé pendant la tenue du Concile. Le succès de son entreprise contre Pennon de Velez avoit donné de vives inquiétudes à toutes les puissances Barbaresques; elles avoient tâché d'engager le Sultan à entreprendre de recouvrer ce fort, à équiper une flotte & à mettre sur pied une armée assez puissante pour chasser les Espagnols des côtes d'Afrique. D'un autre côté les sujets du Grand Seigneur le sollicitoient vi-

1565. Soliman vent attaquer Philippe & les Chevaliers de Malte.

vement de tirer vengeance des Chevaliers de Malte , qui , outre les secours qu'ils avoient fournis aux Espagnols dans leurs expéditions en Afrique , continuoient à exercer sur mer leurs hostilités ordinaires contre les Turcs , & avoient depuis peu fait des prises sans nombre.

Liv. VI.

1565.

Soliman étoit aussi irrité contre Philippe & l'ordre de Malte qu'aucun de ses sujets pouvoit le désirer , & son grand âge n'avoit point amorti son ambition. Il écouta donc favorablement ces diverses représentations & suspendant toute autre guerre il résolut de diriger tous ses efforts contre Malte & l'Espagne ; mais il délibéra s'il envahiroit d'abord cette petite Ile , ou s'il commenceroit par attaquer les Etats du Roi Catholique , & consulta , avant de se déterminer , ses chefs les plus expérimentés.

Mahomet , le plus vieux & le plus habile d'entr'eux , fut d'avis qu'il seroit très-imprudent de commencer par attaquer Malte. » Cette conquête , dit-il , offre infiniment » plus de difficultés que celle de Rhodes ; car » celle-ci est à une si grande distance de » l'Europe , qu'il étoit presque impossible aux » Chrétiens de secourir les assiégés ; & d'ail- » leurs son étendue & sa fertilité offroient

des rafraichissemens aux Turcs , & assu-
 Liv. VI. roient leur subsistance ; au-lieu que le ro-
 1565. cher stérile que l'on projette d'attaquer ,
 est à une distance considérable de la Tur-
 quie , & voisin de la Sicile & de l'Italie.
 Les Chevaliers peuvent donc recevoir ai-
 sément des secours de toute espece. Le
 Roi d'Espagne a un grand intérêt à leur
 conservation , & les autres Princes Chré-
 tiens croiront , autant par zele que par po-
 litique , devoir soutenir un ordre long-
 tems regardé comme le défenseur de leur
 foi. Les Chevaliers combattront avec la
 plus grande obstination ; & lors même que
 Soliman viendrait à bout de cette conquête ,
 bientôt une nouvelle croisade la lui arra-
 cheroit , & la flotte Turque seroit dé-
 truite dans ses ports , avant que d'avoir
 pu se mettre en état de défense. Il est plus
 facile & plus sûr de s'emparer de la Si-
 cile. La réduction de cette Ile sera plus
 glorieuse pour l'Empire Ottoman , & sera
 bientôt suivie de celle de Malte qui ne sau-
 roit se passer une seule saison des provi-
 sions que lui fournit continuellement cette
 fertile contrée. "

Et se dé- Un Prince aussi habile que Soliman , ne
 cide à pouvoit pas être insensible à des raisons si
 commen-

sages ; mais accoutumé depuis longtems à ~~triumpher~~ Liv. VI.
triumpher d'ennemis plus redoutables que ne 1565.
pouvoient l'être les Chevaliers de Malte, &
les ayant déjà chassé de l'Asie, dans un tems cer par
où leur puissance étoit très-supérieure, il crut le siège de
que cette poignée d'hommes ne résisteroit pas Malte.
à ses armes victorieuses. La plupart des Ba-
chas qu'il consulta préférèrent de le flatter,
aux dépens de ses intérêts, au risque d'en-
courir son indignation en cherchant à le bien
conseiller. Son ressentiment contre les Cheva-
liers étoit enflammé par la prise qu'ils avoient
faite depuis peu de tems d'un riche galion
appartenant à quelques-unes de ses favorites
les plus cheres. Ces femmes irritées employe-
rent tout leur crédit sur son esprit pour l'en-
gager à servir leur vengeance, & contribue-
rent à déterminer le Sultan à ouvrir la cam-
pagne par le siège de Malte ; il comptoit
après cette conquête tourner ses armes con-
tre le Roi d'Espagne.

Lorsqu'il fut décidé à fondre sur Malte, il Ses pré-
donna ordre d'équiper tous les vaisseaux de paratifs.
son empire avec la plus extrême promptitude,
envoya un grand nombre de troupes dans
les ports de la Morée où il vouloit qu'elles
s'embarquassent, & ordonna à Hascem & à
Dragut, ses Vicerois à Alger & à Tripoli,

de tenir prêts tous leurs corsaires, pour les réunir à sa flotte, lorsqu'elle arriveroit devant Malte. Il en donna le commandement à Pialy, & mit ses forces de terre aux ordres de Mustapha, Général expérimenté, âgé de 65 ans, & qui avoit acquis son estime & sa confiance par ses expéditions victorieuses en Asie. Il leur recommanda d'agir de concert, & de consulter, dans toutes les occasions importantes Dragut, qu'il regardoit comme le plus habile de ses marins.

La Valette
le Grand
Maître de
Malte.

Les nouvelles de ces préparatifs parvinrent bientôt aux puissances Chrétiennes des côtes de la Méditerranée; mais elles douterent longtemps sur quelle partie ce terrible orage devoit fondre. Enfin Jean Parisot de la Valette, Grand Maître de Malte, apprit avec certitude par les espions qu'il entretenoit à Constantinople, que c'étoit contre lui que Soliman alloit tourner ses armes. Il en avertit aussitôt le Roi d'Espagne, le Pape & la plupart des Princes Chrétiens, & leur représenta la nécessité de le secourir dans cet instant de crise s'ils vouloient prévenir la ruine d'un ordre qui leur avoit rendu tant de services; & dont les valeureux Chevaliers avoient été employés dans tous les siècles à protéger toutes les nations Chrétiennes de

l'Europe, contre l'implacable ennemi de leur foi.

Liv. VI.

Mais quoique presque toutes les puissances eussent des obligations infinies aux Chevaliers de Malte, qui avoient en toute occasion racheté & défendu leurs sujets, avec la plus grande générosité, & la plus rare intrépidité; les Princes, dont les Etats avoient à craindre les progrès des Turcs, furent les seuls qui se crurent obligés de les secourir. Aucun Souverain n'étoit aussi intéressé que celui d'Espagne à empêcher la destruction de l'ordre de Malte; car outre que ses Etats étoient les plus exposés, il étoit aussi celui des ennemis de Soliman qui l'avoit le plus grièvement offensé; puisqu'il commettoit de fréquentes hostilités contre les Corsaires Africains que le Grand Seigneur avoit pris sous sa protection. Philippe ne pouvoit donc ni suspecter l'avis qu'il avoit reçu du Grand Maître, ni douter que le même danger les menaçât tous deux; & que si Malte succomboit, toutes les forces Ottomanes se tournassent contre l'Espagne. Ce Monarque avoit toujours regardé cette Ile comme son principal boulevard contre les invasions des Turcs & ne sentit jamais mieux qu'en cette circonstance qu'il avoit eu raison de penser ainsi. Il ré-

1565.

Philippe se résout à secourir les Chevaliers.

———— solut donc d'employer les plus vigoureux ef-
 Liv. VI. forts à sa défense; & ayant écrit à ses Mi-
 1565. nistres & à ses alliés d'Italie, de tenir vingt
 mille hommes prêts à s'embarquer au premier
 avis, il assembla une nombreuse flotte à
 Messine & ordonna à Don Garcie de Tole-
 de, Viceroy de Sicile, de veiller à la conser-
 vation de Malte avec le même soin que s'il
 s'agissoit de son gouvernement même.

Activité
 & vigilan-
 ce du
 Grand-
 Maître.

Le zele avec lequel Philippe épousa la
 cause des Chevaliers les délivra de leur in-
 quiétude sur l'événement du siège, mais n'em-
 pêcha pas le Grand Maître d'employer toute
 sa vigilance & son activité à se préparer à
 la plus vigoureuse défense. Il cita à l'instant
 tous les Chevaliers dispersés dans les dif-
 férens Etats de l'Europe, & distribua tous les
 habitans de l'île, capables de porter les ar-
 mes, en compagnies, à la tête desquelles il
 mit des Chevaliers chargés de les exercer &
 de les discipliner. Il fit lever par ses agens
 deux mille soldats en Italie, & occupa tous
 les vaisseaux de la religion à transporter des
 armes, des instrumens de guerre & des pro-
 visions de toute espee.

Tous les Chevaliers se rendirent à l'ajour-
 nement qui leur avoit été donné; & ceux, à
 qui l'âge & les infirmités ne le permirent

point, suppléerent leurs services personnels
 par l'envoi de l'argent & des effets qu'ils pu- Liv. VI.
 rent faire passer à leurs freres. La Valette fit 1565.
 la revue de ses forces avant l'arrivée de
 l'ennemi, & trouva qu'elles montoient à 700
 Chevaliers & 8500 soldats, y compris deux
 compagnies Espagnoles qui lui furent en-
 voyées de Sicile. Il en distribua le comman-
 dement à ses Chevaliers, & après les avoir
 fait approcher des Sacremens & avoir or-
 donné une procession religieuse & solennelle,
 il assigna à chacun son poste. Au milieu de
 cette immensité de détails, dont il étoit obli-
 gé de s'occuper, il ne lui échappa rien de
 ce que la prudence humaine pouvoit prévoir.
 Il s'occupa continuellement à visiter les maga-
 sins, & les postes, à examiner les fortifica-
 tions, & à instruire les officiers de la con-
 duite qu'ils devoient tenir en cas d'attaque.
 La sagesse qu'il montra dans son plan de dé-
 fense remplit ses troupes de confiance & sa
 fermeté éleva tellement leur courage qu'ils
 envisagerent sans effroi toutes les calamités
 prêtes à fondre sur eux.

Enfin la flotte Turque étant partie de Con-
 stantinople à la fin de Mars, arriva à la vue
 de Malte vers le milieu de Mai. Elle étoit
 composée de plus de deux cens voiles &

Arrivée
 des Turcs
 à Malte
 sous les
 ordres de
 Mustapha
 & de Piali.

1565. portoit à bord, outre un grand nombre d'es-
 Liv. VI. claves chrétiens destinés à servir de pion-
 niers, environ 40,000 soldats. Cette armée
 formidable, composée en grande partie de
 Janissaires & de Spahis, la plus brave mi-
 lice de l'Empire Ottoman, débarqua à quel-
 que distance du BOURG (1) & bientôt après
 se répandit dans la campagne, en mettant
 le feu aux villages, massacrant les paysans,
 & enlevant le Bétail, qui, malgré les ordres
 réitérés de la Valette, n'avoit pas été mis
 en sûreté dans les forts & dans les villes.

Tandis que les Turcs ravageoient ainsi
 l'Isle, le Commandeur de Copier, grand Maré-
 chal de l'ordre, avoit été envoyé à la dé-
 couverte à la tête de deux cens chevaux &
 de six cens hommes de pied. Cet officier
 consommé dans la guerre, s'acquitta de sa
 commission avec tant de prudence & de vi-
 gueur, que, tombant à l'improviste sur des
 détachemens Turcs, il en tailla en pieces
 plus de 1500 & perdit seulement quatre-
 vingt hommes. Mais la Valette en permettant
 ces escarmouches ne vouloit qu'aguerrir ses

(1) *Il borgo* ville où se trouvoient les princi-
 pales forces de l'ordre,

troupes & les accoutumer à la vue & aux cris de l'ennemi. Il considéra que les pertes qu'il faisoit dans ces rencontres, toutes petites qu'elles fussent, étoient plus considérables qu'il n'en pouvoit supporter. En conséquence il rappella Copier, & renvoya les soldats & les Chevaliers, qui étoient à ses ordres, à leurs postes respectifs.

Le Général Turc tint un conseil de guerre, aussitôt que ses troupes furent débarquées, pour décider par où il commenceroit son attaque. Pialy en conséquence des instructions de Soliman, fut d'avis qu'on ne devoit point agir que Dragut ne fût arrivé. Mais Mustapha ayant été informé des préparatifs du Roi d'Espagne, crut qu'il devoit sur le champ pourvoir à la sûreté de sa flotte, qui étoit alors dans une baie exposée à toute la violence du vent d'Est, & à être attaquée avec avantage par les Espagnols. Il proposa d'assiéger le fort St. Elme assis sur une langue de terre, près du Bourg, & qui commandoit le havre principal de l'Ile d'un côté, & de l'autre, un port assez vaste pour contenir toute la flotte, & la mettre hors de tout danger. Cet avis passa à la pluralité des voix, & Mustapha se prépara à exécuter son plan sans délai. Il espéra vainement de réduire

Liv. VI.

1565.

Siège de
St. Elme.Difficultés
de ce Siège.

ce fort en peu de jours ; car outre la valeur
Liv. VI. avec laquelle il fut défendu , deux circonstan-
1565. ces augmentèrent beaucoup les difficultés de
 cette entreprise. La garnison pouvoit aisément
 recevoir des secours de la ville par un grand
 havre protégé des forts St. Ange & St. Mi-
 chel ou de la Sangle ; & les approches furent
 retardées par la nature du chemin qui con-
 duisoit à St. Elme : on avoit toujours à
 travailler dans le roc vif, ou couvert d'un
 sol caillouteux. Mustapha remédia à ce dernier
 inconvénient en substituant aux tranchées
 impossibles à pratiquer , des parapets formés
 de poutres & de planches , & garnies par
 derrière de terre qu'on alloit chercher au
 loin & qu'on mêloit avec des joncs & de la
 paille. Le général Turc put , par ce moyen ,
 le sixième ou septième jour après son débar-
 quement , découvrir une batterie montée de
 canons du plus gros calibre , & le Bailli de
 Negrepont , Gouverneur de St. Elme , recon-
 nut bientôt qu'il lui seroit impossible de tenir
 long-temps. Il en donna avis au Grand Mai-
 tre par le Chevalier Lacerda. Cet officier
 troublé par la peur , exagéra le danger dont
 il étoit chargé de rendre compte , & eut
 l'imprudence de dire à la Valette en présence
 de plusieurs Chevaliers , qu'il ne falloit pas

La garni-
 son regar-
 de le fort
 St. Elme
 comme in-
 soutena-
 ble.

s'attendre que le fort pût tenir plus d'une
 semaine. » Quelle perte avez-vous donc
 » faite, dit celui-ci, qui vous en fasse sitôt
 » défespérer ? Le château, lui répondit La-
 » cerda, doit être considéré comme un ma-
 » lade exténué & sans forces, qui ne peut
 » se soutenir que par des remedes & des
 » secours continuels. J'en ferai moi-même le
 » médecin, repartit le Grand Maître avec
 » indignation, & j'en conduirai d'autres avec
 » moi, qui, s'ils ne peuvent pas vous gué-
 » rir de la peur, empêcheront bien au moins
 » par leur valeur, les infideles de s'emparer
 » du château. »

La Valette n'espéroit pas que ce fort, trop
 peu considérable pour contenir une garnison
 nombreuse, pût résister long-temps aux atta-
 ques continuelles d'un ennemi si supérieur ;
 mais il crut que le salut de l'Ile entière dé-
 pendoit de la durée de ce siège, & qu'il
 falloit par une résistance opiniâtre donner le
 temps au Viceroi de Sicile de lui amener
 des secours. Il résolut donc de se jeter lui-
 même dans la place avec un corps d'élite,
 & se disposoit à partir lorsque tous les
 Chevaliers lui représenterent d'une maniere
 si pressante qu'il ne devoit pas abandonner
 la ville, qu'il consentit à donner le com-

Liv. VI.

1565.

Raïss
 qu'avoit le
 Grand
 Maître de
 le défen-
 dre jusqu'à
 la dernière
 extrémité.

mandement du secours qu'il avoit préparé ;
 Liv. VI. au Chevalier de Medran qui méritoit cette
 1565. confiance.

Progrès
 du Siège.

Peu de temps après son arrivée le Chevalier de Médran fit une sortie, se jetta dans la tranchée, & tailla en pieces un grand nombre de Turcs qu'il chassa de leurs retranchemens. Mais ceux-ci revenus de leur surprise, retournerent à la charge & forcerent les Chrétiens de se retirer. Les efforts des Janissaires furent favorisés par un vent violent qui, repoussant sur le fort la fumée de l'Artillerie, couvrit les assiégés d'un nuage épais à travers lequel il étoit impossible de discerner les opérations de l'ennemi. Les Turcs eurent assez de présence d'esprit pour tirer parti de cette circonstance. Ils s'établirent sans être apperçus, sur la contre-escarpe, y firent un logement avec des arbres, des poutres, des sacs à laine & des gabions, & y dressèrent une batterie avec une promptitude incroyable. Quand la fumée fut dissipée, les assiégés virent avec le plus grand étonnement ce qui s'étoit passé, & furent d'autant plus inquiets, que l'ouvrage des Turcs commandoit un ravelin qui en étoit voisin, & le battoit de telle maniere qu'aucun assiéé n'y pouvoit plus paroître sans le plus

grand danger. Ils résolurent cependant de défendre ce ravelin aussi long-temps qu'il se- Liv. VI.
 roit possible, à quelque prix que ce fût. 1565.

Vers ce temps, Dragut arriva suivi d'un Arrivée
 autre fameux Corsaire nommé Uluccialy, à de Dragut.
 la tête de vingt galeres, qui portoient outre les esclaves & les matelots, 2500 hommes de troupes. Ce renfort, & la présence de Dragut donnerent une nouvelle vigueur aux assiégeans. Ce pirate intrépide s'exposoit en toute occasion, & passoit les jours entiers dans la tranchée. A des talens supérieurs, comme homme de mer, il joignoit ceux d'un excellent Artilleur. Personne n'entendoit mieux que lui cette partie ; il plaça les Batteries d'une maniere beaucoup plus avantageuse & fit faire un feu continuel sur le ravelin dont nous avons parlé, & sur le Cavalier qui couvroit le fort & étoit un de ses principaux ouvrages.

Ce Cavalier fut bientôt la seule défense Progrès
 qui pouvoit empêcher les assiégeans de s'é- du Siège.
 tablir au pied même du rempart. Quelques artilleurs Turcs s'étant approchés à la pointe du jour pour examiner l'état de la breche, apperçurent une canoniere si basse qu'un d'eux étant monté sur les épaules d'un de ses camarades, découvrit dans l'intérieur du Cava-

lier les foldats chrétiens couchés à terre &
 Liv. VI. endormis. Il en donna auffi-tôt avis aux trou-
 1565. pes , qui s'avancant en silence & avec la plus
 grande célérité , & ayant posé des échelles ,
 parvinrent par la canoniere dans le ravelin ,
 & massacrèrent la plus grande partie des
 Chrétiens.

Entre le ravelin & le Cavalier étoit un
 fossé sur lequel les Chevaliers jetterent un
 pont volant , qui conduisoit à ce dernier ou-
 vrage. Les Turcs l'appercevant sauterent aus-
 sitôt sur le pont & entreprirent de se ren-
 dre maîtres du Cavalier , comme ils l'étoient
 déjà du ravelin. Mais l'alarme étoit alors
 dans la garnison. Les plus braves des Che-
 valiers accoururent au poste menacé , &
 après un combat opiniâtre obligèrent les
 Turcs de se retirer dans le ravelin : ceux-ci
 ayant remarqué qu'il y avoit un sentier dans
 le bas du fossé qui conduisoit au Cavalier ,
 ils s'y jetterent sans balancer , & recom-
 mencerent leur attaque avec plus de fureur
 que jamais. Le combat dura depuis le soleil
 levant jusqu'à midi , que l'invincible bravoure
 de la garnison fixa enfin la victoire. Vingt
 Chevaliers & cent foldats furent tués ,
 & les Turcs perdirent environ trois mille
 hommes.

Comme le ravelin étoit ouvert du côté du fort, les batteries des assiégés firent une grande destruction des Infideles; mais Mustafa convaincu de l'importance du poste dont il s'étoit emparé, y envoya des troupes fraîches, & un grand nombre de pionniers qui éleverent un épaulement avec des sacs à laine, des gabions, & des planches, & mirent les Turcs à l'abri : jamais les Chevaliers ne purent les chasser de ce logement.

Liv. VI.

1565.

La Valette fut pénétré de cette disgrâce, qui l'affectoit d'autant plus, qu'il devoit l'attribuer à la négligence de la garnison. Il lui envoya cependant des secours, & la défense aussi-bien que le Siège, continua avec la même vigueur qu'auparavant.

Cependant la situation des assiégés étoit plus dangereuse que jamais. Les Turcs s'appliquoient sans relâche, à élever le ravelin, jusqu'à ce qu'il commandât le fort, & la garnison ne pouvoit plus se montrer sur les remparts, sans le danger le plus imminent. L'Artillerie des assiégeans en tuoit un grand nombre; les murs étoient presque détruits, & les plus intrépides Chevaliers commençoient à désespérer du fort, & à craindre qu'il ne leur fût impossible de résister à l'as-

Détresse
de la gar-
nison.

faut qu'ils s'attendoient à tout moment d'a-
 Liv. VI. voir à soutenir.

1565. Ils résolurent donc , quoiqu'avec la plus
 Ils de- extrême répugnance , de demander au Grand-
 mandent à quitter le Maître la permission d'abandonner le fort ,
 fort, & ils députèrent pour l'obtenir le Chevalier
 de Médran : celui-ci représenta que la place
 n'étoit plus tenable , & que quand on s'opi-
 niâtreroit à y rester encore quelques jours ,
 une défense aussi inutile ne serviroit qu'à
 faire périr le reste de la garnison ; que rien
 ne pouvoit même être plus agréable aux Turcs
 que de voir passer de nouveaux secours dans
 une place démantelée dont la défense con-
 sommeroit bientôt les troupes nécessaires
 pour les autres forteresses de l'Ile , qui de-
 viendroient ainsi une proie aisée pour l'en-
 nemi. Il ajouta que , quoique l'opinion de la
 garnison fût telle , il étoit chargé , quelque
 parti que prît le Grand-Maître , de l'assurer
 de l'obéissance aveugle des Chevaliers & des
 troupes qu'ils commandoient.

& sont refusés par le Grand Maître. La plupart des Chevaliers opinèrent dans
 le conseil à ce que la demande de la garni-
 son fût immédiatement accordée. Mais la
 Valette soutint un avis contraire ; il ne dou-
 toit pas que la place ne fût plus tenable &
 gémissoit sur le sort des braves Chevaliers

qui la défendoient ; mais il favoit qu'il y ~~avoit~~ Liv. VI.
 avoit des occasions où il falloit hafarder les
 membres particuliers pour sauver le corps , 1565.
 & que c'étoit à cette extrémité qu'il se trou-
 voit inévitabement réduit. Il étoit informé
 de bonne part que si le fort St. Elme étoit
 pris , le Viceroi de Sicile , ne pouvant plus
 attaquer les Turcs avec le même avantage ,
 ne risqueroit pas , pour la défense du reste
 de l'Ile , la flotte & les troupes du Roi son
 maître ; qu'ainsi le salut entier de Malte &
 de l'ordre dépendoit absolument de la durée
 du siege. Il chargea Médran de dire de sa
 part aux Chevaliers qui s'étoient enfermés
 dans le fort , de se souvenir des vœux ,
 qu'ils avoient faits à leur profession , de sa-
 crifier leur vie à la défense de la religion ;
 de les assurer qu'il leur feroit passer des se-
 cours autant qu'il en feroit besoin , & qu'il
 étoit résolu , quand il feroit nécessaire , de
 se jeter lui-même dans la place & d'y mou-
 rir avec eux les armes à la main , plutôt que
 de rendre le fort aux Infideles.

Médran ayant rapporté cette réponse , plu-
 sieurs Chevaliers attachés par principes &
 par honneur à leur ordre , & sur-tout les
 plus anciens , protesterent de s'enfvelir sous
 les ruines du fort , plutôt que de l'abandon-

_____ ner ; mais le plus grand nombre trouva cette
 Liv. VI. 3 réponse dure & même cruelle , & écrivit au
 1565. Grand-Maître une lettre signée de cinquante-
 trois Chevaliers , où après avoir répété leur
 première demande , ils lui déclaroient que si
 la nuit suivante il ne leur envoyoit pas des
 barques pour les tirer du fort où ils alloient
 périr , ils étoient déterminés à faire une for-
 tie l'épée à la main , & se feroient tous
 tuer , plutôt que d'attendre la mort ignomi-
 nieuse qui leur étoit préparée s'ils étoient
 pris d'affaut.

Le Grand-Maître répondit à cette let-
 tre : » que pour mourir avec honneur ,
 » comme ils prétendoient , il ne suffisoit pas
 » de périr les armes à la main , mais que
 » ce devoit être encore avec le mérite de
 » l'obéissance ; que s'ils abandonnoient le fort ,
 » on ne pouvoit plus espérer de secours du
 » Viceroi , que les Turcs ne manqueroient
 » pas aussi-tôt d'investir & d'assiéger le Bourg ;
 » que ceux qui vouloient honteusement dé-
 » serter le poste dont la Religion leur avoit
 » confié la défense , feroient réduits alors
 » comme les autres à une situation plus dé-
 » sespérée que celle qu'ils se flattoient d'é-
 » viter. » Il envoya en outre trois Com-
 missaires pour lui faire un rapport fidele

de l'état de la place , ou plutôt dans la vue Liv. VI.
de gagner du tems , & d'empêcher la gar-
nison de tomber dans le désespoir. 1565.

Ces Commissaires différerent entièrement sur le rapport qu'ils firent à leur retour : deux d'entr'eux assurèrent qu'il n'étoit pas possible de défendre le fort plus long-tems , mais le troisieme appelé Constantin Castriot , Prince Grec , & descendant du fameux Scanderberg le héros de l'Albanie , soit par ignorance , soit par le sentiment intérieur des ressources que lui fourniroient encore son talent & son courage supérieur à celui de deux autres , soutint que la place étoit loin d'être réduite à l'extrémité , & pour prouver combien il croyoit son opinion vraie , il offrit de s'enfermer dans le fort & d'en entreprendre la défense avec les troupes qui voudroient l'accompagner.

Le Grand Maître , qui sentoît fortement la nécessité de prolonger le siege , accepta aussi-tôt les offres de Castriot , & donna les plus grands éloges à son zele & à son courage. Castriot n'eut pas de peine à rassembler un bon nombre de troupes aussi portées de bonne volonté que lui : chacun à l'envi vouloit se faire enrôler , & partager ses dangers.

———— Lorsque la Valette vit la résolution de
 Liv. VI. ces hommes valeureux, il ne douta plus
 1565. qu'il n'eût les moyens de prolonger le siege
 du fort, il écrivit aux Chevaliers qu'il leur
 donnoit volontiers leur congé, & enverroit
 immédiatement une autre garnison, à laquelle
 ils remettroient leurs postes, & qu'ils pou-
 voient se servir des barques qui auroient ap-
 porté ceux qui les remplaceroient pour se
 rendre au Bourg. » Revenez ici mes freres,
 » leur disoit-il, vous y ferez plus en sûre-
 » té, & de mon côté je serai plus tranquille
 » sur la conservation d'une place importan-
 » te & d'où dépend le salut entier de l'Ile &
 » de tout notre ordre. »

Le style de cette lettre & les ordres qu'elle
 contenoit, affecterent vivement les Chevaliers,
 & réveillerent en eux cette émulation & cet
 honneur délicat & sensible, qui ont si long-
 tems & si glorieusement distingué leur ordre :
 ils frémirent en pensant à la réception qu'ils
 alloient avoir du Grand Maître & de leurs
 confreres. » Si la nouvelle garnison, di-
 » soient-ils, étoit assez heureuse pour se
 » maintenir dans la place jusqu'à l'arrivée
 » des Espagnols, dans quel coin de la terre
 » cacherions-nous notre infamie ? » Ils ré-
 solurent sans balancer de rester dans le fort

tant

tant qu'un d'eux respireroit plutôt que de céder leur poste à une nouvelle garnison ou de l'abandonner à l'ennemi, & ils allèrent, en corps, prier le Gouverneur de faire connoître au Grand Maître leur repentir & de se joindre à eux pour obtenir qu'il leur fût permis d'effacer jusqu'au souvenir de leur faute par leur conduite.

==
Liv. VI.

1565.

Le Gouverneur, y consentit aussi-tôt, & afin de prévenir l'arrivée des barques qu'on attendoit dans la nuit, il envoya cette lettre par un habile nageur. La Valette très-content de ce message, feignit cependant de ne pas vouloir se rendre à la prière des Chevaliers; & répondit qu'il préféroit un corps de troupes nouvelles à de vieux guerriers qui refusoient de se soumettre à la discipline militaire. Les Chevaliers consternés de cette réponse demandèrent grace dans les termes les plus soumis; enfin le Grand Maître pardonna, & la garnison rejetant toute autre pensée ne s'occupa plus qu'à prolonger la défense du fort.

Le Grand Maître envoyoit chaque nuit au fort St. Elme des troupes fraîches pour remplacer les morts & les blessés, fournissoit abondamment les Chevaliers occupés à la défense de provisions de bouche, de mu-

~~————~~ nitions de guerre & de feux d'artifice. Il en
 Liv. VI. avoit même inventé d'une nouvelle espece
 1565. pour repouffer un affaut. C'étoient des cer-
 cles d'un bois leger qu'on frottoit avec de
 l'huile bouillante. On les couvroit ensuite
 de laine , qu'on imbiboit dans d'autres li-
 queurs inflammables , mêlées avec du nitre
 & de la poudre à canon. Quand ils étoient
 enflammés , on les jettoit au milieu des plus
 épais bataillons. Souvent deux ou trois sol-
 dats Turcs se trouvoient embarrassés dans
 ces cercles de feu , & brûloient tout vifs ;
 enfin cette redoutable invention produisoit
 la confusion la plus grande par-tout où on
 l'employoit.

Bravoure
 invincible
 de la gar-
 nison.

Les assiégés en avoient besoin ; aussi-bien
 que de toutes celles qu'ils pouvoient imagi-
 ner pour nuire à leurs ennemis , qui malgré
 cette vigoureuse résistance avoient jetté un
 pont sur le fossé , & commençoient à sapper
 & à miner le rempart. Depuis le dix-sept de
 Juin , jusqu'au quatorze de Juillet , on en
 vint tous les jours aux mains , & Mustapha
 avoit entrepris souvent d'emporter le fort
 par escalade ; mais il avoit été autant de fois
 repouffé avec une grande perte de ses plus
 braves soldats.

Le Bacha honteux d'être arrêté si long-

rems devant une si mauvaise place , résolut
 de faire un effort plus décisif , & de donner Liv. VI.
 un assaut général avec autant de troupes que 1565.
 l'étendue du fort pouvoit le lui permettre.
 Les remparts étoient déjà dans le plus mauvais état ; mais pour faciliter cette attaque , le quinze de Juillet fut employé à battre en breche , & l'artillerie Turque , n'ayant point cessé de tirer , rasa la muraille jusqu'au Roc sur lequel elle avoit été construite du côté où le Bacha projettoit de donner un nouvel assaut. Le seize , dès la pointe du jour , la flotte Turque s'approcha du château aussi près que la profondeur de l'eau le lui permit. Quatre mille archers ou arquebusiers furent placés dans les tranchées , & le reste des troupes , au signal donné , monta à l'assaut. La garnison étoit préparée à les recevoir. La breche étoit bordée par plusieurs rangs de soldats chrétiens , & on avoit placé dans ces rangs de distance en distance un Chevalier.

Les Turcs entreprirent à diverses reprises , mais toujours vainement , d'enfoncer cette troupe déterminée & de l'accabler de leur nombre ; leur multitude ne servoit qu'à augmenter leur perte. L'Artillerie du fort en faisoit une horrible destruction , & les cer-

Les canons enflammés furent employés avec un succès
 Liv. VI. cès étonnant. La nouveauté de ces machines
 1565. inspiroit la terreur, & les cris des malheureux
 qui en étoient atteints l'augmenta à un tel point,
 qu'il fut impossible aux officiers Turcs de contenir
 leurs troupes, & d'obtenir le succès que la supériorité
 de leur nombre leur auroit infailliblement valu, s'ils
 eussent conservé leurs rangs.

Enfin Mustapha, après avoir continué cette
 furieuse attaque pendant plus de six heures, sans
 gagner le moindre terrain sur les assiégés, fit sonner
 la retraite.

La garnison perdit dans cet assaut environ
 vingt Chevaliers & trois cens soldats, mais ils
 furent aussitôt remplacés par des secours de la ville,
 & Mustapha fut convaincu que tant qu'il existeroit
 une communication entre le bourg & le fort, le siège
 dureroit autant de tems qu'il y auroit de Chevaliers
 dans les autres endroits de l'Ile. Il résolut donc
 par l'avis de Dragut d'étendre les lignes qui étoient
 au pied du Château, & de les pousser jusqu'à ce
 qu'elles atteignissent cette partie de la mer ou du
 grand havre, où débarquoient les secours que le
 Grand Maître envoyoit chaque jour à la garnison,
 & de dresser des batteries du côté de la ville.

le. Il favoit que cette entreprise étoit sujette aux plus grandes difficultés ; parce que tout l'espace compris entre les lignes & le point jusqu'auquel il étoit nécessaire de les étendre , étoit exposé à l'artillerie des forts St. Elme & St. Ange. Un sangiac en qui le Bacha avoit beaucoup de confiance , fut tué à ses côtés , en reconnoissant le terrain , & ce qui fut une perte plus irréparable , Dragut reçut une blessure dont il mourut peu de jours après (2). Mustapha n'en fut point découragé , & résolut de poursuivre son entreprise. A force d'employer des pionniers & des soldats à ce travail, il en vint à bout ; des batteries furent placées le long du rivage ; les nouvelles lignes furent garnies d'un grand nombre d'Arquebusiers, en sorte qu'il ne fut pas possible à aucune Barque d'approcher du fort, sans le danger le plus imminent d'être aussi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Liv. VI.

1563.

Dragut est tué.

Après ces nouvelles dispositions, Mustapha reprit avec vigueur son premier dessein d'emporter le fort d'assaut. Le 21 il en donna

La garnison est réduite à la dernière extrémité.

(2) Il fut atteint à la tête de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château St. Ange avoit brisée.

LI. VI. quatre différens, dans lesquels la garnison
 1565. résista constamment avec une valeur presque
 incroyable & une audace inouïe, à d'excellentes troupes, si supérieures en nombre & si acharnées au combat. Mais ces hommes intrépides étoient extrêmement diminués & avoient les plus grands sujets de craindre qu'il ne leur fût impossible de résister à un nouvel assaut. Ils se servirent d'un excellent nageur qui traversa le port & représenta au Grand Maître l'état déplorable de la place, qui étoit perdue, si on ne trouvoit moyen d'y faire entrer du secours : plusieurs bateaux furent aussi-tôt remplis d'un grand nombre de Chevaliers qui résolurent généreusement de se dévouer à une mort certaine pour le salut général, & la conservation du fort. Ils partirent de la ville avec autant de joie, que s'ils avoient eu l'espérance la mieux fondée de vaincre. Mais ils trouverent par-tout les Turcs tellement sur leurs gardes, & les lignes furent si vigoureusement défendues, qu'après plusieurs tentatives infructueuses, ils furent obligés de se retirer pénétrés du triste sort de leurs freres.

Ceux qui défendoient le fort n'ayant plus d'espérance de secours, se regarderent comme perdus, mais au lieu de songer à capituler

ou à se sauver, ils se préparèrent à la mort =====
 par la participation aux sacremens de l'Eglise; Liv. VI.
 & après s'être tendrement embrassés les uns 1565.
 les autres, chacun se retira à son poste. Ceux
 que leurs blessures empêchoient de marcher,
 se firent porter dans des chaïses jusques sur
 le bord de la breche, où ils attendirent avec
 une fermeté héroïque, l'approche des Turcs.

Le lendemain vingt-trois de Juillet, les St. Etienne
 Turcs, dès la pointe du jour, monterent à pris d'assaut,
 l'assaut avec de grands cris, & comme al-
 lant à une victoire qu'une poignée d'hommes
 ne pouvoit plus leur disputer. Les assiégés,
 certains qu'une mort prochaine les attendoit,
 mépriserent tous les dangers, furent plus que
 des hommes, & déployerent un courage si
 sublime qu'ils remplirent d'étonnement leurs
 ennemis. Le combat dura plus de quatre heu-
 res, jusqu'à ce que non-seulement tous les
 Chevaliers; mais encore tous les soldats euf-
 sent péri excepté deux ou trois qui se sau-
 verent à la nage. Les étendarts des Infideles
 furent alors plantés sur le rempart, & la
 flotte entra en triomphe dans le havre que
 commandoit le fort. Lorsque Mustapha visita le
 château il ne pût s'empêcher de s'écrier :
*Que ne fera pas le pere ; puisque le fils qui est
 si petit nous coûte nos plus braves soldats ?*

== (3) Mais cette réflexion, loin d'exciter son admira-
 Liv. VI. tion pour ce courage fans exemple, ne fer-
 1565. vit qu'à lui inspirer une férocité brutale & sanguinaire. Il ordonna qu'on fît prendre ceux qui, jonchés parmi les morts, respiroient encore. On leur ouvrit l'estomac, après leur avoir arraché le cœur; on fendit leurs corps en croix pour insulter au signe de leur foi, qu'ils portoient; on les attacha sur des planches & ils furent jettés dans la mer, pour que le vent & la marée les portât au pied du château St. Ange, & du côté du Bourg.

A ce spectacle horrible, le Grand Maître fondit en larmes; mais la colere & une juste indignation succéderent à sa douleur. Ces passions l'égarerent & le porterent à une représaille indigne de sa grande ame. *Afin*, disoit-il, *d'apprendre au Bacha à faire la guerre avec moins de barbarie*, il fit massacrer sur le champ tous les prisonniers Turcs & lança leurs têtes sanglantes en place de boulets jusques dans leur camp.

Le siège du fort St. Elme avoit coûté à l'ordre quinze cens hommes, outre cent trente des plus braves Chevaliers. La Valette, quoi-

que profondément affligé d'une si grande perte , Liv. VI.
 dissimula sagement son inquiétude & sa dou- 1565.
 leur , montra sa fermeté ordinaire & cette
 hauteur de courage qui le mettoit au-dessus
 des événemens; & inspira à toutes les trou-
 pes la résolution fixe & inébranlable de dé-
 fendre la ville & les autres forts jusqu'à la
 dernière goutte de leur sang.

Mustapha s'imagina envain , qu'intimidés
 par le fort de leurs compagnons le Grand
 Maître & les Chevaliers seroient disposés à
 écouter des propositions de capitulation; &
 dans cette espérance il envoya à la porte
 du Bourg un officier avec un esclave Chré-
 tien pour lui servir d'interprete. On n'admit
 dans la ville que l'esclave. On le fit passer au
 travers de plusieurs rangs de soldats sous les
 armes, & quand on lui eut fait voir toutes
 les fortifications de la ville & sur-tout les
 fossés dont on voulut qu'il examinât attenti-
 vement la largeur & la profondeur; *voilà*,
 lui dit-on, *le seul endroit que nous voulions cé-*
der à votre Général, & où nous espérons l'ense-
velir bientôt, lui & tous ses Janissaires.

Le fier Bacha indigné d'une réponse si hau-
 raine , résolut de poursuivre le siège avec la
 plus grande vigueur jusqu'à la dernière ex-
 trémité. Ses troupes quoique considérable-

Siege du
 Bourg &
 du fort. St.
 Michel.

ment diminuées, étoient encore suffisantes pour
 Liv. VI. investir en même tems la ville & le fort St.
 1565. Michel (4), il fit un feu continuel sur l'un &
 sur l'autre; mais son dessein étoit de travail-
 ler d'abord à réduire le dernier, qu'il se pro-
 posa d'attaquer par mer & par terre à l'ex-
 trémité de la presqu'île sur laquelle il est
 assis. (5) Pour l'exécution de ce projet il
 falloit nécessairement introduire dans le port
 un nombre considérable de bâtimens pour
 transporter ces troupes. Mais l'entrée du ha-
 vre étant fermée par une grande chaîne de
 fer, & foudroyée par le canon de St. Ange,
 le Bacha eût renoncé à ce dessein, si Pialy
 n'eût suggéré de faire transporter à bras par
 les esclaves chrétiens & la chiourme des ga-
 leres, toutes les barques nécessaires sur
 l'Isthme où étoit situé le fort St. Elme, pour
 les mettre ensuite à flot dans le grand port.
 Le Grand Maître fut instruit de ce projet par

(4) Ils sont situés sur deux promontoires qui se terminent à un grand havre, & sont séparés l'un de l'autre par un canal, où se tiennent les galeres de la religion, & dont l'entrée est défendue par des batteries.

(5) Appellée l'éperon.

un officier Turc qui, étant grec de naissance, fut touché de remords de servir les Infideles, & déserta chez les Chrétiens. La Valette envoya aussitôt un grand nombre d'ouvriers travailler à former une estacade dans la mer, & là où la profondeur de l'eau & la dureté du sol ne permettoient pas d'asseoir sur des pieux l'élévation projetée le long de cette partie du promontoire que les Turcs se propoient d'attaquer, il fit faire un fort retranchement. En attendant, Mustapha ne cessoit de battre le fort, tandis que les esclaves & les équipages étoient occupés à transporter par terre les barques dans le havre. Enfin le Bacha ayant jugé qu'on y avoit passé un nombre suffisant de troupes & que la breche étoit praticable, résolut d'attaquer, sans différer, le fort St. Michel par terre & par mer. Il comptoit d'autant plus sur le succès de ce projet, que depuis la prise de St. Elme il avoit reçu un renfort considérable par l'arrivée de Hascem fils de Barberouffe à la tête de deux mille cinq cens hommes d'élite, appelés communément *les Braves d'Alger*. Hascem avoit hérité de l'activité de son pere & de son ardeur, & désiroit de se distinguer au service de Soliman. Il pria le Bacha de lui confier l'attaque du fort St. Michel, & se vanta avec son ar-

Liv VI.

1565.

Arrivée
de Hascem
fils de
Barberouffe.

rogance ordinaire de l'emporter l'épée à la
 Liv. VI. main. Le Bacha, soit qu'il eût confiance dans
 1565. les talens de ce jeune officier, soit qu'il ne
 fût pas fâché de lui apprendre à ses dépens
 qu'il étoit trop présomptueux, lui accorda
 aussi-tôt sa demande, joignit six mille hommes
 à ses Algériens, & lui promit de l'appuyer
 à la tête de toutes ses troupes.

Hascem confia la moitié de ses forces à
 Candelissa vieux Corsaire & son Lieutenant,
 lui donna la direction de l'attaque de mer,
 & se réserva de commander celle de terre.

Candelissa repoullé avec une grande perte d'hommes. Candelissa ayant mis ses troupes à bord
 des bateaux, parut, au bruit des tambours
 & d'autres instrumens, précédé d'une bar-
 que remplie de Prêtres, & de Religieux
 Mahométans, dont les uns par leurs chants
 & leurs prieres imploroient les secours du
 ciel, pendant que d'autres lisoient des im-
 précations contre les Chrétiens. Candelissa
 entreprit d'abord de renverser l'estacade ;
 mais la trouvant plus forte qu'il ne s'y atten-
 doit, & les troupes occupées à la démolir
 souffrant beaucoup du feu des assiégés, il
 crut qu'il feroit plus aisé de faire une des-
 cente sur cette partie de la côte que le Grand
 Maître avoit fortifiée avec des retranchemens.
 Le Commandeur de Guimeran défendoit ce

poste. Il conserva son feu, & laissa appro-
 cher les barques ennemies ; mais il ne les vit Liv. VI.
 pas plutôt à une petite distance, que d'une 1565.
 seule décharge de son artillerie il coula bas
 plusieurs barques, & tua aux Turcs envi-
 ron 400 hommes ; mais cette perte n'empê-
 cha pas les autres d'approcher. Candelissa
 mit pied à terre, pendant que les canoniers
 chrétiens rechargeoient, & débarqua à la
 tête de ses Algériens. Mais Guimeran s'étoit
 réservé quelques canons chargés à cartou-
 ches, qui firent une telle destruction des
 Algériens débarqués, qu'ils s'ébranlerent, &
 commencerent à fuir vers leurs vaisseaux.
 Candelissa s'en apperçut & ordonna aux bar-
 ques de s'éloigner. Les Algériens voyant qu'il
 falloit vaincre ou mourir furent animés de
 ce courage qu'inspire le désespoir, & s'avance-
 rent, en foule, au retranchement le sabre
 d'une main & une échelle de l'autre. Les
 combattans montrerent des deux côtés la plus
 grande valeur ; des ruisseaux de sang cou-
 loient, & les fossés regorgoient de morts &
 de blessés. Enfin les Turcs, après quatre
 heures de combat, gagnèrent le haut du re-
 tranchement & y planterent leurs enseignes.
 Les Chevaliers honteux de leur retraite, re-
 tournerent à l'ennemi avec plus de fureur

que jamais ; mais ils auroient probablement
 Liv. VI. succombé sous le nombre si supérieur des
 1565. Infideles, si le Grand Maître ne leur eût
 envoyé à propos du secours conduit par le
 Commandeur de Giou, Général des galeres,
 & par le Chevalier de Quincy, qui char-
 gerent avec tant de fureur les Algériens &
 les Turcs qu'ils frappèrent de terreur Can-
 delissa lui-même si connu par son intrépidité :
 il rappella ses barques & fut des premiers
 à s'enfuir. Ses soldats combattirent encore
 en désespérés, quoique abandonnés par leur
 Chef ; mais enfin, ils furent chassés du re-
 tranchement & forcés de se rembarquer avec
 la plus grande précipitation. Les Chrétiens
 les poursuivirent & les batteries ne cessèrent
 pas de faire feu sur eux. Beaucoup de bateaux
 furent coulés à fond. L'eau du port étoit
 couverte de corps morts, de membres cou-
 pés, de boucliers & de casques épars. Enfin
 de quatre mille hommes, que le général avoit
 embarqués pour cette entreprise, à peine en
 échappa-t-il cinq cens, dont la plupart étoient
 dangereusement blessés.

Hascem Hascem ne fut pas plus heureux dans son
 attaque de terre : après avoir été repoussé
 à l'une des breches avec une grande perte
 d'hommes, il rallia ses troupes & les con-

duisit à une autre , où il combattit long-
 tems & en désespéré , jusqu'à ce que la plu-
 part de ses soldats étant tombés à ses côtés ,
 il se vit contraint malgré toute sa répugnance
 à faire sonner la retraite.

Liv. VI.
 1565.

Mustapha , qui lui avoit promis de le se-
 courir ne s'apperçut pas plutôt qu'il com-
 mençoit à plier , qu'il ordonna aux Janissai-
 res d'avancer. Les Chevaliers venoient de
 soutenir un combat qui avoit duré plus de
 quatre heures au milieu du jour , & dans les
 plus grandes chaleurs de l'été. Cependant ,
 comme s'ils n'eussent pas été sujets aux be-
 soins & aux foiblesses de l'humanité , ils avan-
 cerent à la rencontre des Janissaires , & sem-
 blerent avoir redoublé de vigueur & de cou-
 rage. Les ennemis étoient si nombreux que
 les Chrétiens furent obligés de se retirer au
 dedans de la breche ; mais ils se battirent en
 désespérés , & étant renforcés par de Giou ;
 Quinci & les troupes qui venoient de triom-
 pher des efforts de Candelissa , ils repousse-
 rent enfin les Janissaires & en firent un mas-
 sacre horrible , après avoir perdu plus de
 quarante Chevaliers , & deux cens de leurs
 plus braves soldats.

Et Mustapha
 font repoussés.

Le Bacha outré d'une telle résistance , &
 craignant que les secours d'Espagne qui avoient

Le Siège
 de Borgo
 & de St.

déjà été plus différés qu'il ne l'avoit espéré ;
 Liv. VI. n'arrivassent enfin , résolut d'employer toutes
 1565. ses forces à la fois , & de faire attaquer le
 Michel en-
 trepris à la
 fois.
 Bourg , par une partie de ses troupes sous
 les ordres de Pialy , tandis que lui-même
 continueroit le siège du fort St. Michel. On
 éleva un plus grand nombre de batteries ;
 les tranchées furent conduites plus près de
 la place : on jetta sur les fossés des ponts
 construits avec des vergues & des mats : on
 pratiqua des mines , quoique dans un ter-
 rein dur & pierreux. Des assauts sans nom-
 bre furent répétés , & les deux Bachas ,
 émules l'un de l'autre , inquiets que la vic-
 toire ne se déclarât pour leur rival , donne-
 rent les preuves les plus éclatantes de leur
 courage personnel & épuiserent toutes les
 ressources de l'art alors connu. Cependant
 la bravoure infatigable des Chevaliers , gui-
 dée par un Chef si prudent & si vigilant ,
 fit échouer toutes les entreprises des Turcs
 qui furent constamment repoussés & perdirent
 un grand nombre d'hommes. Mustapha espé-
 roit un prompt succès d'une nouvelle ma-
 chine inventée par ses artilleurs. C'étoit une
 espece de carcasse faite en forme d'un long
 baril relié de cercles de fer , remplie de pou-
 dre à canon , de chaînes , de boulets , de

balles , de clous , & de toute sorte de fer-
remens. Après y avoir attaché une mèche Liv. VI.
allumée on trouva moyen de la faire tom- 1565.
ber au milieu du ravelin qui étoit la princi-
pale défense du fort. Mais les intrépides af-
siégés , trouverent moyen de la rejeter sur
leurs ennemis avant qu'elle prît feu ; un mo-
ment après elle éclata avec une explosion
terrible , & remplit les Turcs de consterna-
tion. Les Chevaliers firent alors une sortie
furieuse l'épée à la main , & profitant du
désordre , où un événement aussi inattendu
jettoit les Turcs , en tuerent plusieurs & mi-
rent le reste en fuite.

Pialy avoit eu lieu d'espérer plus encore Succès de
Pialy con-
tre le
Bourg.
que Mustapha que son attaque auroit le plus
grand succès , quoique la ville fût beaucoup
plus forte & que la Valette y commandât
en personne. Ses batteries avoient ruiné tous
les ouvrages extérieurs , & le rempart avoit
une breche considérable. Tandis que ses trou-
pes engagées dans l'assaut le plus furieux ,
continué depuis le matin jusqu'à la nuit , oc-
cupoient toute l'attention des assiégés , un
grand nombre de pionniers élevoit près de
la muraille une espece de plateforme cons-
truite en terre & en pierres , & plus haute
que le parapet. La nuit arriva , & empêcha

~~le~~ le général Turc de pousser jusqu'au bout
 Liv. VI. un si grand avantage ; mais il ne douta pas
 1565. qu'il ne lui fût aisé de se rendre maître le
 jour suivant de la place.

Sageffe
 & intrépi-
 dité du
 Grand
 maître.

On affembla le conseil de l'Ordre , & la
 plupart des Chevaliers furent d'avis qu'on ne
 pouvoit défendre plus long-tems ce poste ,
 qu'il falloit faire sauter ce qui restoit de for-
 tifications , & faire rentrer la garnison & les
 habitans dans le château St. Ange. Mais le
 Grand-Maître rejetta cet avis avec une es-
 pece d'horreur , » ce seroit , dit-il , en effet
 » livrer l'Ile entiere aux infideles , le fort
 » St. Michel qui se défend avec tant de
 » bravoure , & qui tire toute sa force de sa
 » communication avec la ville , seroit bien-
 » tôt réduit à la nécessité de se rendre. Le
 » château St. Ange ne pourroit contenir les
 » foldats , & les habitans , ni fournir assez
 » d'eau pour leur boisson ». On proposa
 alors de porter à ce fort les reliques des
 saints & les ornemens des Eglises ; & les
 Chevaliers prièrent instamment le Grand-
 Maître de s'y retirer lui-même , l'assurant
 qu'ils soutiendroient le siège avec toute la
 vigueur & la vigilance possibles. » Non ,
 » répondit-il , mes freres , ce que vous pro-
 » posez pour la conservation des choses sa-

» créés ne serviroit qu'à effrayer les soldats :
 » nous devons cacher nos craintes. C'est ici Liv. VI.
 » qu'il faut vaincre ou mourir : puis-je , à 1565.
 » l'âge de soixante & onze ans , finir ma vie
 » plus glorieusement qu'avec mes freres &
 » mes amis pour la défense de notre sainte
 » religion! " Il leur dit ensuite , quelles me-
 sures il croyoit convenable de prendre , &
 travailla aussi-tôt à exécuter son nouveau
 plan. Il fit venir tous les soldats qui n'étoient
 pas nécessaires au château St. Ange pour le
 service de l'artillerie , & les employa avec
 les habitans à élever pendant la nuit des re-
 tranchemens derriere la breche , après quoi
 il envoya quelques-uns des plus braves Che-
 valiers , avec un corps choisi de troupes ,
 qui se glisserent sans bruit le long du pied
 de la muraille & arriverent jusqu'à cette
 plate-forme qu'avoient élevée les Turcs. Les
 chrétiens chargerent avec de grands cris le
 corps de garde que Pialy y avoit laissé , & qui
 croyant avoir affaire à toute la garnison , aban-
 donna ce poste & s'enfuit avec précipitation.

Le cavalier fut aussi-tôt fortifié : on y
 dressa promptement un parapet : on y mit
 même du canon. Alors la breche fut rendue
 impraticable ; la ville fut plus en sûreté qu'au-
 paravant , & un ouvrage qui avoit été des-

———— tiné à avancer sa ruine , devint un boulevard élevé pour sa défense.

1565. Conduite de Philippe. Le Grand-Maître eut alors plus que jamais l'espoir de tenir, jusqu'à ce que les Espagnols vinssent à son secours. Les assurances que Philippe & le Viceroy de Sicile en avoient données étoient si positives, que la Valette compta long-tems sur leur arrivée & sollicita fréquemment le Vice-Roi de hâter son départ de Messine. La conduite de celui-ci parut très-mystérieuse. La patience des Chevaliers fut poussée à bout par ses délais, & ils soupçonnèrent comme bien d'autres que le véritable motif de sa conduite étoit la crainte de se mesurer avec un Amiral d'une aussi grande réputation que Pialy; mais on vit dans la suite que le Vice-Roi avoit agi conformément aux ordres qu'il recevoit de la cour d'Espagne; quoique Philippe, par les raisons que nous avons rapportées plus haut, fût véritablement intéressé à la conservation de Malte & qu'il eût trompé les Chevaliers par les promesses magnifiques d'un puissant secours, il sembla n'avoir jamais été dans le dessein de s'exposer lui-même au danger, & s'être décidé dès le commencement du siège à ne point hazarder une affaire générale.

Un Prince généreux & reconnoissant auroit agi très-différemment à l'égard d'un allié qui méritoit si bien ses secours, & si la magnanimité ou la reconnoissance eussent guidé Philippe, il auroit regardé en cette occasion les Chevaliers comme ses propres sujets & se fût intéressé à leur conservation & à leur défense, aussi vivement que s'ils l'eussent reconnu pour leur Souverain.

Liv. VI.

1565.

Mais Philippe n'étoit affecté de leur danger qu'autant qu'il menaçoit ses propres états. Il résolut bien d'agir en leur faveur plutôt que de les laisser détruire entièrement; mais il fut peu touché des calamités qui les accabloient, & les abandonna à eux-mêmes aussi longtems qu'il y eut quelque apparence qu'ils pourroient résister par leurs propres forces. Il considéra qu'en agissant ainsi, non-seulement il conservoit les siennes; mais se ménageoit une occasion favorable d'attaquer les Turcs avec avantage, lorsqu'ils seroient affoiblis par les opérations du siège.

Philippe ne voulut rien changer à ce plan, & s'y tint fermement attaché, beaucoup plus long-tems qu'il ne convenoit à ses propres vues; malgré les importunités répétées du Grand Maître; car sans le courage presque

1565. inconcevable de la garnison, la fermeté héroïque, l'infatigable vigilance, & la haute sagesse de la Valette, qui se montra bien plus grand qu'on ne devoit naturellement l'espérer, il eut été impossible à un si petit nombre d'hommes de résister tant de tems à des troupes si supérieures, & si vigoureusement conduites. La mort du Grand Maître qui s'exposoit à des dangers continuels, suffisoit pour consommer la perte des Chevaliers, longtems avant que Philippe eût envoyé des ordres à son Vice-Roi, de leur donner un secours effectif; & comme en une pareille circonstance ses états & sa flotte eussent été immédiatement attaqués; il n'auroit pas eu probablement lieu de s'applaudir de sa conduite timide & peu généreuse.

Quoiqu'on en puisse penser, le Vice-Roi ne se crut libre de céder aux instances répétées du Grand Maître, qu'au moment où les opérations du siège commencerent à se rallentir, & où l'armée Turque fut réduite de quarante-cinq mille hommes, dont elle étoit composée quand elle débarqua, à moins de seize mille, harassés des fatigues précédentes & continuelles, & dont une partie ne pouvoit agir; parce que le flux de sang

faisoit depuis plusieurs semaines de grands ravages parmi les infideles.

Liv. VI.

Dans ces circonstances, où il étoit probable que les Chevaliers auroient, sans secours, forcé les Turcs à lever le siège; le Vice-Roi fit savoir au Grand Maître qu'il venoit de recevoir des ordres, qui lui donnoient la liberté de montrer à l'ordre tout son attachement; qu'il n'avoit pas à la vérité la permission d'attaquer la flotte Turque, mais qu'il conduiroit immédiatement à Malte un corps de troupes, qu'il laisseroit absolument aux ordres du Grand Maître jusqu'à ce que l'ennemi eût entièrement évacué l'île.

1565.

Arrivée de
6000 Es-
pagnols.

Le Vice-Roi fut soupçonné de chercher encore de nouveaux prétextes par un délai peu nécessaire; mais pour cette fois il tint sa parole, & débarqua le sept de Septembre six mille hommes sous les ordres de Don Alvare de Sande, & d'Ascagne de la Corne, dans la partie de l'île la plus éloignée des Turcs, & ramena aussi-tôt sa flotte en Sicile.

Les Bachas avoient cru sur le rapport de leurs espions que l'intention du Vice-Roi étoit de débarquer ses troupes au château St. Ange, & pour prévenir ce dessein, Pialy resta à l'ancre pendant plusieurs jours devant le grand port, après en avoir barré

l'entrée par une chaîne d'antennes, de pieux
Liv. VI. & de bateaux.

1565. Le débarquement des Espagnols & la nouvelle de leur marche, jetterent Mustapha dans la plus grande consternation. Persuadé que ses soldats étoient très-découragés par leurs mauvais succès, il s'imagina qu'il alloit être attaqué par une armée supérieure composée des meilleures troupes de l'Espagne. Sans s'instruire du nombre des soldats auquel montoit ce secours, il leva le siège avec précipitation, retira la garnison du fort St. Elme, abandonna même son gros canon, & rembarqua ses troupes avec autant de hâte, que si les ennemis menaçoient de l'attaquer avec les forces les plus redoutables. A peine étoit-il à bord qu'un déserteur du camp Espagnol lui apprit que cette armée qui avoit fait fuir seize mille hommes, n'étoit au plus composée que de six mille, sans Général, & commandés seulement par des chefs indépendans les uns des autres. Le Bacha fut pénétré de honte & de chagrin, & auroit débarqué sur le champ, s'il eût osé le faire sans consulter Pialy, Hascem & les principaux officiers.

Mais tandis qu'il délibéroit, le Grand Maître se hâtoit de profiter du moment de re-

lâche

lâche qu'on lui donnoit ; tous les habitans ; ~~hommes, femmes, enfans, auffi-bien que~~ Liv. VI.
 les foldats, avoient comblé les tranchées de 1565.
 l'ennemi & démoli leurs ouvrages. La Valette
 envoya fur le champ une garnifon dans le
 fort St. Elme, & les Turcs de deffus leurs
 vaiffeaux virent flotter en l'air les enfei-
 gnes de St. Jean où étoient n'aguere ceux de
 Mahomet.

Mustapha comprit quel ouvrage l'attendoit
 s'il vouloit recommencer le fiége. Mais ou-
 tré contre lui-même de l'avoir levé fi brus-
 quement, & craignant la réception qu'il avoit
 lieu d'attendre de Soliman, il voulut réparer
 fon imprudence, & échapper au reproche
 qu'il avoit mérité par la victoire ou par la
 mort. Pialy jaloux du crédit de Mustapha
 n'étoit point fâché qu'il eût échoué dans
 fon entreprife : il repréfenta dans le confeil
 de guerre, que mener au combat des trou-
 pes découragées & affoiblies, ou reprendre
 les opérations du fiége, c'étoit les exposer
 à une destruction certaine ; mais l'avis de
 Mustapha passa à la pluralité des voix ; le
 débarquement fut réfolu, & il fut décidé
 qu'on marcheroit droit à l'ennemi.

Les foldats Turcs se plainquirent amere-
 ment d'un ordre si inattendu, & firent beau-
 coup de bruit. Les Turcs
débar-
quent de
nouveau.

== coup de difficultés pour sortir de leurs vais-
 Liv. VI. seaux. Les Officiers furent obligés d'employer
 1565. les menaces & la force; enfin le nombre
 destiné à combattre fut mis à terre, & Mustapha alla à leur tête chercher l'ennemi.

Et sont
 battus par
 les Espa-
 gnols.

Le Grand Maître n'avoit pas négligé de donner avis de la marche des Turcs aux commandans Espagnols qui s'étoient retranschés sur une montagne escarpée & presque inaccessible. Quelques-uns des principaux Officiers avoient proposé de profiter de cette situation, & de se tenir sur la défensive; mais l'intrépide Alvare de Sande, & la plupart des Officiers Espagnols rejetterent cet avis, & toute l'armée sortit de son camp pour combattre l'ennemi en rase campagne. Cette conduite, qui fut couronnée par plus de bonheur qu'il n'y étoit entré de prudence, contribua à augmenter le découragement des Turcs & à faciliter leur défaite. On les avoit traînés malgré eux, à l'ennemi qui les attaquoit avec fureur en front & en flanc, ils combattirent à peine, se débanderent & frappés de terreur s'enfuirent honteusement.

Mustapha, confondu & désespéré de la lâcheté & de la déroute de ses troupes, fut entraîné par la foule des fuyards; tomba deux fois de cheval, & auroit été pris sans le se-

cours de quelques Officiers. Les Espagnols pour
 poursuivirent les infideles jusqu'au bord de la mer. L'Amiral Pialy tenoit des barques prêtes à les recevoir, & avoit bordé le rivage de chaloupes armées d'arquebusiers, qui avancèrent pour les aider à se sauver. Sans cette précaution, ils eussent infailliblement tous péri : encore, malgré ce secours, perdirent-ils plus de deux mille soldats, tandis qu'il ne resta sur la place que treize ou quatorze hommes du côté des vainqueurs

Liv. VI.

1565.

Telle fut, après quatre mois, la fin du siège de Malte, à jamais mémorable par la valeur vraiment héroïque & sublime qu'y montrèrent les Chevaliers, qui en si petit nombre, repoussèrent les vigoureux efforts du Monarque le plus puissant de la terre, acharné à leur perte. La nouvelle de leur délivrance se répandit dans toute la chrétienté : le nom de la Valette fut célèbre chez tous les peuples, & ce grand homme excita l'admiration la plus universelle. Des félicitations & des louanges lui furent envoyées de toutes parts : dans plusieurs états, cet étonnant succès fut le sujet d'une joie publique. Le Roi d'Espagne qui tiroit plus d'avantage qu'aucun autre de la glorieuse défense dirigée par le Grand Maître, envoya un Ambassadeur lui

1565. présenter une épée & un cimenterre dont la
 Liv. VI. garde étoit d'or massif & enrichie de dia-
 1565. mans, comme un témoignage de son estime
 & de sa vénération, & s'engagea à lui payer
 annuellement une certaine somme pour l'aider
 à réparer ses fortifications ruinées, (4)

[4) De Thou Lib. XXVIII. Herrera. Hist. Gen.
 L. VII. Cabrera Lib. VI. Vertot. Histoire des Che-
 valiers de Malte.



HISTOIRE

DU REGNE

DE

PHILIPPE SECOND,

ROI D'ESPAGNE.

LIVRE SEPTIEME.

PHILIPPE n'ayant plus de raison de crain-
dre l'invasion des Turcs, s'appliqua avec un
nouveau zélé à l'extirpation de l'hérésie, qui
fut toujours son occupation favorite, & à
faire exécuter les décrets du Concile de
Trente; il ne trouva beaucoup de difficultés
à remplir ce double objet que dans les Pays-
bas, où les semences de discorde répandues
dès le commencement de son regne, avoient
prodigieusement germé. La Duchesse de Parme
éprouva bientôt après le départ de son frere

Liv. VII.

1565.

Affaires
de Pays-
Bas.

qu'elle avoit entrepris une tâche bien pénible.
 Liv. VII. Le clergé régulier déclamoit plus que jamais
 3565. contre l'établissement des nouveaux évêchés,
 & contribuoit de tout son pouvoir à animer
 l'esprit de mécontentement parmi le peuple. »
 » On ne fauroit, disoient-ils, faire aucun
 » changement dans la constitution ecclésiast-
 » tique, sans le consentement des Etats :
 » ces nouveaux établissemens sont donc la
 » violation authentique d'une loi fondamen-
 » tale." Si les Abbés, sur la ruine desquels
 les nouveaux évêchés avoient été fondés,
 murmuroient avec violence, les nationaux,
 & sur-tout les vrais patriotes, qui s'intéres-
 soient profondément au bien public, ne s'é-
 leverent pas avec moins de force contre ces
 innovations que soutenoient au contraire les
 Evêques entièrement dévoués aux cours de
 Rome & d'Espagne. Mais la Régente devoit
 obéir aux ordres du Roi, malgré les plaintes
 & les remontrances du peuple; elle ne céda
 donc point aux importunités des villes,
 où étoient assignés les nouveaux évêchés.
 Toutes, Anvers seule exceptée, députè-
 rent à Madrid, & convinquirent Philippe
 que cette nouvelle institution, qui sembloit
 l'infailible présage de l'établissement pro-
 chain de l'Inquisition, écarteroit les étran-

gers de leurs provinces & détruiroit leur commerce (1).

Liv. VII.

1565.

Tandis que la Régente s'occupoit à consolider l'établissement des nouveaux évêchés, elle tenoit exactement la main à l'exécution des édits du Roi, relatifs aux hérétiques. Ces sectaires furent poursuivis avec la dernière rigueur, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang; les loix de la nature & de l'humanité n'étoient souvent pas plus respectées que celles du pays. La Régente n'approuvoit pas personnellement ces mesures cruelles & sanguinaires; mais elle étoit conduite en tout par Granvelle (2) dont elle favoit que les principes étoient absolument adoptés par Philippe, & dont, par cette raison, elle suivoit l'avis contre sa propre opinion.

Il étoit rare que les affaires relatives aux nouveaux évêchés & à l'exécution des édits fussent portées au conseil, & lorsque cela arrivoit, elles y étoient proposées comme étant déjà arrêtées; & non comme des questions

-Mécontentement de la Noblesse.

(1) Meteren, Lib. II. p. 37. Bentivoglio. Gro-rius &c.

(2) Nouvel Archevêque de Malines, parvenu à la dignité de Cardinal.

qu'il fallût discuter : la Régente se décidait
 Liv. VII. sur l'avis de Granvelle ; & le conseil ne fai-
 1565. soit que donner la sanction à ce qui avoit été
 résolu entre elle & ce Ministre.

Il n'est pas surprenant qu'une conduite si
 excessivement absolue eût donné beaucoup
 d'ombrage aux autres conseillers jaloux des
 préférences accordées à Granvelle. Le Prince
 d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn
 (3) en furent sur-tout offensés. Leur rang,
 leur mérite, leurs services, & la confiance
 que leur avoit toujours témoigné Charles-
 Quint, devoient leur donner la plus grande
 influence dans les conseils les plus secrets de
 la Régente, & ils furent vivement offensés
 de la partialité qu'elle affectoit en toute oc-
 casion pour le Cardinal. „ C'étoit donc là ,
 „ disoient-ils, la récompense de leurs servi-
 „ ces, & de l'attachement inviolable qu'ils
 „ avoient toujours témoigné au Roi. Pour
 „ prix de leur dévouement, on les foumet-
 „ toit au despotisme d'un Ecclésiastique info-
 „ lent & hautain. La Duchesse n'avoit que
 „ le nom de Régente, & Granvelle en avoit
 „ tout le pouvoir ; les affaires les plus im-

(3) Amiral des Pays-Bas.

» portantes étoient décidées fuivant son opi-
 » nion particuliere fans le consentement, Liv. VII.
 » ou même à l'infu des autres confeillers. 1565.
 » Leurs places dans le confeil, leurs gou-
 » vernemens dans les provinces, n'étoient
 » que des mots vuides de fens, de vains
 » titres qui ne leur donnoient que l'apparence
 » de l'autorité, fans aucun pouvoir réel, ils
 » étoient comme le refte des Flamands les
 » jouets de l'humeur arbitraire de Gran-
 » velle. »

On ne devoit pas s'attendre que le Prince d'Orange & les autres Seigneurs de la Cour auxquels on donnoit tant de fujets de mécontentement fifsent exécuter avec beaucoup d'exaétitude les ordres du Roi. Envain s'efforçoit-on de détruire les nouvelles opinions, elles s'étoient répandues d'un bout à l'autre des Provinces. Granvelle attribuoit ces progrès à la négligence des Magiftrats : le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont lui en imputoient toute la faute, & difoient qu'il avoit aigri l'efprit des peuples par des coups d'autorité incompatibles avec la liberté des Pays-Bas, & qu'il avoit rendu l'adminiftration de la Régente odieufe & méprifable. Ces plaintes furent fouvent adreffées à la Ducheffe de Parme elle-même, qui preflee d'un autre côté

1565. par les ordres positifs du Roi, obsédée par
 Liv. VII. Granvelle, & très-inquiète des conséquences
 sérieuses que pouvoit entraîner ce levain de
 sédition & de mécontentement, ne donnoit
 que des réponses ambiguës, des espérances
 vagues, & des assurances générales que les
 mécontents seroient satisfaits.

Son ani-
 mosité.
 contre le
 Cardinal
 de Gran-
 velle.

La Régente fut bien plus embarrassée encore
 de la proposition que fit le Prince d'Orange
 en plein conseil de convoquer les Etats Géné-
 raux pour remédier à tant de maux. On ne
 devoit pas s'attendre que Granvelle y con-
 sentît ; car il n'ignoroit pas combien générale-
 ment on abhorroit sa personne & son admi-
 nistration & quelle influence le Prince d'O-
 range auroit sur cette assemblée ; mais il ne
 négligea point cette occasion de faire sa cour
 à son maître. Lorsque la Régente donna avis
 de la proposition du Prince d'Orange, & lui
 demanda ses ordres en conséquence ; Gran-
 velle lui représenta : „ que rien ne pouvoit
 „ être plus préjudiciable à son autorité que
 „ la tenue des états ; à laquelle il falloit en
 „ tout temps éviter de consentir ; parce qu'elle
 „ inspiroit ordinairement le dessein de donner
 „ atteinte aux prérogatives de la couronne ,
 „ mais qu'il falloit rejeter sur-tout en ce
 „ moment, où tant de citoyens de tout état

» étoient infectés de l'esprit de sédition ; que
 » les Abbés viendroient à cette assemblée Liv. VII.
 » vivement irrités de la diminution faite à 1565.
 » leurs revenus ; que la noblesse du second
 » ordre & les députés des villes feroient
 » séduits par le Prince d'Orange , & les au-
 » tres Seigneurs mécontents ; que le peuple
 » toujours amoureux de nouveautés donne-
 » roit bien plus de confiance à ces députés
 » & s'intéresseroit plus vivement à leurs de-
 » mandes qu'à celles de la Régente & des
 » Ministres. "

Cet avis fut très-agréable à Philippe ; car
 il étoit parfaitement conforme à ses vues &
 à ses sentimens. Il ne balança donc pas à le
 suivre ; & renouvela sur le champ ses ordres
 à la Régente pour tenir rigoureusement la
 main à l'exécution de ses édits : ainsi le
 Prince d'Orange & les autres Seigneurs pu-
 rent aisément comprendre qu'il étoit très-
 éloigné d'assembler les Etats, demandés sous
 le prétexte de déterminer s'il n'y avoit point
 d'expédiens plus doux & plus propres à arrê-
 ter les progrès de l'hérésie (4).

Les persécutions continuerent donc com-
 Les No-
bles s'a-
dressent à
Philippe.

(4) Bentivoglio , Lib. II. p 15.

1565. me auparavant. La compassion qu'excitoient
 Liv. VII. les malheureuses victimes du gouvernement,
 le mirent en horreur dans toutes les provin-
 ces. Les Magistrats rencontrèrent des difficul-
 tés insurmontables à exécuter les ordres de
 la cour, & le nombre des Protestans aug-
 menta chaque jour en raison des efforts que
 la Régente & ses Ministres faisoient pour les
 détruire. Granvelle cherchoit à persuader au
 Roi que la véritable cause des progrès de
 cette secte, étoit la négligence des gouver-
 neurs des provinces. Ceux-ci n'ignoroient
 pas cette inculpation; elle les irrita au der-
 nier excès, & ils résolurent de se venger
 de leur irréconciliable ennemi. Le prince d'O-
 range & les Comtes d'Egmont & de Horn,
 écrivirent une lettre au Roi, où après avoir
 attribué tous les troubles des Pays-Bas au
 despotisme du Cardinal, qui l'avoit rendu
 l'objet de la haine universelle, ils déclaroient :
 » qu'il leur étoit impossible de servir utile-
 » ment le Roi & le peuple tant qu'un Minis-
 » tre si coupable posséderoit exclusivement
 » un pouvoir illimité; mais que le gouverne-
 » ment redeviendrait doux & cher aux Pays-
 » Bas, si Granvelle étoit renvoyé; & qu'en
 » ce cas ils auroient le pouvoir aussi-bien
 » que le zèle nécessaire pour soutenir l'au-

» torité royale & maintenir la pureté de la
 » foi Catholique, à laquelle ils n'étoient pas Liv. VII.
 » moins attachés que le Cardinal. »

1565.

Après un délai de quelques mois, Philippe
 fit une réponse aussi douce qu'on pouvoit ^{Répu-}
 l'espérer; mais il observoit en la finissant : ^{gnance de}
 » que son usage n'étoit pas de renvoyer ses ^{Philippe à}
 » Ministres sur la plainte de leurs ennemis, ^{accorder}
 » sans leur donner la liberté & les moyens ^{leur de-}
 » de se justifier; que la justice exigeoit mê- ^{mande.}
 » me que des inculpations générales les ac-
 » cusateurs de Granvelle descendissent à des
 » preuves particulieres de malversations; &
 » que s'ils ne se soucioient pas de donner
 » ces détails par écrit, l'un d'eux pouvoit
 » venir à Madrid où il seroit reçu avec
 » toute sorte d'égards & de distinction."

Le prince d'Orange & les autres Seigneurs
 furent très-mécontents de cette réponse; &
 ils eurent le courage d'écrire à Philippe :
 » qu'ils étoient étrangement surpris qu'il ne
 » daignât pas faire plus d'attention à leurs
 » remontrances : qu'ils n'avoient point écrit
 » leur premiere lettre, comme accusateurs
 » de Granvelle : mais comme conseillers de
 » leur Souverain, lesquels en vertu de cet
 » emploi, étoient obligés de l'informer de
 » tout ce qui leur paroissoit intéresser essen-

1565. **Liv. VII.** » tiellement ses Etats : qu'ils ne désiroient ni
 » ne demandoient que Granvelle reçût la
 » moindre disgrâce ; & qu'ils apprendroient
 » avec joie sa fortune & sa prospérité par-
 » tout ailleurs que dans les Pays-Bas ; mais
 » qu'ils croyoient que sa résidence dans ces
 » provinces étoit incompatible avec la tran-
 » quillité publique ; ils ajoutèrent qu'ils n'esti-
 » moient pas assez le Cardinal pour faire un
 » voyage en Espagne à cause de lui ; mais
 » que comme il plaisoit au Roi de leur ac-
 » corder si peu de confiance, ils espéroient
 » être dispensés dorénavant de se trouver au
 » conseil, où ils ne pouvoient plus assister
 » sans déroger à leur dignité, & où d'ail-
 » leurs il leur étoit impossible d'être de la
 » moindre utilité, tant que le Cardinal con-
 » serveroit son pouvoir."

Philippe répondit à cette seconde lettre qu'il feroit attention à ce qu'ils lui avoient représenté ; & qu'en attendant il les prioit de continuer à venir au conseil.

Départ de
Granvel-
le.

Les Gentilshommes Flamands virent alors que le Roi d'Espagne n'avoit aucune inten- tion de souscrire à leur requête ; cependant ils obéirent & se rendirent comme à l'or- dinaire chez la Régente, mais ils donnerent dans toutes les occasions tant de ridicules,

& marquerent tant de mépris au Cardinal, Liv. VII.
 que celui-ci fatigué de ces dégoûts continuels 1565.
 demanda la liberté de se retirer. Philippe y
 consentir; mais avec beaucoup de répugnance; & ne pardonna jamais au Prince d'Orange & aux autres Seigneurs de l'avoir réduit à cette nécessité (5).

Le départ de Granvelle ne procura point Ses principes adoptés par Viglius & Barlaimont.
 à ses ennemis les avantages qu'ils en attendoient. Ils s'étoient flattés de recouvrer de l'influence dans l'administration; mais Viglius (6) & le Comte Barlaimont, deux Catholiques zélés, grands partisans du Cardinal & absolument dans ses principes, eurent bientôt auprès de la Régente le même degré de faveur qu'avoit possédé le Ministre rappelé, & jouirent du même crédit & du même pouvoir.

Quelque tems avant, le Concile de Trente Publication des décrets du Concile de Trente.
 avoit publié ses décrets, & Philippe, comme nous avons dit, étoit décidé à les faire recevoir dans tous ses états. Les troubles qui agitoient les Pays-Bas devoient lui faire craindre d'ajouter un nouveau levain à celui qui

(5) Bentivoglio. Grotius.

(6) Président du conseil privé, & regardé comme le plus grand jurisconsulte des Pays-Bas.

~~Il~~ fermentoit. Les esprits étoient en combustion, & n'avoient pas besoin d'être aigris. Mais son genre de dévotion, & les maximes arbitraires qu'il avoit adoptées, le rendoient absolument contraire à tout expédient modéré, & le déterminèrent à exiger l'obéissance aux décrets du Concile dans les Pays-Bas aussi bien qu'en Espagne & en Italie. Lorsque la Régente présenta au conseil les ordres qu'elle avoit reçus à cet égard, elle trouva les opinions très-divisées. Le Prince d'Orange soutint que la Régente ne pouvoit demander aux provinces de recevoir des décrets, dont un grand nombre étoit contraire aux loix fondamentales de la constitution; il ajouta que quelques Princes Catholiques même les avoient rejettés; & proposa de représenter au Roi combien il étoit nécessaire de révoquer ses ordres : plusieurs autres conseillers appuyèrent son opinion. Mais Viglius représenta fortement la nécessité d'obéir aussitôt ;
 » L'église a, dans tous les tems, dit-il, assuré
 » par les Conciles généraux la pureté de sa
 » doctrine, & l'exactitude de sa discipline. Il
 » est impossible d'imaginer des remèdes plus
 » efficaces contre les hérésies, qui causent
 » tant de désordres dans les Pays-Bas, que
 » les décrets qu'on propose de rejeter. S'ils

» se trouvent à quelques égards en opposi-
 » tion avec les loix & les privilèges du Liv. VII.
 » pays, on peut obvier aisément à cet in- 1565.
 » convénient en exécutant ces nouveaux
 » réglemens avec prudence & modération.
 » C'est une gloire particuliere à notre Sou-
 » verain , & un avantage qu'il a sur tous
 » les autres Princes , que de n'être point
 » réduit à la nécessité de rejeter les décrets
 » d'un Concile, dont la doctrine est le gui-
 » de de sa foi, mais de suivre des principes
 » de gouvernement également nécessaires au
 » bien de l'église, & propres à assurer la paix
 » & la prospérité de ses sujets (7).

Viglius persuada la Régente , qui , sans
 égard pour les représentations du Prince d'O-
 range, résolut de faire publier les décrets.
 Mais tout concouroit à augmenter le nombre
 & le courage des Réformés. Les guerres ci-
 viles de France avoient expulsé un grand
 nombre de Protestans, qui s'étoient établis
 dans le Midi des Pays-Bas; les provinces du
 Nord étoient remplies de Ministres de cette
 secte par la correspondance continuelle qu'el-
 les avoient avec leurs voisins , & sur-tout

(7) Bentivoglio , T. II, p. 22.

===== l'Angleterre & l'Allemagne. Ce zele ardent
 Liv. VII. qu'inspirent des vérités nouvelles , animoit les
 1565. Réformés qui soutenoient, avec cette opiniâ-
 treté qui distingue toutes les sectes, leurs
 dogmes religieux & faisoient de nombreux
 prosélytes; encouragés encore par une infi-
 nité de livres contre la doctrine & les céré-
 monies Romaines. Plusieurs Nobles & plusieurs
 Magistrats étoient imbus de ces opinions.
 Les Gouverneurs des provinces monroient
 beaucoup de répugnance pour exécuter des
 édits qu'ils avoient désapprouvés de tout
 tems, & qu'ils croyoient devoir occasionner
 une dépopulation funeste , en contraignant
 les citoyens les plus industrieux à fuir leur
 patrie : dans certaines villes les ordonnances
 du Roi étoient sans vigueur; dans d'autres
 les Protestans étoient arrachés par le peuple
 des mains des Inquisiteurs, qui quelquefois
 avoient peine à échapper à une populace
 irritée.

Le Comte
 d'Egmont
 est envoyé
 en Espa-
 gne.

La Régente étoit dans la plus grande per-
 plexité. Elle désiroit passionnément de voir
 approuver son Administration par le Roi; &
 se feroit volontiers conformé à ses ordres;
 mais elle ne pouvoit s'empêcher d'être al-
 larmée des remontrances réitérées qui lui
 étoient adressées, & des tristes suites qui

pouvoient résulter d'une conduite si odieuse Liv. VII.
 au peuple, elle jugea donc qu'il étoit con- 1565.
 venable d'envoyer un des principaux Sei-
 gneurs du pays, pour informer le Roi, avec
 plus de détails qu'elle ne le pourroit par
 écrit, du véritable état des provinces. Elle
 donna cette commission au Comte d'Egmont,
 comme le plus agréable aux deux partis, &
 chargea Viglius de donner ses instructions
 en plein conseil. Le Prince d'Orange fut très-
 mécontent des termes dans lesquels elles fu-
 rent énoncées, » ce tableau de l'état de nos
 » affaires, dit-il, n'est propre qu'à tromper
 » le Roi. Le rapport que le Président a fait
 » de nos calamités est fort au-dessous de la
 » vérité. Nous devons découvrir dans leur
 » principe ces plaies qui affligent le pays.
 » Autrement le Roi ne pourra jamais y ap-
 » porter les remedes convenables. Ne lui
 » faisons pas croire, par un faux exposé,
 » les hérétiques moins nombreux qu'ils le
 » sont, apprenons-lui que chaque province,
 » chaque ville, chaque village en sont pleins;
 » ne lui déguisons pas qu'ils méprisent les
 » édits, & respectent peu les Magistrats. Il
 » lui fera aisé de voir alors, qu'il est impos-
 » sible d'introduire l'inquisition dans notre
 » patrie; & il sera convaincu que les res-

1565. » sources qu'il médite d'employer sont pires
 Liv. VII. » que le mal. Le Prince d'Orange ajouta, que
 » bien qu'il fût un zélé Catholique & un
 » fidele sujet du Roi, il croyoit que les
 » diffentions dont l'Allemagne & la France
 » étoient déchirées, ne prouvoient que trop
 » qu'il ne falloit pas forcer les consciences,
 » & que l'hérésie ne devoit pas être com-
 » battue par le fer & par le feu; mais par le
 » raisonnement & la persuasion; & qu'il ne
 » falloit point espérer de gagner ceux qu'on
 » égorgeoit comme de vils animaux." Il re-
 présenta encore qu'il étoit absurde de pro-
 poser dans ces circonstances l'admission des
 décrets du Concile de Trente, & conclut à
 ce qu'il fût ordonné au Comte d'Egmont de
 supplier le Roi d'en suspendre la publication
 jusqu'à ce que les tumultes fussent apaisés.
 Mais la Régente ne vouloit ni ne pouvoit
 suivre l'avis du Prince d'Orange préférable-
 ment à celui de Viglius. Elle appella le
 Comte d'Egmont en particulier, & lui ayant
 renouvelé ses premières instructions, elle le
 fit partir aussi-tôt pour l'Espagne, après l'a-
 voir flatté de l'espoir que s'il favoit profiter
 de cette occasion; il reviendrait en possession
 de toute la faveur de son maître (8).

(8) Bentivoglio Lib. II, Grotius Lib. I.

Le Roi le reçut avec toute sorte de con-
 fédération, & lui continua ces témoignages
 d'estime tout le tems qu'il fut en Espagne. A
 son départ il lui fit présent de 50,000 florins,
 & comme le Comte d'Egmont avoit plu-
 sieurs filles, Philippe lui promit de procurer
 à chacune un établissement convenable. Les
 historiens different beaucoup entr'eux au sujet
 de cette ambassade. Le récit le plus proba-
 ble est que quelque équivoque que fût la
 réponse du Roi d'Espagne aux sollicitations
 du Seigneur Flamand, celui-ci séduit par la
 douceur que son Maître affecta en parlant
 des édits, & par les protestations qu'il fit
 de son attachement pour ses sujets des Pays-
 Bas, fut la dupe de sa propre sincérité, &
 ne mit pas en doute que Philippe ne fût
 très-décidé à changer de maximes & de con-
 duite. Il est certain (9) qu'il retourna en
 Flandres très-satisfait de la Cour d'Espagne,
 & qu'il exalta les bontés du Roi, & l'amour
 dont il étoit pénétré pour ses peuples. Le
 Prince d'Orange ne prit pas si aisément le
 change. *Le Comte d'Egmont, dit-il, a été trompé
 par les artifices Espagnols. Son amour-propre &*

Liv. VII.

1565.

Comment
il y est re-
çû.

(9) Grotius.

son intérêt particulier ont aveuglé sa pénétration ;
 Liv. VII. & lui ont inspiré cette dangereuse sécurité pour
 1565. la chose publique (10).

En conséquence
 du rapport du
 Comte d'Egmont,
 on ordonne une
 conférence.

Mais quoique les rapports du Comte d'Egmont ne pussent satisfaire le Prince d'Orange, la plupart des conseillers & la Régente elle-même y donnerent toute créance. Autrement celle-ci n'auroit jamais consenti à la proposition qui fut faite dans le conseil d'assembler à Bruxelles un certain nombre d'ecclésiastiques & d'hommes de loi, pour aviser aux moyens les plus sûrs d'arrêter les progrès de l'hérésie. La Duchesse de Parme y consentit aussi-tôt, sans s'informer, comme elle avoit coutume de le faire, si cette conférence seroit agréable au Roi. Elle y appella les Evêques d'Arras, d'Ypres & de Namur; Ravenstinius & Jansenius, deux ecclésiastiques très-considerés, les deux Présidens des conseils provinciaux de Flandres & d'Utrecht, & les deux plus fameux Jurisconsultes de Malines & du Brabant.

Le résultat de leurs délibérations, fut qu'il falloit établir dans les provinces des écoles pour élever la jeunesse dans les principes de

(10) Vid. Villiam's Apology p. 485.

la foi Catholique ; qu'on donneroit une attention sévère à la réforme de la vie licentieuse du clergé ; & qu'on puniroit les hérétiques par des châtimens plus doux que ceux dont on avoit trop éprouvé le peu d'efficacité (11).

—————
Liv. VII.

1565.

La Régente , ayant informé Philippe du résultat de cette conférence , fut très-surprise de voir que , loin de l'approuver , il la condamnoit fortement d'y avoir consenti. » Les » objets qui y ont été discutés , étoient déjà , disoit-il , des points fixés par son autorité ; & par cette raison ne devoient pas avoir été mis en délibération ; les défauts qui donnoient tant d'inquiétude à la Régente , étoient arrivés par la connivence ou la négligence de ses Ministres ; mais si quelques-uns d'eux désormais manquoient de zèle ou de vigueur dans l'exercice de leurs charges , il falloit les renvoyer aussitôt , & en nommer d'autres à leur place ; qu'enfin elle ne pouvoit lui rendre aucun service qui lui fût plus agréable , & contribuât davantage à sa gloire que d'étouffer l'hérésie dans les Pays-Bas.

Philippe
en est offe-
nsé.

(11) Bentivoglio , L. II. p. 23.

La Duchesse de Parme, dès le commen-
 Liv. VII. cement de son administration, avoit montré
 1565. le plus grand empressement de plaire à la
 Cour d'Espagne ; rien n'avoit pu la faire
 Persecu- consentir à la conférence dernière que la
 tions re- conviction qu'elle seroit approuvée par le
 nouvel- Roi. Le Comte d'Egmont le lui avoit per-
 lées. suadé ; aussi-tôt qu'elle eût reconnu son er-
 reur, elle publia un édit qui confirma tous
 les précédens, & enjoignit aux Gouverneurs
 & aux conseils particuliers d'y tenir la main
 avec la plus grande exactitude (12).

Viglius (13) balançoit lui-même à conseiller
 dans cette circonstance des mesures si vio-
 lentes, qui exciterent une surprise & une in-
 dignation universelles. Les espérances que l'on
 avoit conçues du voyage du Comte d'Eg-
 mont en Espagne, avoient été en quelque
 sorte réalisées, par ce qu'il avoit rapporté
 des dispositions du Roi. Le chagrin de se
 voir trompé dans une attente si douce, ag-
 grava le mécontentement général. On n'ac-
 cusa point le Comte d'Egmont ; on ne douta
 pas qu'il n'eût été trompé ; mais on détesta

(12) Meursius Gul. Auriac, p. 4. 5.

(13) Ibidem, p. 4.

la perfidie de Philippe & la duplicité de ses Ministres. Liv. VII.

Le Comte étoit trop sensible à tout ce qui pouvoit intéresser son honneur pour n'en être pas profondément affecté ; & il se plaignoit amèrement que le Roi n'avoit eu d'autre dessein en lui montrant tant de modération , que de le tromper , de lui attirer la haine & le mépris de ses concitoyens , & de lui faire perdre ainsi son crédit & son autorité (14). 1565.
Remon-
trances du
Prince
d'Orange.

Le Prince d'Orange fut le seul qu'un changement si inattendu ne surprit pas. Lorsque le nouvel édit lui parvint , il écrivit à la Régente : » que dans les dispositions pré-
sentes où se trouvoit le peuple , il étoit
» impossible aux fideles serviteurs du Roi
» de suivre ses ordres sans exciter une guerre
» civile ; que si son Altesse étoit invariable-
» ment déterminée à faire exécuter sur le
» champ & sans restriction les édits , il dé-
» firoit que sa place fût remplie par une
» personne plus propre à seconder ses vues ,
» & qui eût plus de crédit sur l'esprit du
» peuple ; que le Roi n'ignoroit pas le dé-

(14) Strada Lib. IV. p. 118.

» vouement qu'il avoit fait paroître dans
 Liv. VII. » d'autres occasions pour son service ; qu'ainsi
 1565. » sa conduite présente ne pouvoit être at-
 » tribuée , ni à une diminution de zele , ni
 » à un manque de fidélité ; mais à la per-
 » suasion intime où il étoit de ne pouvoir
 » condescendre à l'obéissance qu'on exigeoit
 » de lui , sans nuire infiniment à lui-même
 » & aux Pays-bas " (15).

Le Prince d'Orange , les Comtes d'Eg-
 mont & de Horn , ne marquerent donc leur
 mécontentement de la conduite du gouver-
 nement que par des plaintes & des repré-
 sentations. Il paroît que c'étoit leur désir
 sincere aussi-bien que leur intérêt d'éviter
 d'encourir la disgrâce du Roi ; & ils lui
 donnerent toutes les marques de fidélité qu'il
 pouvoit raisonnablement attendre de sujets ,
 qui , membres d'un état libre , avoient juré
 de maintenir les loix fondamentales.

Un com-
 promis.

La conduite de beaucoup d'autres Nobles
 ne fut ni aussi scrupuleuse , ni aussi réservée.
 Ils formerent alors une confédération , par
 laquelle ils s'engageoient à se soutenir les
 uns les autres , pour empêcher l'établissement

de l'inquisition. Le premier moteur de cette ligue fut Philippe de Marnix, Seigneur de St. Aldegonde, Gentil-homme très-distingué par son éloquence, son adresse, & son habileté politique; qui eut l'honneur de contribuer plus qu'aucune autre personne, le Prince d'Orange seul excepté, au succès de cette heureuse révolution qui fit secouer aux provinces du Nord des Pays-Bas le joug Espagnol. Par son avis, & sous sa dictée, on dressa un écrit sous le nom de compromis, que nous placerons ici, parce qu'il peint avec vérité l'esprit qui animoit alors les Flamands.

 Liv. VII.

1565.

St Aldegonde.

» Comme certaines personnes mal-inten-
 » tionnées, sous le masque du zèle pour la
 » foi Catholique, mais dans le fait excitées
 » par l'orgueil, l'ambition, & la cupidité,
 » ont persuadé au Roi notre Seigneur, d'in-
 » troduire dans ces provinces le plus détes-
 » table des tribunaux, l'Inquisition, qui non
 » seulement est contraire à toutes les loix
 » divines & humaines, mais encore surpasse
 » en cruauté les institutions barbares des
 » tyrans les plus féroces du paganisme; qui
 » soumet toute autorité à celle des Inquisi-
 » teurs, réduit tous les hommes à un per-
 » pétuel & misérable esclavage, & par les

» recherches qu'il ordonne , expose les ci-
 Liv. VII. » toyens les plus vertueux à des inquiétu-
 1565. » des continuelles ; de sorte que si un Prê-
 » tre , un Espagnol , un méchant en crédit ,
 » un perfide favori le veulent , ils peuvent
 » au moyen de cette institution accuser un
 » citoyen quelconque , quelque innocent qu'il
 » puisse être , le faire emprisonner , con-
 » damner & mettre à mort , sans qu'il soit
 » confronté à ses accusateurs , sans qu'on
 » lui accorde de fournir des preuves de son
 » innocence , ou de parler pour sa défense.
 » Déterminés par ces considérations , nous
 » sousignés avons résolu de pourvoir à la
 » sûreté de nos familles , de nos biens & de
 » nos personnes , & dans ce dessein nous
 » nous unissons par ce compromis dans une
 » confédération sacrée , promettant par un
 » serment solennel de nous opposer de tout
 » notre pouvoir à l'établissement de la dite
 » Inquisition dans nos Provinces , soit qu'on
 » l'entreprenne ouvertement ou secrètement ,
 » & de quelque nom qu'elle soit appelée ,
 » Inquisition ou visite , commission ou édit.
 » Nous déclarons en même tems que nous
 » sommes loin de concevoir le dessein de
 » rien tenter de préjudiciable aux intérêts
 » du Roi notre Souverain ; que notre inten-

» tion invariable est au contraire de soute-
 » nir & défendre son gouvernement, de Liv. VII.
 » maintenir la paix & de résister de tout 1565.
 » notre pouvoir à toutes séditions, tumultes
 » ou révoltes. Et conformément à ces ré-
 » solutions, nous avons juré, & par la pré-
 » sente nous promettons & jurons de res-
 » pecter toujours le gouvernement comme
 » une constitution sacrée, & nous prenons
 » le Tout-Puissant à témoin que jamais nous
 » ne l'affoiblirons, ni n'agirons contre lui,
 » soit en paroles, soit en actions.

» Nous promettons aussi & jurons de nous
 » défendre réciproquement les uns les au-
 » tres, en tous lieux & en toutes occasions
 » contre toute attaque qui nous sera faite,
 » ou toute persécution qui sera suscitée con-
 » tre quelqu'un d'entre nous, relativement
 » aux intérêts énoncés dans ce compromis.
 » Et nous déclarons qu'aucune inculpation
 » de nos persécuteurs, & de quelque nom
 » qu'ils qualifient notre conduite, soit rébel-
 » lion, soit sédition, ou toute autre épithe-
 » te, nous ne ferons point détournés de
 » notre serment & de l'exécution de notre
 » promesse. Aucune des actions qui tendent
 » à s'opposer aux iniques décrets de l'inquifi-
 » tion, ne mérite le nom de rebellion; si

~~_____~~ » quelqu'un de nous est donc attaqué direc-
 Liv. VII. » tement sous le prétexte de son opposition
 1565. » à ces décrets, ou sous celui de le punir
 » pour fait de rébellion ou de sédition, nous
 » jurons par la présente de nous efforcer
 » par tous les moyens légitimes de procurer
 » sa délivrance."

» Dans ces cas, & dans toute autre par-
 » tie de notre conduite, relative à l'inquifi-
 » tion, notre volonté est de nous soumettre
 » à l'opinion générale des confédérés, ou à
 » l'avis de ceux que nous désignerons unani-
 » mement pour nous aider de leurs conseils.

» En temoignage de la pureté de nos in-
 » tentions, nous invoquons le St. Nom du
 » Dieu vivant, comme scrutateur de nos
 » cœurs, le priant humblement de nous
 » accorder la grace de son St. Esprit, afin
 » que toutes nos entreprises puissent être
 » accompagnées de succès, augmenter la
 » gloire de son nom, contribuer au salut de
 » nos ames, & procurer la paix & le vérita-
 » ble avantage des Pays-Bas.

Tels étoient les termes de ce compromis
 qui se répandit promptement dans toutes les
 provinces, & fut signé de personnes de tout
 rang, & de toute secte. Des livres où l'on
 soutenoit la nécessité de la liberté de conf-

science, où l'on combattoit les absurdités des ~~doctrines~~ doctrines de l'Eglise Romaine, & où l'on fai- Liv. VII.
soit des peintures hideuses de l'inquisition, 1565.
parurent en même-temps & furent prodigieu-
sement multipliés.

La Régente fut très-agitée de cet événement, & commença à redouter fortement les suites qui devoient probablement résulter de tant de mécontentemens & de murmures. Elle n'avoit jamais fait une attention assez sérieuse aux observations du Prince d'Orange & de quelques autres conseillers ; elle se plaignit alors amèrement de la situation où la réduisoient les ordres de la Cour d'Espagne.,
» A quoi bon, disoit-elle, promulguer des
» édits, quand je manque de pouvoir pour
» les faire exécuter ? Ils ne servent qu'à au-
» gmenter l'audace du peuple & à rendre
» mon autorité méprisable." (16)

Le Prince d'Orange & les Comtes de Horn & d'Egmont s'étoient toujours absentés du conseil depuis la nouvelle publication des Discours du Prince d'Orange dans le conseil.
édits. La Régente leur écrivit de la manière la plus pressante, les requérant de venir prendre leurs places. Ils souscrivirent aussitôt à

(16) Bentivoglio & Strada.

fa demande, & la Régente après les avoir
 Liv. VII. informés des raisons qu'elle avoit de les con-
 1565. sultier, les pria de lui donner leurs avis sans
 ménagemens & sans réserve.

Le Prince d'Orange parla le dernier &
 s'exprima ainsi : (17)

» Plût à Dieu que mes avis eussent ob-
 » tenu quelque confiance lorsque je hazardai
 » de prédire ce qui arrive maintenant ; on
 » n'auroit pas eu recours d'abord à des reme-
 » des extrêmes, qui ont aigri les esprits, &
 » les personnes qui sont tombées dans l'er-
 » reur n'y auroient pas été confirmées par
 » les moyens même que l'on a employés
 » pour les en retirer. Assurément nous n'ap-
 » prouverions pas le Médecin, qui, pour
 » guérir une plaie qui sembleroit exiger des
 » remedes doux, proposeroit de couper, ou
 » de brûler la partie malade. »

» Il y a deux fortes d'Inquisitions. L'une
 » est exercée au nom du Pape, & l'autre
 » le fut long-tems par les Evêques ; quant

(17) Ce discours est rapporté tout au long par
 Nicolas Burgandius qui compila son Histoire sur
 les papiers du président Viglius. Voyez l'Histoire
 de Brandt de la réforme des Pays-Bas.

» à cette dernière, la plupart des hommes
 » se laissent conduire par les préjugés, l'ha- Liv. VII.
 » bitude ; ainsi l'on peut croire sans pré- 1565.
 » somption que cette espèce d'inquisition,
 » très-étendue par l'accroissement du nombre
 » des Evêques, pourra s'établir sans difficul-
 » té ; & paroîtra suffisante ; quant à la pre-
 » mière, elle est un juste objet d'horreur &
 » doit être abolie sans délai.

» Pour ce qui est des édits qui ont été si
 » fréquemment publiés contre les novateurs
 » en matière de religion , ne m'écoutez pas ;
 » mais croyez-en votre propre expérience :
 » elle vous apprendra que les persécutions
 » qu'ils ont ordonnées, n'ont servi qu'à au-
 » gmenter & propager les erreurs contre
 » lesquelles elles étoient dirigées. Les Pays-
 » Bas font depuis quelques années une éco-
 » le , où l'observateur le moins attentif peut
 » avoir appris combien la persécution est
 » un expédient insensé pour étouffer l'hérésie.
 » Les hommes ne renoncent pas pour rien
 » à la vie ; & s'exposent encore moins sans
 » motif à de cruels supplices. Le mépris de
 » la mort & de la douleur , que portent au
 » plus haut degré les hérétiques qu'on livre aux
 » bourreaux , produit les effets les plus puissans
 » sur l'esprit des spectateurs en faveur d'une

religion pour laquelle ils voient souffrir
 Liv. VII. » avec tant de courage. Emus de pitié , pé-
 1565. » nétrés d'admiration pour cette fermeté in-
 » concevable , les hommes qui l'observent
 » sont bien tentés de soupçonner qu'elle doit
 » être le fruit de la vérité ; les hérétiques ont
 » été traités en France & en Angleterre avec
 » autant de sévérité qu'en Flandres ; cette con-
 » duite a-t-elle mieux réussi dans ces Etats que
 » dans nos Provinces ? N'a-t-on pas eu sujet de
 » penser-là comme ici , ce que l'on disoit
 » autrefois des anciens chrétiens , que le sang
 » des martyrs étoit la semence féconde qui
 » produisoit à l'Eglise de nombreux profély-
 » tes ? L'Empereur Julien , l'ennemi le plus
 » formidable qu'ait jamais eu le Christianis-
 » me , étoit convaincu de cette vérité ; &
 » savoit que l'oppression , & la rigueur ne
 » serviroient qu'à enflammer ce zèle ardent
 » qu'il désiroit d'éteindre. Il eut donc recours
 » à l'arme puissante du ridicule & du mépris ,
 » & trouva ce moyen beaucoup plus efficace
 » que la persécution. L'empire Grec fut , à
 » différentes époques , infecté de diverses
 » sortes d'hérésies. Ætius enseigna des erreurs
 » sous le regne de Constance , Nestorius
 » sous celui de Théodose , Arius sous celui
 » de Constantin. On n'infligea jamais contre

» les hérésiarques eux-mêmes ou contre leurs disciples
 » disciples des châtimens semblables à ceux Liv. VII.
 » qui désolent aujourd'hui les Pays-Bas ; que 1565.
 » sont devenues cependant toutes ces erreurs
 » que leurs auteurs eurent tant de peine à
 » répandre ? Telle est la nature de l'hérésie :
 » la méprisez-vous ? elle tombe de caducité.
 » La persécutez-vous ? vous lui donnez sans
 » cesse des forces nouvelles ; c'est un fer que
 » le repos rouille , & que le travail aigui-
 » se ; dédaignez-la ; détournez-en les yeux :
 » elle perdra bientôt sa séduction la plus dé-
 » cevante ; sa force la plus irrésistible , je
 » veux dire , le charme de la nouveauté.
 » Mais ce ne sont point les exemples des
 » Princes payens que je veux proposer à
 » la Régente , qu'elle suive les traces du der-
 » nier Empereur de glorieuse mémoire , du
 » grand Charles-Quint , son pere , qui fut
 » convaincu par sa propre expérience que
 » les moyens doux étoient les seuls puis-
 » sans ; tandis que la sévérité ne produisoit
 » que du mal ; il abandonna celle-ci , & adopta
 » des maximes modérées plusieurs années avant
 » son abdication.

» Philippe même a paru pendant quelque 1566.
 » tems porté à la douceur. Les suggestions
 » des Evêques , l'influence des ecclésiastiques.

Liv. VII.

1566.

» qui l'entourent, l'en ont détourné. Que
 » ces hommes intolérans motivent leur con-
 » duite, s'ils le peuvent : pour moi je
 » suis pleinement convaincu qu'il est im-
 » possible de déraciner par la force les maux
 » qui affligent les Pays-Bas, sans boulever-
 » ser cet Etat de fond en comble. Je finirai
 » en vous observant que vous êtes tous in-
 » formés que les Protestans Flamands sont en
 » correspondance avec ceux de France, crai-
 » gnons de les irriter plus qu'ils ne le sont,
 » de peur qu'en imitant les Catholiques Fran-
 » çois dans leur sévérité, nous n'envelop-
 » pions comme eux notre pays dans les hor-
 » reurs d'une guerre civile. »

Ce discours ne fut pas entièrement sans effets : il convainquit la Régente qu'il falloit faire quelques concessions aux confédérés, ou avoir recours aux armes. Ce dernier parti étoit celui pour lequel elle penchoit le plus, parce qu'elle savoit qu'il seroit plus agréable au Roi qu'aucune conciliation. Elle proposa donc au Comte d'Egmont le commandement de quelques troupes qu'elle destinoit à soumettre les mécontents ; mais le Comte le refusa, disant nettement qu'il ne pouvoit combattre avec honneur pour la défense de l'inquisition. La Duchesse de Parme choisir

donc dans l'alternative, à laquelle elle se voyoit réduite, le parti qui contrarioit ses vues, & s'efforça d'adoucir les esprits en diminuant quelque chose de la rigueur des édits. (18)

Liv. VII.

1566.

Dans l'intervalle de ces délibérations, un si grand nombre de personnes avoit accédé au compromis, que les confédérés se crurent assez forts pour tenter de remplir leurs engagements. Ils partirent en conséquence pour Bruxelles, où la Régente résidoit, & députèrent auprès d'elle pour obtenir la permission de lui communiquer leurs opinions & leurs sentimens sur des objets importans qui intéressoient également le Roi, leur Souverain, & leur sûreté personnelle. Les divers membres du conseil ne s'accorderent point sur la réponse qu'il convenoit de faire à cette requête. Plusieurs opinèrent à ce qu'elle fût absolument rejetée ; d'autres furent d'avis que deux ou trois confédérés au plus fussent admis ; mais ceux qui prétendoient qu'il seroit fort dangereux dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit, de fournir quelque prétexte plausible aux mécontents, en leu

(18) Brandt, p. 165. Vol. I.

refusant une grace à laquelle tout habitant
 Liv. VII. des Pays-bas avoit droit, prévalurent d'au-
 1566. tant plus aisément que les confédérés étoient
 sans armes, & qu'il n'y avoit aucun danger
 à les admettre.

Ils entrèrent dans Bruxelles au commence-
 ment d'Avril quinze cent soixante-six, au
 nombre de trois ou quatre cens, tous à
 cheval. On voyoit à leur tête, outre Bre-
 derode, qui descendoit des anciens Comtes
 de Hollande, les Comtes de Culembourg &
 de Friesland, le Marquis de Mons, le
 Baron de Montigni, & Louis de Nassau,
 frere du Prince d'Orange, tous seigneurs dis-
 tingués, & qui jouissoient du plus grand crédit
 dans les Provinces.

Ils vinrent en corps de deux en deux,
 depuis la Maison du Comte de Culembourg,
 & furent reçus par la Régente accompagnée
 du Conseil d'Etat.

Requête
 des No-
 bles.

Ils commencerent leur requête en déclara-
 rant : „ que de même qu'ils n'avoient jamais
 „ manqué de fidélité au Roi, ils étoient en-
 „ core invariablement déterminés à persister
 „ dans l'attachement qu'ils devoient à leur
 „ Souverain; qu'ils ne doutoient pas que
 „ leur conduite actuelle ne fût mal interpre-
 „ tée; mais qu'ils aimoient mieux courir ce

» risque , que de laisser ignorer à la Ré-
 » gente , des choses qu'ils regardoient comme Liv. VII.
 » de la plus sérieuse conséquence pour les 1566.
 » intérêts du Roi & des Provinces; que le
 » zele que Philippe témoignoit pour mainte-
 » nir dans ses Etats la pureté de la foi Ca-
 » tholique , méritoit les plus justes éloges ,
 » mais qu'une funeste expérience prouvoit
 » que les moyens employés à ce but , n'a-
 » voient qu'augmenté le mal : ils s'étoient
 » long-temps flattés , disoient-ils , que les
 » Etats se feroient assemblés pour trouver des
 » expédiens plus doux & plus efficaces , mais
 » puisque leur attente avoit été trompée ,
 » ils croyoient de leur devoir d'informer son
 » Altesse que , si les principes de l'adminis-
 » tration ne changeoient pas entièrement dans
 » les affaires de religion , une révolte géné-
 » rale étoit inévitable; leur désir le plus
 » ardent étoit qu'elle voulût envoyer quel-
 » que personne éclairée & bien intentionnée
 » auprès du Roi , pour lui représenter forte-
 » ment la nécessité d'adoucir les édits , ils
 » la supplioient d'en suspendre l'exécution
 » jusqu'à ce que la dernière volonté du
 » Souverain fût connue ; mais si l'on n'a point
 » d'égards à nos très-humbles supplications ,
 » dirent-ils en finissant , nous prenons Dieu ,

Liv. VII.

1566.

» le Roi, votre Altesse & ses illustres Con-
 » seillers à témoins que nous l'avons averti
 » des dangers qui menacent la tranquillité
 » publique, & nous ne ferons point compta-
 » bles des calamités que pourroient produire
 » vos refus. (19)

Réponse
 de la Ré-
 gente.

La Régente répondit par écrit à cette re-
 quête, „ qu'elle n'avoit pas le pouvoir de
 » suspendre l'exécution des nouveaux édits;
 » mais qu'elle approuvoit qu'on envoyât en
 » Espagne une personne propre à faire agréer
 » les représentations du pays; qu'elle em-
 » ployeroit volontiers ses bons offices pour
 » que ce député fût bien reçu à la cour;
 » qu'en attendant, elle donneroit ordre aux
 » inquisiteurs de procéder avec modération
 » dans l'exercice de leurs charges, & qu'en
 » retour de ces concessions, elle espéroit que
 » les supplians éviteroient soigneusement
 » toute occasion d'offenser le gouverne-
 » ment. ”

Les confédérés, très-mécontents de cette
 réponse, en demanderent, avec instance,
 une moins vague, & plus explicite. La Ré-
 gente, craignant de les renvoyer trop ai-

gris, voulut qu'on leur communiquât les instructions qu'elle avoit cru devoir faire passer Liv. VII.
 aux inquisiteurs après une mûre délibération : 1566.
 elle leur enjoignoit de procéder dorénavant avec la plus grande douceur contre les coupables en matiere de religion, de n'en punir aucun de prison, de bannissement ou de confiscation, à moins qu'ils ne fussent convaincus de pratiques seditieuses, & ces derniers ordres, ajoutoit-elle, devoient avoir force de loi, jusqu'à ce qu'on connût la dernière volonté du Roi. Les confédérés s'engagerent, de leur côté, à ne point entreprendre d'établir aucune innovation, en matiere de religion; mais à attendre patiemment la décision des Etats, qu'ils espéroient trop légèrement devoir se tenir bientôt, pour mettre fin à tous les abus.

Conformément à sa premiere déclaration, la Régente fit partir aussi-tôt le Marquis de Mons & le Baron de Montigni, pour aller présenter au Roi la requête des confédérés : ces deux gentils-hommes se chargerent volontiers de cette commission, sans soupçonner que leur voyage seroit infructueux, ou combien il leur deviendroit fatal; car on verra dans la suite, que Philippe ne les regarda point comme des Ambassadeurs de la

Les Mar-
quis de
Mons & le
Baron de
Montigni
envoyés
en Espa-
gne.

===== Régente, mais comme des séditieux qui l'a-
 Liv. VII. voient réduite à la nécessité de les revêtir
 1566. de ce caractère, & comme les chefs d'une
 ligue contre son Gouvernement.

Zeles fanatique des Réformés. Dans cet intervalle, on répandit dans les Pays-Bas, que la Régente avoit permis la profession publique de la religion Réformée. Dans cette croyance, le peuple sortit des bornes dans lesquelles il étoit resté jusqu'alors, & les Ministres Protestans prêcherent en plusieurs endroits devant des assemblées nombreuses de personnes qui vinrent armées dans l'intention de les défendre contre les entreprises des inquisiteurs. Bientôt les Réformés poussèrent plus loin leur audace; ils s'emportèrent à des violences ouvertes contre les églises, & les dépouillèrent de leurs plus magnifiques ornemens.

Ces excès commencèrent d'abord en Flandres, & cet exemple fut bientôt suivi par les autres provinces. Le même esprit de tumulte éclata dans les places de commerce, où la fréquente communication des étrangers Protestans, & cet esprit républicain qui croît naturellement dans les grandes villes, avoit animé le peuple, & propagé tellement les nouvelles opinions qu'elles y étoient presque généralement adoptées.

A Anvers les Réformés se portèrent aux violences les plus inexcusables. Ils insultèrent les Catholiques au milieu de leurs exercices religieux ; ils entrèrent en foule dans la cathédrale qui étoit un des plus beaux édifices de l'Europe , renversèrent les autels , détruisirent les tableaux & brisèrent toutes les images des Saints. Liv. VII.
1566.

De la cathédrale ils coururent avec une fureur irrésistible aux couvens , & après en avoir enfoncé les portes & contraint les religieuses & les moines à en sortir pour se réfugier dans la ville & échapper à leur violence , ils les pillèrent. Sous prétexte d'un zèle religieux , le rebut de la populace avoit saisi cette occasion d'affouvir sa cupidité. Le même esprit séditieux se montra dans une infinité d'endroits. Ce fut un incendie terrible qui embrasa successivement toutes les provinces ; les mêmes causes produisirent partout les mêmes effets ; il y avoit trop de matières combustibles pour que le feu n'éclatât pas de toutes parts.

La présence de la Cour leur en imposa davantage à Bruxelles ; cependant dans cette ville-là même il parut une grande fermentation ; la Régente craignit pour sa personne & résolut de se retirer à Mons. Les Com-

tes d'Egmont & de Horn, & le Prince d'Orange improuverent vivement ce projet ; car
 Liv. VII. ils virent quel déshonneur alloit rejaillir sur
 1566. eux , si la Princeſſe pouvoit par ſa conduite
 qu'elle ne s'étoit pas crue en ſûreté dans un
 endroit, où l'autorité réſidoit en leurs mains
 & où ils jouiſſoient d'un ſi grand crédit. Ils
 firent tous leurs efforts pour la détourner
 de ſa réſolution ; ils répondirent ſur leur
 tête des événemens, & promirent de s'em-
 ployer de tout leur pouvoir pour réprimer
 les déſordres qui cauſoient ſon inquiétude.
 Enfin elle céda à leurs inſtances & conſentit
 de reſter à Bruxelles (20).

Zeſe du Prince d'Orange pour arrêter le tumulte ; il y réuſſit.

La plupart des Seigneurs ſe rendirent auffi-
 tôt dans leurs gouvernemens reſpectifs. Le
 Prince d'Orange, Gouverneur d'Hollande, de
 Zélande, d'Utrecht, & de Bourgogne, étoit
 encore Vicomte & Gouverneur d'Anvers.
 Les hiftoriens Catholiques avouent eux-mê-
 mes qu'il s'étoit rendu ſouvent dans cette
 dernière ville, & y avoit réprimé avec vi-
 gueur les tumultes occasionnés par le fanatiſ-
 me des Réformés. Il fit exécuter trois per-
 ſonnes, mit à l'amende pluſieurs autres : il

(20) Bentivoglio, Brandt, &c.

fit rouvrir la cathédrale , & rétablit l'exercice de la religion Catholique.

Liv. VII.

1566.

Mais comme il étoit convaincu de l'impossibilité d'empêcher un si grand nombre d'hommes de professer leur religion , il avoit fait un arrangement avec ceux des Protestans qui avoient le plus de crédit dans leur parti , & leur avoit permis un libre exercice de la Réforme dans plusieurs églises de la ville , sous la condition qu'ils ne troubleroient ni n'inquiéteroient les Catholiques ; qu'ils ne s'attrouperoient jamais en armes , & que leurs prédicans se garderoient d'investiver l'église Romaine ; il consentit que ce plan de conciliation subsistât jusqu'à ce qu'il fût la volonté dernière du Roi ; & les Protestans s'engagerent à tenir cet accord , ou à quitter immédiatement les Pays-Bas.

La Régente approuva toute la conduite du Prince d'Orange en cette occasion , si ce n'est la permission qu'il avoit accordée aux Réformés de tenir leurs assemblées dans la ville. Il lui représenta qu'il n'avoit fait cette concession , que parce qu'une expérience journalière lui avoit appris , qu'il lui feroit beaucoup plus aisé de prévenir les suites dangereuses du fanatisme des Réformés lorsqu'ils ne sortiroient point de la ville pour

leurs exercices religieux ; que les assemblées
 Liv. VII. tenues sous les yeux des magistrats n'étoient
 1566. jamais ni si nombreuses, ni si tumultueuses ;
 que les ministres n'osoient pas alors se li-
 vrer à cet enthousiasme contagieux qui ex-
 citoit les tumultes, ni investir si indécem-
 ment le gouvernement, que lorsqu'ils étoient
 en pleine campagne, où rien ne pouvoit
 refréner leur audace, ni celle du peuple
 embrasé par leurs séditieuses harangues. Ces
 » mesures, ajouta-t-il, sont non-seulement fa-
 » ges ; mais encore nécessaires. On ne doit
 » espérer ni de soumettre, ni de gagner les
 » Réformés. Ils se sont montrés fermement
 » résolus à établir dans la ville la liberté
 » de leur culte soit que le gouvernement le
 » tolérât, ou le défendit. Les assemblées
 » qu'ils tenoient en campagne ne montoient
 » pas à moins de 25,000 personnes, & cel-
 » les de la ville ne vont guere qu'à dix
 » mille. Mais où est l'armée capable de con-
 » tenir des sectaires si nombreux ? & quel
 » est l'habitant, même catholique, à qui l'on
 » persuadera de prendre les armes contre
 » ses concitoyens ? » (21).

(21) Brandt, van Meteren Lib. II.

Après avoir apaisé les troubles d'Anvers, Liv. VII.
 Guillaume se rendit en Hollande & en Zé- 1566.
 lande, où sa présence n'étoit pas moins né-
 cessaire. Il fit dans ces provinces aussi bien
 qu'à Anvers, tout ce que lui permettoient
 son pouvoir & son crédit, pour réprimer la
 licence des Protestans; & nul autre n'y au-
 roit aussi-bien réussi sans avoir de troupes
 pour en imposer : il leur persuada de rendre
 aux Catholiques les églises dont ils s'étoient
 emparés; & excepté dans deux ou trois en-
 droits, ils se contenterent de la permission
 que leur donna la Régente de tenir leurs
 assemblées dans les Fauxbourgs des villes ou
 dans la campagne.

Le Comte d'Egmont ne montra pas moins Succès
du Comte
d'Egmont,
 d'activité dans les provinces où il comman-
 doit. Son caractère & ses principes l'éloi-
 gnoient de la cruauté & même de la sévérité;
 & aucun homme n'étoit plus tolérant que
 lui. Cependant il étoit fortement décidé dans
 cette occasion de sévir pour plaire au Roi;
 il se donna donc les plus grands mouve-
 mens pour découvrir les auteurs des sédi-
 tions, & en punit quelques-uns avec rigueur.
 Il rendit aux prêtres la liberté d'exercer leurs
 fonctions, fit ouvrir les églises qui avoient
 été fermées; & força tous les Protestans de

les gouvernemens à en passer par les conditions prescrites par la Régente.

1566. Le Comte de Horn employa le même **courage** & la même rigueur à Tournai, où les désordres avoient été plus grands que dans aucun autre endroit. Les habitans de cette ville, au nombre de six mille, ayant pris les armes, avoient assiégé la garnison. Ils la réduisirent bientôt à une telle extrémité, que le commandant fut obligé d'informer la Régente que, si elle ne lui envoyoit aussi-tôt des secours, il ne pourroit pas tenir plus d'un jour. Elle n'avoit point assez de troupes pour les opposer aux séditieux; & ne vit d'autre ressource pour sauver la garnison que d'envoyer le Comte de Horn, frere du Gouverneur de Tournai (22) pour appaiser les habitans. Le Comte se fit un passage au milieu d'eux, au péril de sa vie, & leur persuada, avec beaucoup d'adresse, non seulement de lever le blocus, mais de mettre bas les armes, de se désemparer des églises, & de se contenter pour leurs assemblées de certains endroits, qu'il leur désigna hors de la ville (23).

(22) Le Baron de Montigni alors en Espagne.

(23) Brandt. Meteren.

La conduite du Prince d'Orange, & des Comtes de Horn & d'Egmont ne devoit affurément point leur donner lieu de craindre la disgrâce du Roi; car ils ne montrèrent pas moins de zele dans ces circonstances critiques, & n'eurent pas moins de succès que les autres gouverneurs (24), dont on assure que Philippe fut très-satisfait. Mais ils avoient depuis longtems improuvé si hautement les principes & les démarches du gouvernement, réclamé avec tant de force les privilèges nationaux, au sujet du séjour des troupes Espagnoles dans les Pays-Bas, & blâmé si ouvertement les édits; ils s'étoient opposés avec tant de vigueur à l'établissement de l'Inquisition, & se montroient si constamment animés d'un zele patriotique pour leurs concitoyens & la conservation de leur liberté & de leur constitution, que tous ces motifs, joints au ressentiment de s'être vu en quelque sorte réduit par l'importunité des Seigneurs Flamands à rappeler Granvelle son Ministre favori, avoient entièrement irrité contre eux le Roi d'Espagne, dont l'humeur sombre, altière & vindicative ne favoit pas pardon-

Liv. VII.

1566.

Haine de
Philippe
pour ces
Seigneurs
& motifs
de cette
haine.

(24) Les Comtes d'Arenberg & de Mègen.

ner, & que ni le tems, ni des services essen-
 Liv. VII. tiels ne purent jamais défarmer.

1566. Le renvoi de Granvelle ne changea rien à la situation des affaires. Viglius & le Comte Barlaimont n'étoient pas moins les ennemis des chefs de la Noblesse Flamande que ce Cardinal absolu, & s'empressoient également à donner des interprétations malignes à toutes leurs démarches. Ils étoient puissamment secondés par Granvelle, qui, peu de tems après qu'il fut sorti des Pays-Bas, avoit été rappelé à Madrid & y jouissoit de son crédit ordinaire. Il ne manqua pas de l'employer à nuire à des ennemis qui lui avoient donné tant de sujets de les haïr, & persuada aisément à son Maître, que le Prince d'Orange & les Comtes d'Egmont & de Horn étoient les premiers moteurs de tous les troubles. Philippe enflammé de colere contre eux, résolut donc de leur faire éprouver tôt ou tard le poids de sa colere; il crut cependant nécessaire de se déguiser encore, & témoigna, dans ses lettres à la Régente, sa vive reconnaissance pour le zele qu'elle avoit montré dans ces circonstances délicates : il l'exhorta, aussi-bien que les gouverneurs des provinces à continuer les efforts les plus actifs pour étouffer les tumultes de la manière la plus

prompte & la plus convenable à la situation présente des affaires.

Liv. VII.

Il lui envoya en outre de l'argent, & donna ^{1566.} ordre de lever un corps de troupes Catholiques sur la fidélité & la soumission absolue ^{Levée de troupes.} duquel il pût compter.

La Régente obéit aussitôt, assembla de la cavalerie, & cinq régimens d'infanterie dont elle donna le commandement au Comte d'Erbestain, à Charles de Mansfelt, à Reuls, au Baron de Schomberg, & au Sieur de Hierges fils du Comte de Barlaimont.

Le Prince d'Orange & les Comtes de Horn & d'Egmont devinerent aisément la destination de ces nouvelles levées, & en marquerent dans le conseil le mécontentement le plus vif, disant que c'étoit vouloir rallumer les flambeaux de la discorde.

Ils furent en même tems instruits par des lettres particulieres du Marquis de Mons & du Baron de Montigni, que quelle que fût la réponse publique envoyée de la Cour d'Espagne à la Duchesse de Parme, personne à Madrid n'ignoroit que Philippe avoit été très-irrité des concessions qu'elle avoit faites en dernier lieu aux Protestans; que les Seigneurs Flamands étoient regardés comme les fauteurs des tumultes, & les protecteurs de l'hé-

réfie; que le Roi & fes Miniftres parloient main-
 Liv. VII. tenant plus clairement qu'ils n'avoient encore
 1566. fait; qu'on ne donnoit à la *confédération* d'autre nom que celui de *conspiration*, & que les fédérations populaires étoient regardées comme une rebellion ouverte; qu'il n'étoit plus douteux que le Roi, pouffé par les fuggeftions de Granvelle & du Duc d'Albe, étoit très-décidé à faire éprouver fon reffentiment à tous ceux qui y avoient eu quelque part; & fur-tout à eux qu'il regardoit comme les plus coupables; qu'enfin, quoi qu'on ne prétendît fe fervir en cet instant que de troupes nationales, elles feroient bientôt appuyées par une armée Efpagnole.

Le Prince d'Orange avoit demandé plusieurs fois à la Régente la permiffion de fe démettre de fes emplois, ne pouvant, difoit-il, remplir en même tems fes devoirs envers fa patrie & obéir au Roi. La Régente avoit toujours refusé cette permiffion, & avoit accompagné ce refus des plus hauts témoignages d'eftime, conjurant avec instance le Prince de ne pas l'abandonner dans un tems où elle avoit plus que jamais befoin de fes confeils & de fes fecours. Il adreffa directement au Roi la même demande, & en reçut la même ré-

ponse & des assurances de confiance & d'amitié (25). Liv. VII.

Mais Guillaume n'étoit pas la dupe de ces apparences , & étoit mieux informé des vrais sentimens de Philippe à son égard , & de ce qui se machinoit dans son Conseil secret. Il s'étoit procuré , par le moyen d'une correspondance qu'il entretenoit en France , une lettre de d'Alava , Ministre de Philippe à cette Cour , qui confirmoit les avis qu'il avoit reçus du Marquis de Mons & du Baron de Montigni. Dans cette Lettre , Alava insistoit principalement sur la nécessité de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit d'établir dans les Pays-Bas une autorité despotique que le Roi ambitionnoit depuis si long-tems avec tant d'ardeur ; il engageoit la Régente à tromper les Seigneurs Flamands par la dissimulation & les artifices qu'eux-mêmes avoient employés jusque là , en attendant qu'elle pût sans danger quitter le masque , & finissoit par l'assurer que Philippe , qui ne doutoit point qu'ils ne fussent les mobiles secrets de tous les troubles , ne tarderoit pas à leur

(25) Bentivoglio. Voyez la Lettre insérée dans l'Apologie de Guillaume.

~~_____~~ payer le salaire dû à leur perfidie , & avoit
 Liv. VII. juré d'en faire un exemple effrayant & de
 1566. punir avec la dernière rigueur les habitans
 des Pays-Bas (26).

Confé-
 rence à
 Dendre-
 monde.

Le Prince d'Orange communiqua cette lettre importante à son frere Louis , aux Comtes d'Egmont , d'Hoogstrate & de Horn , & à plusieurs autres nobles , qui s'assemblerent à Dendremonde pour délibérer sur les mesures qu'il convenoit de prendre ; le Comte Louis bouillant & téméraire fut d'avis qu'il falloit , sans plus tarder , engager le peuple à prendre les armes ; mais le Prince d'Orange rejeta cette proposition , & observa que s'ils commençoient la guerre dans la situation présente des affaires , ils ne pourroient ni la faire avec succès , ni justifier leur conduite ; que l'Inquisition étoit réellement abolie , les édits tombés en désuétude , & une liberté raisonnable accordée en matiere de religion ; que la Régente ne pouvoit être blâmée d'avoir levé des troupes après les troubles à

(26) Voici les propres mots qui terminent cette Lettre : » De façon à faire tinter les oreilles de la » Chrétienté ; dût-il mettre en danger tout le reste » de ses états. « *Traduit Littéralement de l'Anglois.* Brandt 216. Rudanus p. 3. Meteren Lib. II.

peine affoupis , d'autant plus qu'elles n'é-
 toient composées que de nationaux; qu'ils
 ne pouvoient donc , en ce moment , allé-
 guer aucune bonne raison pour prendre les
 armes ; mais qu'il ne doutoit pas qu'on ne
 leur en fournît bientôt de très-justes motifs ;
 que son avis étoit donc de les attendre , &
 non-seulement de se tenir très-attentivement
 sur ses gardes , mais encore d'éveiller dans
 le peuple le sentiment du danger dont il
 étoit menacé ; afin qu'il se trouvât prêt à
 agir lorsqu'il en feroit tems.

Si le Comte d'Egmont eût été dans les
 mêmes sentimens que le Prince d'Orange en
 cette occasion , il n'est pas douteux que tous
 les autres n'eussent unanimement concouru
 aux mesures projetées & qu'une union si re-
 doutable par le pouvoir de ceux qui l'au-
 roient composée & le crédit dont ils jouis-
 soient parmi le peuple , auroit pu détourner
 le Roi de son plan , à raison de l'impossibi-
 lité qu'il eût entrevu à l'exécuter.

Mais on fut extrêmement étonné & em-
 barrassé d'entendre le Comte d'Egmont déclara-
 rer : » Que loin de prendre parti dans une
 „ ligue qui pût offenser le Roi , il regar-
 „ doit ce projet comme également imprudent
 „ & criminel. Que les excès auxquels le peu-

Liv. VII.

1566.

» ple s'étoit porté avoient dû inspirer au
 Liv. VII. » Roi de la méfiance pour sa fidélité; qu'il
 1566. » étoit invariablement déterminé à effacer,
 » s'il étoit possible, ces soupçons, en s'em-
 » ployant vigoureusement à réduire le peu-
 » ple à l'obéissance, & à le contraindre à
 » ne plus remuer; qu'il étoit très-persuadé
 » que s'il pouvoit en venir à bout, & que
 » les autres gouverneurs des provinces y
 » réussissent aussi, on n'entendrait plus par-
 » ler de troupes Espagnoles; & qu'enfin il
 » ne pouvoit ajouter foi aux desseins des-
 » potiques qu'on attribuoit à Philippe contre
 » les Pays-Bas, après les assurances que ce
 » Monarque lui avoit répétées tant de fois de
 » ses intentions favorables pour les Flamands."

Le Prince d'Orange & les autres Seigneurs
 mécontents s'efforcèrent envain de le ramener
 à leur opinion. Quoique le Comte d'Egmont
 eût plus d'une preuve qu'on ne pouvoit comp-
 ter sur la bonne foi de Philippe, l'intérêt que
 ce Prince avoit paru prendre à sa famille,
 les marques d'affection que ce Seigneur en
 avoit reçues, l'avoient trompé, & lui fasci-
 noient les yeux, au point de l'aveugler sur
 les dangers imminens auxquels il étoit ex-
 posé (27).

(27) Bentivoglio.

Le Prince d'Orange & ses partisans privés ~~des secours~~ Liv. VII.
 d'un homme qui jouissoit d'un si grand crédit, virent qu'il ne leur restoit 1566.
 qu'à recouvrer les bonnes grâces de Philippe, La No-
 en seconçant avec activité les vues de la blesse con-
 Régente dans les mesures qu'elle alloit pren- court aux
 dre pour assurer la tranquillité du pays. vues de la
Régente.

Les Gouverneurs avoient travaillé de Soumis-
 bonne foi dans cet objet ; mais les choses sion des
 n'étoient point encore dans la situation où Réformés.
 vouloit les mettre la Duchesse de Parme. Les
 Protestans embrasés d'un zèle trop violent
 pour que l'autorité des Magistrats pût les
 contenir, continuoient à se porter aux excès
 les plus condamnables, sur-tout dans la ville
 de Valenciennes, où toute la populace avoit
 embrassé la Réforme. Cette ville forte &
 considérablement peuplée, voisine de la Fran-
 ce, à portée d'être secourue par les Protec-
 tans François qui étoient en correspondance
 continuelle avec elle, étoit très-importante.
 La Régente crut qu'il étoit nécessaire d'y
 placer une garnison prise dans les troupes
 nouvellement levées, & souhaitoit que les
 habitans consentissent à la recevoir ; mais
 quand elle vit qu'il étoit impossible de le leur
 persuader, elle les déclara rebelles, & or-
 donna à Noircarmes de les assiéger. Quand

===== ils virent les batteries prêtes à foudroyer la
 Liv. VII. ville, le courage leur manqua, & ils se
 1566. rendirent à discrétion. Noircarmes ne fut pas
 plutôt entré dans Valenciennes qu'il ordonna
 que le Gouverneur & son fils, les Ministres
 Protestans & plusieurs des habitans qui avoient
 excité les derniers troubles fussent mis à
 mort; il défendit ensuite l'exercice de la
 religion Réformée & laissa dans la ville une
 forte garnison sous les ordres d'un zélé Ca-
 tholique.

Le succès des armes de la Régente rem-
 plit les Protestans de terreur, & releva le
 courage des Catholiques. Tournai, Bois-le-
 Duc & plusieurs autres places se soumirent;
 la ville d'Anvers même consentit à recevoir
 garnison. Le parti Catholique acquit par ces
 diverses opérations une telle autorité, & les
 Réformés furent si intimidés, que tous les
 ministres Protestans furent bannis sans op-
 position, & l'exercice de leur religion en-
 tièrement aboli (28).

Le Comte de Brederode & quelques autres
 Seigneurs présentèrent alors une nouvelle
 requête; mais leurs remontrances n'étoient

(28) Bentivoglio . p. 47.

plus de faïson; ni la Duchesse de Parme, =====
 ni les confédérés n'étoient plus dans cette Liv. VII.
 situation où ceux-ci pouvoient donner la I 566.
 loi, & celle-là la recevoir. La Régente avoit
 des troupes à ses ordres, & la plupart des
 mécontents convaincus de leur foiblesse, s'é-
 toient hâtés de se ranger à l'obéissance & de
 montrer du dévouement au ministère. Le
 Comte de Brederode demanda une audience;
 mais elle lui fut refusée; & il ne reçut d'au-
 tre réponse que celle-ci : Lui & ses parti-
 » sans avoient donné aux concessions de la
 » Régente une étendue à laquelle elle n'a-
 » voit jamais pensé : ils avoient encouragé
 » les séditions, & rompu par leur conduite
 » la convention que le ministère avoit dai-
 » gné faire avec eux, & s'étoient ôté tout
 » droit de se plaindre" (29).

Brederode vit qu'il ne lui restoit d'autre
 ressource que celle des armes; il résolut de
 tenter la fortune, se retira aussi-tôt en Hol-
 lande, & ayant rassemblé un corps de trou-
 pes, il se fortifia dans la ville de Vianen.
 Mais les Comtes d'Aremberg & de Megen
 fondant tout à coup sur lui, il fut obligé de

(29) Brandt & Bentivoglio.

1566. ~~_____~~ fuir en Allemagne. Il retourna dans les Pays-
 Liv. VII. Bas l'année suivante, & mourut dans le châ-
 1566. teau de Harnhoff (30); il étoit très-respecté
 des Protestans, mais avoit montré plus de
 zele que de talens, & ne possédoit aucune
 des qualités nécessaires à un chef de parti.

Tranquil-
 lité réta-
 blie.

Après l'expulsion du Comte de Brederode
 les Réformés n'eurent plus aucuns moyens de
 remuer. Une tranquillité profonde succéda
 aux troubles qui avoient si violemment agité
 les Pays-Bas. Les églises furent réparées, les
 autels rétablis, les images replacées; tout
 rentra dans l'obéissance: les Magistrats re-
 couvrèrent autant d'autorité qu'avant les
 émeutes; & les mécontents semblerent n'a-
 voir d'autre ambition que de se surpasser les
 uns les autres dans les preuves de leur atta-
 chement & de leur zele pour le service du
 Roi & de l'Eglise.

(30) Brandt.

Fin du premier Tome.

